

LE BERGER ROI

LIVRES DE FONDS.

—

GEORGE SAND.

La Comtesse de Rudolstadt. . . . . 5 vol. in-8.

Consuelo. . . . . 8 vol. in 8

Horace. . . . . 3 vol in-8.

Mme MÉLANIE WALDOR

La Coupe de Corail. . . . . 2 vol. in-8

André le Vendéen. . . . . 2 vol. in-8

Le Château de Ramsberg, (*Sous presse*). . . . . 2 vol in-8

S. HENRY BERTHOUD.

La Bague Antique.
- *Première série.*—**Courtisanne et Sainte.** 2 vol. in-8.
- *Deuxième série.* — **Gabriel Rusconnetz.** 2 vol. in-8
- *Troisième série.* — **Berthe Frémicourt.** 2 vol. in-8.
- *Quatrième série.* — **L'Enfant sans Mère.** 2 vol. in-8.

Le Fils du Rabbin. . . . . 2 vol. in-8

Marianne de Selvignies.. . . . . 2 vol. in-8

TOUCHARD LAFOSSE.

Hélène de Poitiers. . . . . 2 vol. in-

Un Lion aux bains de Vichy. . . . . 2 vol. in-8.

Le Rémouleur ou la Jeunesse dorée . . . . 2 vol. in-8.

Les trois Aristocraties . . . . 2 vol. in-8

L'Homme sans Nom.. . . . . 2 vol in-8

Andalousia, par **Lottin de Laval.** . . . . 2 vol. in-8.

Les Comtes de Montgommery, par **le même.** . . . . 2 vol. in-8.

Le Cabaret de Ramponneau, par **Amédée de Bast.** . . . . 2 vol. in-8.

Les Brodeuses de la Reine, par **Ernest Alby.** . . . . . . 2 vol. in-8.

L'Échelle de Soie, par **Hyppolyte Lucas.** . . . . 2 vol. in-8.

Le Grenadier de l'île d'Elbe, par **Barginet** (de Grenoble). . 2 vol. in-8.

Fleur d'Épée, par **A. de Kermainguy.** . . . . 2 vol. in-8.

Le Diamant de la Vouivre, par **Louis Jousserandot.** . . . 2 vol. in-8.

Le Capitaine Spartacus, par **Paul Féval.** . . . . 2 vol. in-8.

Le Duc de Bassano, souvenirs intimes de la République et de l'Empire, recueillis et publiés par **Charlotte de Sor.** . . . 2 vol. in-8.

Un Secret dans le Mariage, par **Madame Sophie Pannier.** . 2 vol. in-8.

Les Deux Amours, par **Émile Bigillion.** . . . . 2 vol. in-8.

La Poule aux Œufs d'or, par **Jules Lacroix.** . . . . . . 2 vol. in-8.

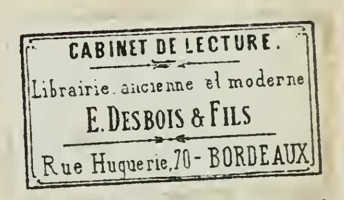
Le Yacht du Diable, par **Jules David.** . . . . 2 vol. in-8.

Sceaux. — Impr. de E. Dépée

CHARLOTTE DE SOR.

LE
BERGER ROI

I



PARIS,
L. DE POTTER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
Rue Saint-Jacques, 38

1845

CAUSERIE.

C'est réellement une merveilleuse histoire contemporaine que celle de la Servie.... de cette pauvre nation esclave, composée de trois millions d'ames à peine; mais d'ames héroïques, d'hommes, de femmes,

d'enfants, de vieillards d'airain... préférant la mort au joug musulman, confondant surhumainement dans une résistance désespérée leurs bras, leurs forces, leur faiblesse, pour purger le sol de la patrie de ses farouches oppresseurs!....

Mais avant d'entrer dans le vif du prodigieux drame de l'insurrection servienne, où se dessinent en relief sur le premier plan de cette grande toile historique, la saisissante figure du Noir Georges, *Kara-Georges*, le gardeur de pourceaux... l'imposante figure de Milosch, le pâtre... la poétique figure d'une femme, de la noble Lioubitza, la paysanne servienne...

Avant de nous poser sur ce terrain

où s'accomplirent les gigantesques scènes qui vont se dérouler à nos yeux, il nous faut forcément faire une halte en 1839, à l'époque de l'agression injuste, unique, de la Russie contre la Servie pacifiée et tranquille, cet acte odieux dont s'émut le monde politique en Europe, en France, attira nos regards restés fixés depuis sur les opprimés; et enfin, pour l'intelligence de ce qui va suivre, causer un moment, entre nous, des bruits, des conjectures diverses, auxquels donna lieu ce grave événement; comme aussi, nous remettre au courant des singulières nouvelles qui nous parvinrent alors par les journaux étrangers: autrement, beaucoup

de piquants détails nous échapperaient à l'endroit de la Russie, que nous allons voir occuper une place si importante dans les destinées de la Servie.....

Et ce n'est vraiment pas de la politique que je compte faire; je n'y entends pas un seul mot, je le déclare en toute humilité. Aussi l'audacieuse idée ne me serait-elle jamais venue de chercher à déchifferr quelques lignes de cette grande page de l'histoire moderne, les *Affaires d'Orient*, si le hasard n'avait mis à ma disposition des notes bien curieuses sur les choses intimes de la Servie! Ces documents, d'un intérêt plein d'actualité, jettent un peu de lumière dans

la fatigante obscurité, où, pour nous autres profanes, sont restées plongées jusqu'à ce jour les dramatiques scènes dont ce pays est devenu le théâtre; et en redisant ce qui m'a été appris, comme toujours je n'ai qu'une pensée, celle de livrer aux méditations des esprits d'avenir, l'appréciation de quelques faits qui renferment d'utiles enseignements..... Puis enfin, d'offrir aux cœurs généreux de beaux et nobles exemples à imiter; de faire connaître à tous, de grands et curieux faits.

Un berger sur le trône! ce serait de quoi frapper d'une étourdissante surprise un autre siècle que le nôtre qui a vu un pauvre sous-lieutenant

s'élancer, l'épée à la main, sur le premier trône de l'univers; fonder le plus magnifique empire des temps modernes, et distribuer des couronnes à ses frères et à ses compagnons d'armes! Cependant, même à côté de la colossale figure de Napoléon, Milosch, le paysan servien, l'humble gardeur de bestiaux, échangeant son fouet de berger contre l'épée du guerrier patriote, et qui se servit si bien de cette épée qu'elle se métamorphosa bientôt entre ses mains en sceptre de roi-législateur, Milosch est grand; il est un des hommes les plus prodigieux du dix-neuvième siècle, ce siècle si fécond en individualités et en choses prodigieuses.

Vous le verrez, même à nos yeux qui ne savent plus s'étonner de rien, il y a un puissant intérêt dans ces poétiques et attachantes traditions de la Servie, de ses héros, de ses sanglantes luttes, de sa glorieuse insurrection, sublime élan national qui fit un jour redresser droites et terribles ces populations slaves courbées depuis trois siècles sous le joug pesant des descendants d'Amurat, et demander à Dieu et à leur épée, la liberté, ce patrimoine inaliénable de l'homme!

Et pourtant, aujourd'hui, cette indépendance achetée par des flots de sang, à peine définitivement conquise, est de nouveau perdue! Elle l'est, non pas comme l'ont proclamé

les serviles échos d'une politique machiavélique, par le fait odieux imputé au *Prince Milosch;* mais bien par les tortueuses menées qui ont précipité du trône l'incorrigible patriote, l'incorruptible gardien des libertés de la Servie....

Cette assertion contrarie d'autres *assertions*, je le sais, mais les *faits* ont une autorité bien autrement irrécusable que toutes les allégations qui leur sont opposées; et c'est appuyée sur cette redoutable autorité, que j'espère arriver successivement à la manifestation de la vérité. Il faut que l'anathème, lancé sur la tête d'un seul, retombe sur les vrais coupables; ceux-là, dont les manœuvres

occultes ont soufflé le feu de la discorde, suscité les inintelligentes dissensions qui déchirent la Servie et l'ont conduite à sa ruine! A chacun, si haut placé qu'il soit, la responsabilité de ses œuvres! l'histoire est le glaive vengeur qui fait justice de toutes les immoralités politiques!

Au mois de juin 1839, les journaux allemands annoncèrent, *et tous à peu près dans les mêmes termes*, la nouvelle suivante :

« Une révolution vient d'éclater « en Servie, principauté indépen« dante, sous la protection de la « Russie(1) et de la Turquie. Le

---

(1) Ce qui était faux alors.

« prince Milosch, chef de la princi-
« pauté, avait gagné une partie de
« l'armée et des autorités pour ren-
« verser le statut organique, par le-
« quel la Servie doit être gouvernée
« constitutionnellement, et voulait
« se faire déclarer *monarque absolu.*
« Le complot ayant été *heureusement*
« *découvert,* le prince Milosch a été
« forcé d'abdiquer en faveur de son
« fils aîné, le prince Milan. Le gou-
« vernement provisoire a été confié à
« une commission de cinq sénateurs,
« laquelle a fait aussitôt un appel à
« la *protection de la Russie*, pour
« que le prince Milosch ne soit pas
« autorisé à habiter la Valachie,
« comme il en a formé le projet, et

« d'où il pourrait fomenter l'*insur-*
« *rection* en Servie. »

Les invraisemblances, les inexplicables réticences, les contraditions manifestes que renferme cette version, passèrent inaperçues à l'ombre du fait grave qui domina l'attention publique, et sur la foi de feuilles censurées et stipendiées dont on devrait au moins suspecter la sincérité, la nouvelle fut acceptée pour vraie, commentée dans son sens le plus rigoureux et reproduite par toute la presse française : l'homme accusé fut jugé coupable, sur parole...

Eh quoi! personne n'a été frappé des étranges anomalies qui résultent de l'exposé même des faits signalés à

la vindicte publique? On ne s'est pas senti pris de méfiance en voyant les gouvernements, dont l'impitoyable absolutisme enserre étroitement la Servie *émancipée*, prendre la défense de ses libertés menacées, et dénoncer au monde entier l'*attentat liberticide* du prince Milosch?

L'on ne s'est pas étonné davantage que Milosch, l'homme du peuple, celui-là même qui, durant ces quarantes dernières années, a combattu, corps et ame, les autocraties turque et russe, pour briser le joug de fer de l'une, et échapper aux envahissements de l'autre; pour arracher son pays à l'esclavage, lui conquérir sa nationalité d'abord, et le doter en-

suite des institutions les plus libérales; on ne s'est pas étonné, que Milosch se soit réveillé un beau matin, avec la singulière idée de se faire déclarer *monarque absolu*? Oh! mais cette crédulité est incompréhensible!

C'est qu'alors, nul n'a cherché quels étaient les antécédents de ce vieillard qui aurait souillé ses cheveux blancs du plus détestable crime qui soit donné à un souverain de commettre : celui de mentir à la foi jurée, de ravir à la nation les fruits de ses héroïques efforts, de ses sanglants sacrifices! Comme aussi, nul ne s'est demandé : pour quel motif, dans quel but, ce Milosch, l'homme

de ses propres œuvres, élévé sur le pavois aux acclamations de ses compagnons d'armes, par la volonté de trois millions d'hommes dont il a brisé les fers à la pointe de son épée; pourquoi enfin, arrivé au soir de sa glorieuse vie, Milosch, l'élu et l'idole du peuple servien, aurait méconnu l'origine de sa souveraineté, repoussé du pied son beau vieux trône populaire, pour l'échanger contre ces *quelques planches vermoulues recouvertes de velours*, que vous savez, et que le peuple, au jour de sa colère, fait crouler en soufflant dessus?...

Mais, pour admettre que ce projet insensé eût germé dans la tête de cet homme, alors qu'il jouissait sans

conteste du haut prix décerné par la patrie à ses éclatants services; alors qu'il pouvait légitimement compter sur un repos environné d'honneurs, il faudrait supposer que cet homme eût perdu la raison, et les feuilles allemandes ne faisaient pas mention que Milosch soit devenu fou.

C'est réellement chose bien triste, que cette légèreté avec laquelle on accueille sans examen les bruits, les accusations qui ternissent de glorieuses renommées; qui brisent moralement une existence toute consacrée à de grandes et patriotiques actions!

Et il est si vrai qu'il ne faut ja-

mais, en matière si sacrée, précipiter ses jugements, que quelques jours après, voici venir une nouvelle version. Une autre gazette nous disait assez étourdiment :

« Il se *confirme* que le prince Mi-
« losch a protesté contre sa démis-
« sion, qui lui a été *extorquée par la*
« *violence;* il a fait parvenir des ex-
« plications à ce sujet aux cours de
« St-Pétersbourg et de Constanti-
« nople. *On regrette vivement à Cons-*
« *tantinople que le prince Milosch*
« *n'ait pas su opposer une plus vive*
« *résistance aux intrigues dont il était*
« *assiégé.* Son malheur est d'avoir
« mis une confiance presque illimi-
« tée dans le *consul anglais*, le colo-

« net Hodges, dont les avis ont amené
« sa ruine. »

Cette dernière assertion ne le cède en rien à la bizarrerie (je me sers d'un mot poli) de l'autre. Ainsi : ce serait le *consul anglais*, le représentant d'un gouvernement libre, qui, au mépris de toute convenance politique comme du sens commun le plus vulgaire, aurait conseillé au prince Milosch de se faire déclarer *monarque absolu*, et c'est la *Russie* indignée qui dénonce à toute l'Europe l'attentat liberticide?... Tout cela est extraordinaire, réellement! Ne le pensez-vous pas?...

Quoi qu'il en soit, je suis fondée à croire que Milosch, abattu, se rele-

vera. Un homme ne s'élève pas aussi haut, de si bas, sans avoir en lui la force d'ame qui fait regarder en face le malheur sans en être terrassé. Son attitude est digne vis-à-vis de ses puissants ennemis : Milosch ne désespère pas de l'avenir, le peuple est pour lui.

C'est que la mémoire du peuple est fidèle, l'instinct si sûr des masses défie toutes les subtilités politiques et discerne avec une merveilleuse sagacité ses amis d'avec ses ennemis, le juste d'avec l'injuste. Le peuple, lui, n'a pas répudié Milosch, c'est l'homme de son choix, et il le considère comme sa personnification et son héros; son nom populaire est pour

les Serviens le synonyme des mots *patrie* et *liberté*, inscrits sur les glorieux étendards de l'indépendance!

A-t-on donc oublié la marche triomphale de la femme de Milosch à travers les populations slaves, non-seulement de la Servie régénérée, mais, ce qui est bien plus significatif: de celles de l'Esclavonie, de la Croatie et de la Hongrie, dans le voyage qu'elle fit avec ses enfants à Vienne, en 1838? et ce n'était pas la *princesse*, que ces pauvres gens saluaient de leurs cris d'amour, de leurs frénétiques acclamations; ils avaient vu passer d'autres illustrations sans s'émouvoir... C'était la vaillante femme qui, vingt années durant. avait

combattu aux côtés de son mari pour conquérir les libertés de la Servie, devant laquelle se prosternaient ces peuples asservis....

Aussi, la politique ombrageuse du cabinet autrichien ne s'est-elle pas trompée sur la nature de ces populaires ovations! En voyant tous ces peuples que le cercle de fer des traités a enclavés dans son territoire et lui a donné à garder, lever spontanément la tête, accueillir avec une joie délirante un *nom* qui représente leurs vieilles nationalités, qu'on croyait oubliées, le cabinet autrichien a compris les menaces de l'avenir!

Ces symptômes de vie, au milieu des tombeaux, ont effrayé l'Autri-

che... et elle s'est trouvée admirablement disposée pour voir de bon œil le succès de l'*intrigue russe* qui a détrôné Milosch et, après lui, son fils.

Le mot est écrit, je ne l'effacerai pas. Cette conviction résulte pour moi des pièces qui sont sous mes yeux. Les réticences sont l'arme des méchants ou des lâches. Là, où il n'y a pas doute, il y a devoir de dire la vérité lorsqu'il s'agit de l'histoire. D'ailleurs, de timides ménagements seraient déplacés en présence des éventualités qui, d'un moment à l'autre, peuvent changer les conditions d'existence de l'Europe. Les événements de la Servie, peu importants en eux-mêmes, sont d'une immense gravité

considérés comme un acte du grand drame qui se joue en Orient, et où la Russie est à la fois le souffleur et le machiniste,

Depuis un siècle, on n'a pas cessé de signaler les envahissements de la Russie et de l'Angleterre. Un homme, à la vue longue, qui ne séparait jamais un fait de ses conséquences, Napoléon, a essayé d'opposer une digue aux pirateries territoriales de l'une, aux pirateries navales de l'autre, et il s'est brisé dans la lutte, parce qu'il a dû combattre ces deux puissances à la fois : menacées d'un commun danger, toutes deux alors se sont réunies dans une commune défense. Aujourd'hui, chacune, de son

côté, poursuit impunément le cours de ses conquêtes!

On a beaucoup déclamé contre l'exagération des reproches adressés par Napoléon à la Russie et à l'Angleterre, mais les déclamations ne détruisent pas les *faits* : en est-il moins vrai que l'Angleterre contenue, jusqu'à un certain point, pendant tout le temps de la prépondérance française, maintenant possède, de fait, le monopole des mers et même celui de ce *lac français*, ou du moins européen, qu'on nomme la Méditerranée, en ce sens qu'elle peut y faire ou y empêcher, ce qu'elle voudra fortement faire ou empêcher?

Est-il moins vrai que la Russie

dans ces soixante-quatre dernières années, a *doublé* l'étendue de son empire? Voyez, ceci est tout-à-fait *procès-verbal :*

Les frontières de la Russie se sont reculées : du côté de l'occident, vers Berlin, Dresde, Vienne et Paris, de 230 lieues; du côté de Constantinople de 470 lieues; du côté de Stockolm de 220 lieues, et du côté de Théran de 330 lieues. Sa population qui, sous Pierre Ier, en 1689, n'était que de 15 millions d'hommes, à la mort d'Alexandre, en 1825, et après les désastreuses guerres de son règne, s'élevait au chiffre exorbitant de 58 millions d'hommes...

Comprend-on bien maintenant de

quel poids pèse cette puissance sur l'Europe?...

Aussi, car il faut toujours être juste, la Russie assure-t-elle ne plus aspirer à des accroissements de territoire. Eh sans doute! ce serait contre ses intérêts bien entendus; mais ce qu'elle veut actuellement avant tout, par-dessus tout et à tout prix : ce sont des influences, des protectorats, des alliances, comme elle les entend, c'est-à-dire, des vasselages déguisés et dorés. Accusez la Russie de vouloir occuper Constantinople, elle se signera dévotement et protestera n'avoir jamais eu la pensée de se substituer au lieu et place de son fidèle allié le *Commandeur des Croyants*, à la con-

dition, toutefois, que le *fidèle allié*, à la première réquisition de la Mission russe, fermera les Dardanelles à l'Europe et acceptera la *protection* des flottes de Sébastopol et d'Odessa.

Il échappa un jour à Alexandre, dans un moment d'effusion extrà-diplomatique, de dire : « *Les Dardanelles sont la clé de ma maison.* » Ce mot fut recueilli et rapporté à Napoléon : « Ah! ah!... répondit-il d'un ton narquois, » alors, *Constantinople* est le *péristyle de cette maison*, et la Munificence moscovite en fait courtoisement les honneurs à l'Europe!... l'avis et bon... » L'avis a été perdu pour d'autres... après Napoléon, la Russie a placé en faction, à

la porte de sa *maison*, un Kalmouck l'arme au bras...

Et d'année en année s'accroît sous l'oppression morale qui annihile la Turquie, sa détresse matérielle! Quel sort lui réserve sa soumission à l'amitié pesante de la Russie? Que lui reste-il à cette heure de ses fabuleuses conquêtes? Qu'est devenu le magnifique empire fondé par Mahomet II?

A l'occident, la Grèce a recouvré son indépendance; la Hongrie et la Transylvanie sont possédées par l'Autriche; au midi, l'Egypte et la Syrie lui ont échappé; à l'orient, la Perse doublement perdue pour elle et par

l'indépendance de ce pays et par une frontière *russe*; au nord, la Valachie, la Moldavie et la Servie, à cette heure, ont échangé la domination de la Porte contre le *protectorat russe*. Puis, la Crimée *russe*, les rives du Danube *russses*, la mer Noire *russe*, partout la Russie établie dans les champs de la vieille gloire ottomane!

Et cependant, tout ces faits se sont accomplis, tandis que la Turquie était gouvernée, ses intérêts défendus par un chef habile! Et aujourd'hui, quels moyens a-t-elle pour résister aux impiétements incessants de cette formidable puissance? Aucun. Aujourd'hui, la Russie peut tout oser: le sabre d'Osman est tombé aux

mains d'un enfant, qui, en montant sur le trône, a reçu pour don de *joyeux avènement* la nouvelle de la défaite de son armée et de la défection de toutes ses forces navales!!!

Un allié utile et fidèle restait à la Turquie : un homme d'une prodigieuse capacité, d'un esprit profond; possédant au plus haut degré la finesse des choses, la science des hommes, Milosch, avait contracté un traité d'alliance avec la Turquie, non pas par sympathie, on le comprend, mais parce qu'ayant apprécié les *avantages* de la protection russe, il s'en était garé comme du feu.... Milosch restait fidèle à la Turquie : il n'a pu, ou n'a pas voulu comprendre qu'il

aurait profit et intérêt à la trahir; Milosch a été renversé!

Rien n'est patient comme la diplomatie russe, elle dresse ses batteries dans l'ombre, vise à un but inostensible, tourne les obstacles qu'elle ne peut vaincre, et arrive toujours, car elle ne se décourage jamais. Les preuves ne manqueront pas dans le cours de ces exquisses : la stratégie diplomatique russe est fort curieuse à étudier....

En 1833, un firman de la Porte reconnut enfin Milosch Obrenowisch *prince héréditaire des Serviens*. Cet arrangement, qui mettait fin aux déchirements intérieurs d'une partie de la Turquie en lui donnant un

allié, au lieu d'un ennemi qu'elle avait à combattre, n'entrait dans les vues, ni dans les intérêts de la Russie, mais lorqu'elle vit qu'elle ne pouvait l'empêcher, alors elle s'interposa officieusement pour en hâter la conclusion, afin de ménager ses positions de ce côté. Le chef de la Servie lui échappait de fait, elle n'a point lâché prise : avec son habilité ordinaire, elle l'a circonvenu. Et à propos de cela, il me revient en mémoire un fait qui sert si bien de corollaire à ce qui précède, que je ne puis résister à signaler, chemin faisant, ce petit épisode caractéristique :

Le prince Milosch, voulant que ses fils reçussent une éducation libérale

et forte, qu'ils pussent acquérir des connaissances spéciales dans l'étude des lois et du droit public, s'adressa à l'une des gloires de la Faculté de Droit de Paris, l'honorable M. *Poncelet*; il le chargea de lui choisir en France, pour être le précepteur de ses enfants, un homme de capacité, et dévoué à la cause du progrès.

La Russie ne l'a pas permis, à sa manière, c'est-à-dire qu'elle a si bien manœuvré dans l'intervalle qui s'est écoulé entre la demande du prince et la réponse de M. Poncelet, qu'elle a trouvé le moyen de faire accepter un sujet à elle, M. *Zoritsch*, attaché à la légation russe en Servie.

Jusqu'ici, cet empressement de

l'empereur Nicolas à procurer un instituteur aux jeunes prince serviens pouvait être considéré comme un acte de pure courtoisie ; mais, ce qui détruirait jusqu'à un certain point cette charitable supposition, c'est ce que nous a aussi appris en ces termes, une gazette allemande :

« *Belgrade*, 27 *juin* 1839. Aussi-
« tôt après la déposition du prince
« Milosch, M. *Zoritsch*, ancien pré-
« cepteur des princes, fils de Milosch,
« et en dernier lieu secrétaire du
« *consul russe*, est parti ce matin
« *muni des pleins pouvoirs* de la ré-
« gence et du sénat pour solliciter de
« la cour de Russie la *sanction* des
« derniers événements.... »

N'est-il pas en effet assez singulier, que M. Zoristch, secrétaire, en dernier lieu, du *consul russe*, se soit trouvé investi tout-à-coup de la confiance illimitée du sénat servien qui venait de déposer le père de ses élèves, et qu'il ait été expédié en toute hâte à Saint-Pétersbourg pour en porter la déplorable nouvelle... C'est là une de ces coïncidences fâcheuses qui s'expliquent difficilement, et de celle-ci : il semblerait résulter que le précepteur russe ne s'était pas, exclusivement, occupé de l'éducation des fils du prince Milosch, pendant tout le temps qu'il avait été à son service. Cette mauvaise pensée est venue à beaucoup de gens !

Je viens de nommer le sénat ; mais pour pouvoir apprécier la moralité de ses actes, et du rôle exorbitant qu'il s'est attribué dans les derniers événements, quelques explications sont indispensables. Je vais tracer le plus rapidement possible l'historique de la création de ce corps institué par le prince Milosch, et qui l'a renversé, par les ordres de la Russie.

Le prince Milosch sorti des rangs du peuple, avait voulu que le sénat qu'il créa, fût composé des élus des districts et des villages, représentants véritables des intérêts du peuple. Il en a été tout autrement.

Des influences étrangères, d'occultes menées d'une part ; de l'autre,

des intrigues comme il s'en forme dans tous les mondes constitutionnels au moment des élections, ce grand acte de l'exercice des droits nationaux, rendirent nulles les bonnes et sages intentions de Milosch, et, en définitive, le sénat se trouva composé en majorité de la partie la moins saine de la Servie :

Ainsi, des hommes appartenant à cette aristocratie de rencontre comme il s'en trouve tant dans les *principautés*, accessibles à toutes les suggestions du dehors; ne représentant aucune opinion, aucun intérêt national; sorte de gens restés toujours étrangers aux efforts, aux sacrifices de la nation, et qui arrivent toujours à point

nommé pour en recueillir les fruits, pour revendiquer les dignités et les places; ces faux frères, enfin, activement secondés par les agents russes, se faufilèrent au sénat.

D'autres hommes encore, élevés en Russie où ils ont passé leur jeunesse, n'ayant d'autres titres à faire valoir que celui d'être les héritiers d'un *nom illustre*, jadis cher aux braves Serviens, ces hommes qui, assure-t-on, se croyaient lésés parce qu'ils n'étaient pas assis sur le trône de la Servie, arrivèrent au sénat disposés à faire de l'opposition au gouvernement du prince Milosch, sans songer, les imprudents, qu'en suivant certaines impulsions ils servaient des intérêts qui

ne sont pas ceux du pays; qu'ils sacrifiaient à leurs convoitises irréfléchies la tranquillité publique, et remettaient ainsi en question jusqu'à l'existence politique de la Servie!

Telle est en grande partie la composition de ce sénat d'où est parti le coup qui a compromis peut être à tout jamais l'émancipation de la nation servienne, et qui rendrait inutiles tant d'héroïques efforts!

Kara-Georges, le grand citoyen qui dirigea la première levée de boucliers de la Servie contre la domination ottomane, en 1796, Kara-Georges a enfoncé son poignard dans le cœur de son père pour qu'il ne tombât pas vivant aux mains des Turcs: ses

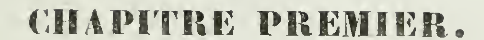
descendants étaient-ils donc fatalement destinés à livrer la patrie, leur mère, aux mains des Russes?...

A présent que nous voici édifiés sur quelques points, en nous les rappelant à l'occasion, nous serons mieux en mesure de juger en connaissance de cause les voies et moyens employés pour arriver à la conclusion de 1839...

Et maintenant, je vais, à l'aide de documents de toute authenticité, rétablir exactement les faits et les événements, dire toute la vérité...

Je vais aussi présenter les titres qu'a le prince détrôné à l'intérêt général comme aux sympathies de tous les hommes de probité et de conviction politiques; retracer la vie merveil-

leuse d'un pauvre gardeur de bestiaux de la Servie, ce petit coin de l'Orient, terre classique de l'esclavage, des entrailles de laquelle sortirent un jour des héros, des martyrs de la liberté; je vais enfin essayer de faire connaître à notre France qui, elle, sait se passionner pour les nobles choses, quelques scènes de ce prodigieux drame de l'insurrection servienne, auquel il n'a manqué que la publicité, pour conquérir plus tôt l'admiration et les sympathies de tous les mondes!



CHAPITRE PREMIER.

KARA-GEORGES.

Les Serviens, pendant *quarante années*, ont rougi de leur sang la terre de la patrie pour lui reconquérir ses libertés. L'histoire n'offre pas d'exemple d'une aussi héroïque résistance, ni de plus dramatiques événements, et il nous faut remonter à près d'un demi-

siècle pour parcourir les différentes phases de la révolution de Servie, qui a fait passer des esclaves au rang d'hommes libres.

A travers ces luttes acharnées, ces scènes de carnage, qui déciment la malheureuse Servie sans lasser sa constance, les détails qui se rattachent aux mœurs patriarcales de ces populations primitives, aux individualités placées sur le premier plan de ce sombre tableau, sont pleins d'une poésie douce et sauvage tout à la fois. C'est la nature vue à l'œil nu, avec ses perfections et ses difformités, avec ses contrastes heurtés du sublime et de l'horrible.

Kara-Georges et *Milosch*, ces deux grands instruments dont Dieu se servit successivement pour accomplir le rachat d'une nation chrétienne : ces pauvres paysans, sans instruction aucune, tout-à-coup révélant d'ad-

mirables aptitudes dans l'art de la guerre, dans l'art du gouvernement, et brisant devant eux tous les obstacles, jusqu'à ce qu'ils aient rencontré un trône pour s'y asseoir : Kara-Georges et Milosch offrent à l'étude une source inépuisable de riches et curieuses observations.

En ces deux hommes se résume toute l'insurrection servienne, ses prodiges, ses merveilleux succès, dont les résultats furent : l'affranchissement de la patrie, son indépendance reconnue par ses anciens maîtres, et enfin son organisation *constitutionnelle* : conquête miraculeuse sur la terre d'Orient!

Mais avant d'entrer dans la Servie régénérée, avant de parler de Milosch aux mœurs douces, au caractère modéré, à l'esprit profond; guerrier magnanime, roi pacificateur et législateur; noble expression sur le trône

du patriotisme le plus pur, le plus éclairé; avant, il me faut faire une halte dans la Servie esclave, arrachée pour la première fois à la domination ottomane par Kara-Georges, ce type saisissant, tout empreint de grandeur sauvage, de farouches vertus, d'audace et d'irrésolution, de force et de faiblesse, de hardies conceptions et de vulgaire portée politique : « *Kara-Georges, un de ces géants qui ébranlent le sol partout où ils posent le pied, et tout à la fois inhabiles à rien réédifier, à rien fonder!* » disait Napoléon à Vienne en 1809, en parlant du chef de l'insurrection servienne, qui, après vingt années de combats consacrés à l'émancipation de la patrie, n'avait pas su lui donner une forme de gouvernement stable, cette première condition de vitalité.

Georges Petrowisch, si célèbre sous la dénomination de *Kara-Georges*, est né en 1770

au village de Wichewzi, de pauvres parents. C'était une de ces organisations ardentes, sombres et silencieuses, qui semblent nées pour l'agitation et le commandement, pour épuiser toutes les prospérités ou toutes les adversités. Quand la nature crée un pareil homme au milieu d'une nation esclave, elle lui met en perspective le trône ou le gibet...

C'est qu'en 1800 à 1811, même à travers nos grandes scènes de l'empire, la renommée du noir Georges, *Kara-Georges*, s'était fait jour, avait conquis une place dans l'attention publique. Son nom circulait dans tous les salons attaché à des exploits inouis, à des fabuleuses témérités, et à des actes à la manière des Spartiates, où l'horrible se mêlait au sublime! De la Servie, ce coin de quelques lieues de territoire, ce point à peine indiqué sur les cartes, personne ne s'en souciait alors,

mais de Kara-Georges, tout le monde s'en occupait : *le gardeur de pourceaux*, à la tête de quelques milliers de pauvres paysans comme lui, résistant quinze années durant à toutes les forces ottomanes commandées par les meilleurs généraux, et les repoussant, pied à pied, du sol de sa patrie asservie, excitait une vive curiosité, un sympathique intérêt.

A l'étalage des marchands d'estampes, la foule se pressait devant son portrait aux traits fortement caractérisés, au regard terrible, au front altier, à l'air du maître du monde entier, sous son pittoresque costume natif qu'il ne quitta jamais!...

Sur les places publiques, dans les carrefours, autour des chanteurs ambulants, qui racontaient à leur manière, dans d'interminables complaintes, les hauts faits du gar-

deur de bestiaux, le populaire émerveillé battait des mains!

L'enfance de Georges s'écoula triste et solitaire. Il ne connut ni les amusements, ni les joies de la jeunesse. Des instincts indomptables de liberté lui faisaient trouver du charme aux grossières occupations de bouvier, dans lesquelles il avait su se créer une indépendance absolue. Tout jeune garçon, à l'aspect d'un Turc, ces maîtres détestés, son sang bouillonnait, ses grands yeux noirs étincelaient; il fuyait leur approche, et c'était toujours dans les pâturages lointains, inaccessibles, hors des habitations des hommes qu'il conduisait ses troupeaux. Il y passait des semaines, quelquefois des mois entiers sans reparaître à son village.

Que rêvait déjà cet enfant? L'ombre de l'antique Servie, autrefois libre et guerrière,

se levait-elle devant lui, aux évocations de la muse nationale, dont il faisait retentir les nobles chants, dans ces lieux âpres et sauvages? Ou bien, pendant ces poétiques et lumineuses nuits d'Orient, quelque douce et gracieuse *Wilis* des forêts de la Schumadia venait-elle murmurer à son oreille les rêves brillants de l'avenir : lui prédire des combats, de fabuleux exploits, ceindre son orgueilleux front d'une couronne?...

Et quand, à son retour dans la maison paternelle, sa mère lui demandait pourquoi il préférait cette vie rude et agreste aux habitudes de la famille, le fier enfant, le sourire du mépris sur les lèvres, répondait : « Parce que, là, l'*esclave est libre.* »

Ainsi se passa la première jeunesse de Georges. Plus tard, son humeur inquiète et indépendante le poussa, quoique sans aucuns

moyens pécuniaires, à entreprendre le commerce des porcs. Il réussit, et à vingt ans il était riche pour un paysan. Mais la richesse sans liberté, il la méprisait : « *Je ne fais cas de cet argent qu'autant que je pourrai l'échanger bientôt contre du fer et du plomb!* » répondait-il à son vieux père Pétroni, qui l'engageait à vivre désormais en meilleure intelligence avec les Turcs, desquels dépendait leur sort.

CHAPITRE II.

KARA-GEORGES.

Un soir d'hiver, la famille rassemblée veillait dans la grande salle basse de la chaumière; les femmes filaient, rangées autour d'une table, au-dessus de laquelle une lampe, appendue aux solives, éclairait le reste de la pièce, où les hommes s'occupaient à cou-

struire et à raccommoder leurs instruments de labourage. Dans un des coins du foyer, assis sur un escabeau élevé, Pétroni, comme il était d'usage, chantait aux sons mélancoliques de la guzla, une ancienne ballade nationale qui retraçait les exploits de la Servie. Tout-à-coup la porte s'ouvre, un homme de haute taille, enveloppé d'une pelisse, la tête couverte d'un chapeau à larges bords rabattus sur son visage, paraît sur le seuil : avant de le franchir il écoute, regarde de droite et de gauche au-dehors, puis. après s'être assuré qu'il n'a pas été suivi, il entre, referme la porte contre laquelle il reste adossé, un poignard d'une main, l'autre posée sur un des pistolets d'arçon passés dans sa ceinture de cuir.

— Père, bénis-moi ; mère. prie mon saint patron Georges le bon guerrier, qu'il me soit

en aide dans mon exil, dit l'homme presque gaiement.

— Georges! terrible garçon! qu'as-tu fait? s'écria le vieillard en étendant ses bras tremblants vers son fils.

— J'ai tué un Turc, répond-il d'un ton résolu.

— Malheur! malheur! exclama douloureusement la mère éperdue, en joignant les mains; ô Christ! prenez pitié de mon enfant!...

— En revenant de Chiprovati à Wichewzi, reprit-il, le démon a jeté sur mon chemin un Aga de janissaires; il était à cheval, moi à pied : « Chien de chrétien, arrière, me crie-t-il, et découvre-toi devant tes maîtres! » J'ai enfoncé mon chapeau sur ma tête et l'ai regardé fixement. Il m'a ajusté au bout de son pistolet; je lui ai cassé la tête avec celui-

ci. Maintenant, je ne puis plus tenir le pays ; je vais chez nos frères des montagnes y mener la vie d'Heidouque. Si les Turcs te poursuivent à cause de moi, père, je reviendrai me livrer.

— Je te le défends sous peine de ma malédiction ! s'écria le père ; pars, malheureux enfant, et que Dieu te protége ! !

A cet instant des pas précipités avertissent de l'approche de quelqu'un... On frappe à la porte...

Le vieillard s'élance de son escabeau vers le lit, fouille la paillasse, en retire un tromblon, et va se placer près de son fils... Les hommes armés de leurs faulx se groupent près d'eux, tandis que, simultanément, la mère, avec l'élan du désespoir, saisit un long manche, en arrache les brins de bruyère qui recouvrent une lame à deux tranchants, et,

les yeux hagards, fixés sur son mari et son fils, tient de ses faibles bras la lance en arrêt au-dessus des têtes!...

Un silence de mort régnait pendant les quelques secondes qui avaient suffi à dessiner cette scène pleine d'angoisses et d'horreur!

Aucun de ces malheureux ne se rendra vivant... dans leurs regards est écrite la détermination que leur bouche ne prononce pas.

Un second coup, plus articulé, retentit...

— Il faut en finir! dit Georges; et, son poignard entre ses dents, un pistolet au poing, il ouvre la porte avec violence en se présentant sur le seuil.

Une jeune fille se précipite dans l'intérieur de la chambre.

— O Christ! soyez béni! murmure la pauvre mère en tombant à genoux.

— C'est moi, mes amis... c'est ta fiancée, mon brave Georges!...

— Jélitza! ma belle Jélitza! dit en la pressant avec amour sur sa poitrine, le jeune homme.

— Je guettais ton arrivée, je t'ai vu entrer... Et vous autres, ajouta-t-elle, ne craignez rien : mon père et mes frères sont postés à l'entrée du village : à un signal convenu nos voisins seront avertis, et vous préviendront de l'approche des Turcs.

— Pars, mon fils, pendant qu'il y a encore sûreté pour toi! Pars, Georges... ajoute avec autorité le vieillard.

— Mon pauvre enfant! je t'en conjure au nom du ciel! dit la mère d'une voix suppliante en étendant ses mains jointes vers son fils.

— Éloigne toi, Georges, il le faut! dit la jeune fille en soupirant.

— Jélitza!... en te disant adieu! je te rends ta foi... dit avec un accent bref et saccadé le jeune homme.

— Et moi, Georges, je ne la reprends pas... Je te conserverai ma foi jurée dans les mauvais comme dans les bons jours.

— Mais je suis proscrit... et pour longtemps!

Oui, tu es proscrit... pour avoir tué un Turc, un de nos maîtres exécrés!... Honneur! honneur à toi, mon brave fiancé!

— Mais tu ne sais pas que je vais me réfugier dans les bois... faire la guerre avec nos frères contre nos persécuteurs?...

— Je t'y suivrai... Veux-tu que le pope bénisse cette nuit notre union, le veux-tu, Georges?

— Moi? pour présent de noces, te donner la misérable vie de la femme d'un heidouque... Pauvre fille! dit Georges en adoucissant sa rude voix; puis il ajoute avec fermeté : Reprends ta foi, Jélitza!... pour les proscrits il n'est plus de fiancées.

— Jamais!

— Eh bien donc! à toi dans cette vie et dans l'éternité, ma Jélitza!

La jeune fille se jeta sur le sein de son fiancé.

— Mais, songes-y, après mon départ, ces maîtres maudits poursuivront tous ceux qui m'aiment... S'ils allaient, pour se venger sur moi, te faire violence! articula impétueusement le jeune homme, que cette pensée venait de mordre au cœur...

— Pars sans crainte, Georges... voici qui me mettra à l'abri de leurs violences! répon-

dit tranquillement la jeune fille, en tirant à demi un poignard caché dans son corsage. « C'est là le seul joyau resté aux doigts des femmes de la Servie esclave! » ajouta-t-elle en souriant amèrement.

Des larmes, les premières peut-être qu'eût versées l'indomptable jeune homme, coulèrent sur ses joues bistrées en étreignant dans ses bras ses vieux parents et sa fiancée. « Adieu! je veillerai sur vous, malheur à celui qui fera tomber un cheveu de vos têtes! Et à présent, ajouta-t-il avec une sombre énergie, le sort en est jeté : Guerre éternelle! guerre à mort aux Ottomans! » Et il disparaît.

Cette action a décidé du sort de Georges Petrowisch; cet événement a décidé du sort de la Servie.

Hélas! sur tout le sol de la malheureuse

Servie, livrée au cimetère turc, sous toutes les formes, tous les jours, à toutes les heures se renouvelaient ces déchirantes scènes!

CHAPITRE III.

KARA-GEORGES.

Les heidouques, appelés vulgairement *brigands des montagnes*, se recrutaient parmi les Serviens des plaines, poursuivis à tort ou à raison par la police musulmane. L'homme accusé se réfugiait dans les antiques forêts de la patrie, y trouvait une indépendance sauvage,

en s'associant à ceux qui, pour une raison semblable, habitaient ces lieux; leur malheur était commun, ils faisaient cause commune et vivaient fraternellement entre eux! Les heidouques ne faisaient la guerre qu'aux Turcs, auxquels ils enlevaient fréquemment les envois d'argent expédiés de Belgrade à Constantinople, et ils n'étaient pas considérés comme des ennemis par leurs compatriotes. En hiver, on les accueillait dans les villages; les habitants les cachaient dans leurs chaumières; quelques-uns même ne retournaient dans les bois qu'avec le printemps, à moins qu'une expédition importante ne nécessitât l'assistance de toutes les bandes.

Depuis, pendant les luttes incessantes de l'insurrection, les familles des malheureux révoltés y trouvaient un refuge; les vieillards, les femmes et les enfants abandonnaient leurs

chaumières, s'établissaient dans les bois avec leurs bestiaux, et de là, en bravant mille périls, apportaient des vivres à leurs époux, à leurs enfants, à leurs frères qui se battaient dans les plaines!

Une année, après son arrivée parmi les heidouques, Georges était en possession du commandement en chef, et dirigeait les attaques avec une habileté et une intrépidité, qui firent reconnaître aux Turcs que les heidouques avaient à leur tête un chef redoutable. Jusqu'alors, leurs exactions s'étaient bornées à dévaliser les voyageurs et à enlever de temps à autres les caisses publiques sur les grandes routes; maintenant, l'agression s'étendait sur les personnes et les propriétés jusque dans les villes. Chaque jour révélait à la police turque une influence occulte qui soufflait l'esprit de révolte parmi

les populations avoisinant les montagnes, et de continuels soulèvements partiels venaient, d'ailleurs, confirmer la présence d'une vaste conspiration ourdie contre les autorités turques.

Dans les engagements qui avaient lieu entre les heidouques et les troupes envoyées pour les combattre, Georges déploya toutes les qualités du plus habile chef de partisans.

A la tête de ses bandes parfaitement armées et disciplinées, l'intrépide chef, par la sûreté de ses manœuvres, l'audace de ses attaques jetait le désordre et l'épouvante dans les rangs ennemis; et, profitant de la confusion qu'il occasionnait, il le poursuivait l'épée dans les reins, et jonchait le terrain de cadavres turcs, sans perdre, de son côté, beaucoup de monde. Jamais il n'acceptait de ba-

taille rangée où l'effrayante disproportion du nombre eût porté de l'hésitation parmi les siens, et relevé la confiance des Musulmans.

Monté sur un puissant cheval noir à tous crins, Georges, au noir visage, aux traits fortement caractérisés, qu'encadraient des flocons de boucles de cheveux d'un noir d'ébène; le front menaçant, le regard terrible, le geste impétueux, la parole altière; dominant de sa colossale stature tout ce qui l'entourait, Georges, le paysan servien, sous ses grossiers habits qu'il ne quitta jamais, semblait né pour imposer sa volonté partout, et à tous!

Toujours invincible, toujours victorieux, le chef des heidouques devint la terreur des soldats turcs. Dans leurs idées superstitieuses, ils lui attribuaient le pouvoir de la fascina-

tion, et le surnommèrent Kara-Georges (1).

Mais bientôt l'autorité turque dut reconnaître aussi que l'aggression avait pris décidément un caractère politique. Depuis quelque temps, dans tous les engagements sérieux, les habitants des plaines venaient donner un coup de main à leurs frères des montagnes, puis, après la victoire, ils retournaient à leurs travaux de labourage.

La Porte comprit qu'à moins de faire usage d'un grand déploiement de forces, elle ne pourrait réduire ces bandes, qui devenaient de plus en plus audacieuses et se renforçaient à volonté d'auxiliaires *insaisissables*. Alors elle résolut de temporiser, et le pacha de Belgrade, siége du gouvernement

---

(1) *Le Noir-Georges* : il ne fut connu que sous cette dénomination.

ture, reçut du sultan l'ordre de faire secrètement des offres brillantes au redoutable chef des heidouques.

On lui fit proposer, pour prix de sa soumission personnelle : la remise de la peine de mort qu'il avait encourue pour le meurtre commis sur l'aga des janissaires, une forte somme d'argent et un grade élevé dans l'armée turque de l'intérieur.

Mais Georges refusa ces offres avec dédain : « Dis à ceux qui t'envoient, répondit-il, que je ne veux ni de leur miséricorde, ni de leurs largesses. Tant que ce bras pourra seconder ma haine, je combattrai les oppresseurs de ma patrie; tant qu'une goutte du vieux sang servien qui coule dans mes veines ne sera pas refroidie, je resterai leur implacable ennemi. »

Alors la tête de Kara-Georges est mise à

un très-haut prix; sa maison rasée; le champ paternel confisqué; le vieux Pétroni, son père, poursuivi, a trouvé un refuge chez le père de Jélitza...

L'hospitalité accordée à Pétroni par les amis qui l'ont recueilli et caché, les compromet et ne le sauvera pas. La police turque est vigilante! C'est à la terre etrangère que Georges est résolu de confier son vieux père, le seul bien qui lui reste. Trois années se sont écoulées depuis ses adieux à la chaumière; sa pauvre mère est morte, la douleur l'a tuée; son père n'a plus une pierre où reposer sa tète blanchie; son jeune frère est en fuite... Ce désastre complet, cette affreuse solitude du foyer paternel, tout cela est son ouvrage!... En contemplant ces ruines, le cœur du *brigand* de la montagne déborde d'amertume: sa haine contre les Turcs devient fré-

nétique; eux! eux seuls, sont le principe et la cause de tant de maux!... C'est à eux que, jusqu'à son dernier soupir, il demandera raison du malheur de tous les siens!

Il est minuit, une lune pâle éclaire de ses mélancoliques rayons, un homme qui prie, agenouillé sur une humble tombe du cimetière de *Wichewzi*. Des sanglots convulsifs s'échappent de sa poitrine, à plusieurs reprises il se jette sur la pierre tumulaire déjà recouverte de mousse, qu'il baise, qu'il inonde de larmes. Enfin, d'un mouvement brusque et heurté il se relève. « Adieu, ma mère... tu sera vengée! » dit-il avec une expression terrible, puis il s'élance sur le cheval dont la bride est restée passée à son bras, et se dirige à pas lents vers une chaumière située à l'extrémité du village.

A un signal donné, la porte s'ouvre, plu-

sieurs hommes se précipitent dehors en entourant un vieillard effaré qu'on place en croupe derrière le cavalier; celui-ci se penche, embrasse ses amis : « Merci, frères; à toujours, ma Jélitza! » dit-il à voix basse, puis il enfonce les éperons dans les flancs de son vigoureux cheval, et s'éloigne avec la rapidité d'une flèche.

Arrivé à quelque distance des bords de la *Save*, qui sépare la Servie de l'Autriche, Kara-Georges met pied à terre, et se dirige avec son père dont il soutient la marche chancelante, vers une barque amarrée au rivage, et montée par deux heidouques.

Mais, au moment de quitter ces lieux qui l'ont vu naître, les bords des ruisseaux témoins de ses jeux, de ses premières amours, les champs qu'il a arrosés de ses sueurs, le sol où reposent les ossements de ses pères,

de sa compagne chérie ; l'esclave septuagénaire, si longtemps façonné au joug, ne veut pas de la liberté à ce prix. Des larmes couvrent sa figure vénérable : — « Georges, dit-il, à mon âge, le pain de l'étranger est amer..... l'air qu'on y respire est mortel. Restons ici, mon enfant ; j'irai moi-même trouver le Pacha ; je le supplierai, par les mânes du fils bien-aimé qu'il a perdu, de te laisser à moi. Fais ta soumission aux Turcs, mon enfant... Que veux-tu, ils sont nos maîtres!... »

Ces dernières paroles ont ébranlé toutes les cordes qui vibrent déchirantes dans l'ame du patriote, une nouvelle douleur vient traverser son cœur : Ils ont dégradé jusque dans son père le sang servien! — Guerre! guerre éternelle à ces *maîtres* exéerés! crie-t-il en rugissant de rage. Partons!

A ce moment, des coups de feu se font en-

tendre : ce sont les Bosniaques musulmans qui approchent en combattant contre les heidouques, qui, postés en tirailleurs, protégent la fuite de leur chef...

Il n'y a plus un instant à perdre.

— Père, dit Georges en adoucissant sa rude voix, au nom de ma sainte mère qui nous voit de là haut... viens, viens, je t'en conjure, et il l'entraînait vers le rivage.

Mais le vieillard résiste. Il jette un long et douloureux regard autour de lui. « Sur cette terre j'ai vécu, sur cette terre je mourrai, » murmure-t-il, et il se cramponne à un arbre qu'il étreint avec force.

Des pas de chevaux retentissent ; une balle, dirigée sur le triste groupe que forment les proscrits, vient frapper l'arbre que l'inflexible vieillard entoure de ses bras. Maintenant la fuite est impossible !...

Alors Kara-Georges, les cheveux hérissés, le front couvert de larges gouttes de sueur, le regard empreint d'une horrible expression, hurle ces effroyables mots : « *Qu'il meure! plutôt que de tomber vivant aux mains des Turcs!* » Il se jette à genoux devant son père, lui demande sa bénédiction.... lui enfonce son poignard dans le cœur... et l'arme sanglante à la main, ivre, égaré, insensé de douleur, il gagne en bondissant le rivage, et disparaît dans les eaux de la Save.....

CHAPITRE IV.

MILOSCH.

Le prince Milosch, le héros de la Servie, est né en 1780, dans une pauvre chaumière du village de Pozerge ; son père se nommait Tescho, il était laboureur ; sa mère, Wischnia ; elle avait eu d'un premier mariage un fils qui s'appelait *Milan Obrénowisch*.

Une amitié passionnée unissait ces deux enfants. Les années, loin d'attiédir ce sentiment, en accrurent la vivacité à ce point que, devenu grand, Milosch quitta le nom de son père, Tescho, pour ne plus porter que celui de son bien-aimé frère, et ne fut plus connu que sous le nom de Milosch *Obrénowisch*, qu'il a tant illustré.

« Oh! c'est que parmi ces populations primitives de nos campagnes, » me disait dernièrement un Servien, homme au noble cœur, à l'esprit élevé, précédemment haut placé dans la diplomatie étrangère, et duquel je tiens quelques détails intimes sur les affaires de son pays, « chez nous, l'amour fraternel est poussé jusqu'au fanatisme ; le titre de frère est le lien le plus saint, le plus fort ; les autres affections de la famille ne viennent qu'en seconde ligne. Le frère jure par son frère, ce

serment est sacré ; et, comme pour étendre les bienfaisantes influences de l'union fraternelle, cette force morale des faibles contre les forts, nos mœurs patriarcales autorisent et consacrent l'adoption : deux membres de familles différentes s'unissent *de par saint Jean* aux pieds des autels, ils s'appellent *frères en Dieu;* cette union volontaire reçoit un caractère inviolable, et ses liens sont aussi puissants que ceux que la communauté du sang a formés. Devenus l'un pour l'autre Nysus et Euryale, les deux frères d'adoption partagent religieusement les bons et les mauvais jours de la vie, épousent les mêmes intérêts, les mêmes querelles, combattent côte à côte sur sur les champs de bataille, en reviennent triomphants ensemble ou y restent ensevelis ensemble ! Et encore à cette heure, malgré tout ce qui a été tenté pour nous affaiblir en

nous divisant, dans notre belle Servie, en plein dix-neuvième siècle, le poète retrouverait une image fidèle des mœurs de la Bible et d'Homère.

« Le fils aîné du prince Milosch avait nom *Milan*. Le prince Milan! cette pauvre victime politique, que vous savez, posée dernièrement un matin sur le trône! descendue le soir dans la tombe!... » dit-il avec une expression d'amère tristesse en terminant.

Milosch, comme tous les fils de paysans, ne reçut aucune instruction première. Il aidait son père dans les travaux de labourage, gardait les bestiaux, et deux fois l'an il allait les conduire avec son frère Milan sur les marchés de la Dalmatie pour les vendre plus avantageusement.

Dans ces voyages lointains, l'enfant des champs se trouvait en contact avec les habi-

tants des villes, avec des usages et des intérêts étrangers. Témoin d'abord, et plus tard acteur dans ces transactions commerciales, que l'avidité des parties sait compliquer de toutes sortes de ruses, il se trouva peu à peu initié à la pratique de la vie réelle, des hommes, et des choses. Doué d'un esprit d'observation très-remarquable, réfléchi, appliqué, il acquérait dàns ces relations mercantiles la connaissance du cœur humain, la première des sciences chez l'homme destiné à commander à d'autres hommes.

De retour à son village, Milosch reprenait les occupations vulgaires qui remplissaient ses longues journées ; mais cette uniformité lui pesait ! Ses goûts, son esprit naturellement sérieux, le rendaient insoucieux des amusements de son âge. Des idées confuses fatiguaient son imagination, et son ame s'e-

lançait vers l'*inconnu*, cette phthysie morale qui mine et brise impitoyablement tant de jeunes existences! Il rêvait l'indépendance, lui, l'esclave né! les combats, la gloire, lui, le pâtre! La fibre patriotique faisait résonner dans son ame de sourdes vibrations, et les nobles instincts qui se développaient dans le cœur du pauvre enfant le rendaient invinciblement misérable.

Un irrésistible besoin de solitude le portait à rechercher les endroits les plus déserts pour y mener paître ses troupeaux, et là, seul entre la terre et le ciel, il se livrait à ses lectures favorites, il épanchait l'indéfinissable souffrance de ses pensées, de ses vagues inspirations, en redisant avec une chaleureuse expression, les chants populaires, aux sons desquels, tout petit garçon, il avait été bercé. Ces chants nationaux, ou plutôt ces plaintes

des esclaves irrités, retraçaient les prospérités de la patrie autrefois libre ; consacraient les noms des citoyens morts glorieusement pour défendre son indépendance, dans des combats d'extermination livrés aux Turcs. Des siècles avaient passé sur ces grands jours, et maintenant l'héroïque nation était devenue un troupeau d'esclaves !

Et la poitrine gonflée, les yeux pleins de larmes, l'enthousiaste enfant s'écriait, en brandissant dans sa faible main l'humble fouet de berger : — Moi aussi, je combattrai les Turcs, je vengerai mon pays quand je serai grand !

Une voix intérieure avertissait-elle le petit pâtre que la place qui lui avait été marquée par le hasard n'était pas la sienne, pour qu'il rêvât de semblables énormités ? Etait-ce par le pressentiment d'un autre avenir, que le studieux enfant, à force de persévérance et d'ap-

plication était parvenu, sans aide, à apprendre à lire, science presque inconnue alors, chez ce peuple? Tous les moments qu'il pouvait dérober à ses rustiques occupations, il les employait à dévorer ligne à ligne, les vieilles chroniques nationales, trésors échappés à la police turque et conservés précieusement dans les familles. Et lorsqu'aux veillées d'hiver, les vieillards, ainsi que c'était leur droit et privilége, redisaient les traditions, répétées d'âge en âge, des grandeurs passées de la patrie, le petit Milosch, les yeux fixés sur le conteur, immobile, recueilli, restait absorbé sous le charme de la narration....

Une fois, son aïeul paternel racontait, au milieu d'un religieux silence, la belle et populaire légende de *Marco, fils de roi* : comment il fut poussé par la malédiction paternelle à la résolution infame de se faire le

vassal des Turcs, et comment poursuivi par le remords à la fameuse bataille de Rovini, livrée en 1392 par les Turcs, aux Valaques, le renégat Marco se précipita au milieu des bataillons de ses frères, devenus les ennemis qu'à cette heure fatale il avait à combattre, en poussant ce cri de désespoir : « Que le Christ soit avec moi, ô Dieu! et que je sois le premier à tomber dans ce combat impie! »

« Sa prière fut exaucée, ajouta le vieillard, Marco avait commis un grand crime; sa mort l'a expié : repos à son ame. »

— Honte éternelle à *Marco, fils de roi !!!* s'écria avec l'accent de l'indignation le jeune garçon qui, le regard suspendu aux lèvres du narrateur, avait dévoré le récit.

— Paix! Milosch, dit son père Thesco avec sévérité; Dieu l'a jugé!

— Il ne peut y avoir de pardon dans le ciel, ni sur la terre, pour celui qui trahit sa patrie! répond l'enfant d'un ton inspiré.



CHAPITRE V.

MILOSCH.

Cette exaltation, ce sentiment précoce de patriotisme, étaient entretenus chez Milosch par son frère. Le caractère fier et impétueux de Milan supportait avec peine les entraves de l'esclavage; d'ambitieuses idées le débordaient de toutes parts, et l'enfant de douze

ans était le confident des projets, des espérances hardies, du jeune homme de vingt ans.

C'est que, dans cet enfant au large front, au regard méditatif, aux penchants sérieux, il trouvait une organisation en tout semblable à la sienne : une ame impatiente, des facultés énergiques, l'intelligence instinctive d'autres hommes, d'autres choses, d'une autre destinée que celle de courber éternellement la tête devant les lâches persécuteurs du foyer domestique, les farouches oppresseurs de la patrie!

Dans les enseignements qu'il reçut de l'ardent jeune homme, qui devait l'un des premiers se soulever contre les Dahis, et arriver, par sa valeur, au poste élevé d'hospodar de *Rudnick*, *Poschega* et *Oussitza*, Milosch puisa une haine profonde contre l'oppression. La longue soumission de ses pères à l'odieux

joug qui, comme un manteau de plomb, pesait sur la nation depuis tant de siècles, le révoltait, il ne la comprenait pas... et Milan entretenait dans l'enfant ces dispositions à la révolte, le songe de la vie!

Chaque fois qu'ils entendaient parler de quelques soulèvements partiels, le cœur des deux frères s'élançait vers les contrées insurgées, et l'espoir éclaircissait leurs fronts attristés; puis, lorsque le cimetère ottoman avait rétabli l'ordre parmi ces malheureuses populations soumises aux terribles lois de la conquête, un morne désespoir remplaçait ces fugitives joies.

Et ces dispositions étaient celles de toute la jeune génération servienne! Ces obsessions, ce malaise, chacun l'éprouvait. Tous sentaient renaître déchirant le souvenir de l'ancienne indépendance de la nation et le sen-

timent profond de la servitude actuelle. Dans les dernières années qui venaient de s'écouler, la guerre entreprise par les heidouques, leurs succès contre les Turcs, avaient relevé bien des espérances! mais depuis la perte de leur audacieux chef, Kara-Georges, qui avait soustrait au supplice, sa tête mise à prix, les heidouques, découragés, avaient repris leurs allures accoutumées de partisans, et les habitants des plaines livrés à leurs seules forces, étaient retombés dans le néant.

Mais indépendamment de l'esprit de révolte qui, chaque jour, faisait des progrès parmi les Serviens, un autre élément de révolution existait parmi les Turcs eux-mêmes; c'était l'insoumission des janissaires établis dans le pays. Le pacha de Belgrade les craignait autant dans son pachalik, que le sultan les redoutait à Constantinople.

Depuis la dernière guerre entre l'Autriche et la Porte, où les janissaires avaient rendu d'éminents services et s'étaient distingués avec éclat, ils étaient devenus plus arrogants que jamais, et ils ne reconnaissaient plus d'autre autorité que la leur, surtout dans les provinces éloignées de Constantinople.

Au fond de la Bulgarie et dans les montagnes de l'ancienne Macédoine, s'étaient formées sous les ordres de janissaires, ayant à leur tête le fameux *Passwan-Oglou*, pacha de Widdin, des bandes recrutées soit parmi les heidouques ou les Klephtes grecs, soit parmi les Turcs mécontents, qui, accoutumés au métier des armes, vendaient leurs services tantôt à un pacha rebelle soulevé contre la Porte, tantôt à une province révoltée contre le pacha. C'était un ramas de partisans mercenaires de toutes nations, chrétiens et musulmans.

Ces bandes faisaient la guerre pour leur propre compte ; pillaient et saccageaient sans miséricorde dans tous les endroits où elles passaient; dans ceux qu'elles choisissaient pour le théâtre de leurs opérations, elles levaient des impôts arbitraires, exigeaient des corvées, et les populations serviennes, qui, souvent se trouvaient les victimes de leurs exactions, n'en restaient pas moins écrasées d'autre part, sous le joug de fer de la domination des autorités turques.

La malheureuse Servie avait atteint le dernier degré de la misère matérielle, de l'oppression morale; elle en était arrivée à n'attendre que des effets de son désespoir une condition moins intolérable!

Aussi, d'inexplicables mais puissants indices révélaient que l'heure de la délivrance approchait...

Depuis quelque temps un souffle mysté-

rieux, venu de l'Occident, agitait les chênes séculaires des forêts de la Schumadia, pénétrait âpre et dévorant dans tous ces cœurs brisés! Les vieillards eux-mêmes, chez qui la longue habitude du malheur avait amené la résignation, cette mort de l'ame, faisaient entendre des plaintes amères, d'étranges discours... Les ballades nationales, qui d'ordinaire se redisaient timidement dans les veillées, se chantaient actuellement, d'une voix éclatante dans les chaumières, dans les champs, dans les lieux publics; et au lieu des mélancoliques regrets que ces chants faisaient naître jadis, ils apportaient à cette heure, la joie et la confiance dans tous les ames. La guzla, harpe plaintive du peuple captif, se montait à un mode guerrier; des prophéties annonçaient des batailles où le sang musulman coulerait à torrents...

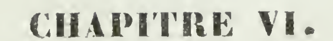
D'où était venu ce souffle qui électrisait toutes les imaginations, qui infiltrait dans toutes les veines une lave dévorante, une soif immodérée de liberté, de vengeance; un irrésistible besoin de changement, d'agitation, de bruit? Nul ne le savait, et tous étaient soumis à son influence. Chacun entendait au-dedans de soi, cette voix secrète qui dit aux peuples opprimés : Levez-vous, il est temps....

La nation servienne respirait la guerre par tous les pores : ce n'était pas encore la révolte échevelée, furieuse, rugissante; c'était le bruissement lointain de voix irritées, de clameurs menaçantes, le murmure inqualifiable qui précède l'explosion des colères populaires..... L'année 1792 venait de commencer. . . . .

Les grondements de l'ouragan terrible qui

éclatait en France retentissaient même en Orient, ébranlaient jusque dans ses entrailles le sol brûlant de la Servie...

L'insurrection servienne fut une des immenses ramifications de cette grande révolution française qui devait faire le tour du monde!!



CHAPITRE VI.

L'INSURRECTION.

L'insurrection de la Servie, qui retentit dans toute l'Europe en 1796, est une des époques les plus intéressantes de l'histoire de tant de nations subjuguées par le droit irrésistible de la force, et qui n'ont cessé de protester les armes à la main contre la tyrannie et la perte

de leurs libertés. D'incessantes conspirations, des révoltes, des soulèvements, sont pour ainsi dire toute l'histoire des peuples opprimés; tout le reste n'est qu'un gémissement étouffé, un bruit monotone de chaines, un long cri de désespoir!

Enfin le peuple servien en masse a levé la tête. L'heure de l'insurrection générale, préparée jadis par Kara-Georges dans les forêts de la Schumadia, a sonné. Tout ce qui est en état de porter un fusil est debout, l'arme au bras: tous ont juré sur le Christ, au pied des autels, de ne déposer le glaive exterminateur que quand le sol de la patrie sera délivré du joug impie du Croissant!

Les cruelles exactions des janissaires ont fait déborder la mesure de résignation du *troupeau d'esclaves*. Un cri terrible a retenti d'un bout à l'autre de la Servie; à jour fixe,

des soldats miraculeusement armés, couvrent les plaines, les villes, jusqu'aux plus petits villages, et partout des rangs du peuple surgissent des chefs habiles et intrépides, de ces géants qui, aux temps des grandes commotions politiques, semblent sortir de dessous terre. et être exclusivement appropriés aux besoins du moment, à l'immensité de l'entreprise!

Le combat a commencé, un combat à outrance, à mort, sans trève ni miséricorde, entre les esclaves et leurs maitres. De part et d'autre, les représailles sont impitoyables. L'air est obscurci par la fumée de la poudre, le sang coule à flots. Les prédictions des vieillards sont accomplies.....

Kara-Georges reparaît.

Il a été chercher un asile en Hongrie; de là. il a pu entretenir facilement des intelli-

gences avec les hommes d'action et de résolution de son pays ; mais en même temps il a pris du service comme sous-officier dans un régiment hongrois, pour acquérir toutes les connaissances qui lui manquent dans l'art des manœuvres régulières : son exil n'aura pas été inutile à la cause de la patrie. Aux premiers coups de fusil qui ont été tirés, Kara-Georges s'est trouvé dans les rangs de ses frères, et alors, comme auparavant, chez les heidouques, personne ne pense à lui disputer le commandement.

Auprès de lui se sont aussitôt groupés les hommes qui, ayant levé les premiers l'étendard de la révolte, réunissent déjà sous leurs ordres divers corps d'insurgés : *Milan Obrenowisch*, de Pozerge; les chefs les plus entreprenants des heidouques : *Glawasch* et *Welico, Jacques Nédadowitch*, et le *Pope Luca Lazare-*

witch, qui, lui, avait soulevé le pays de l'autre côté de la Kolubrara, et tous ceux enfin qui ont organisé partiellement des bandes de partisans.

Kara-Georges commande en chef l'insurrection.

D'éclatants succès signalent les premières opérations des insurgés, dirigées avec une précision, une entente merveilleuse du métier de la guerre : elles décident du sort de l'insurrection. Dans toutes les rencontres, dans toutes les batailles livrées, les troupes musulmanes sont défaites, écrasées; les autorités chassées des villes; chaque jour fait perdre aux Turcs du terrain et fait chanceler leur établissement en Servie.

Ce ne sont plus des bandes isolées, détachées de la nation, que la domination ottomane a à comprimer, à faire rentrer sous le

fonet, et que quelques milliers d'hommes envoyés de Constantinople mettront à la raison, quand on le voudra bien : c'est la nation entière, debout, regardant en face ses maîtres! Ce sont des corps d'armée parfaitement organisés, moins formidables, moins invincibles par le nombre d'hommes que par la constance de leurs efforts, que par l'héroïsme désespéré avec lequel ils jettent leur vie en holocauste à la cause de la patrie!

Pendant les dix années de guerre, de combats consécutifs, qui s'écoulèrent de 1796 à 1806, un soldat, un homme avait grandi, son nom s'était popularisé, presque à l'égal de celui de Kara-Georges. Des derniers rangs de l'armée, où il avait pris place avant l'âge de seize ans, bientôt il était devenu un des premiers lieutenants de l'insurrection : brave entre les plus braves, doué du courage à

froid, du coup-d'œil rapide et sûr, qui fait les grands capitaines, il avait conquis la confiance et l'admiration de ses compagnons d'armes, et dans les conseils une autorité que justifiaient et ses hautes facultés et ses brillants services. Même à côté de Kara-Georges, *Milosch Obrénowisch* avait été distingué, s'était fait remarquer par les Ottomans, qui le considéraient comme un des plus habiles et des plus redoutables chefs de l'insurrection.

Cependant tant d'héroïques efforts, tant de sang versé n'ont pas été inutiles. En 1806 les Turcs repoussés pied à pied n'occupent plus que les forteresses d'où ils ne peuvent plus sortir; les insurgés sont maîtres des villages et villes non fortifiés; la Servie respire!

Alors, se fit sentir le besoin d'une organisation civile régulière, qui marchât de concert avec l'autorité militaire, la seule qui eût

existé jusqu'alors. Kara-Georges, par l'ascendant de son grand caractère, par la puissance de sa renommée, dominait tout ce qui l'entourait; l'auréole à travers laquelle il était apparu à la nation dès son début chez les heidouques, les éclatants services qu'ils venait de rendre dernièrement à la patrie, avaient depuis longtemps marqué sa place; Kara-Georges fut élu tout d'une voix chef du gouvernement.

— *Mais, je ne sais pas gouverner*, opposa-t-il de bonne foi. Car, dans cet homme, tout était vrai et sincère, le beau comme le laid.

— Nous vous conseillerons, dirent les knèses (1).

— *Mais mon humeur colère me rend peu propre*

(1) Anciens chefs des districts ou maires.

à commander à d'autres hommes qu'à des soldats : je ne m'amuserai pas à parler beaucoup. Mon pistolet me fera justice plus d'une fois des raisonneurs, je vous en préviens !

— La sévérité est nécessaire, lui répondit-on.

— *Alors, soit!... Milosch*, ajouta-il, en appuyant sa large main sur l'épaule de celui-ci, *toi, mon enfant, qui es sage et prudent, tu m'aideras.*

Les acclamations, les cris de joie du peuple accueillirent les paroles de Kara-Georges, qui fut investi à l'instant de la dictature absolue, civile et militaire, de toute la Servie.



CHAPITRE VII.



KARA-GEORGES SUR LE TRÔNE.

Et c'est une étude bien curieuse que celle de cette nature sauvage et indomptée aux prises avec les entraves de la civilisation, avec les exigences d'un ordre de chose régulier!

Kara-Georges sur le trône resta lui-même

violent et faible, sombre ou d'une folle gaité, généreux et parcimonieux, équitable et injuste, bon et cruel, toujours fantasque, toujours extraordinaire.

Quelquefois on le voyait pendant plusieurs jours replié sur lui-même, sans proférer un seul mot, se rongeant les ongles. Lui parlait-on, il tournait la tête sans répondre. Le lendemain, à une fête champêtre, il dansait le kolo avec l'abandon d'un enfant. Il méprisait le luxe et l'éclat; et, à l'apogée de sa fortune, il continuait à porter ses grossiers habits, sa pelisse usée, son bonnet noir. Pendant qu'il exerçait le pouvoir suprême, sa fille, Nausicaa, allait puiser de l'eau à la fontaine avec les autres jeunes filles du village. A Topola, on l'eût pris pour un simple paysan; il défrichait la terre avec ses gens, ou dirigeait l'eau vers un moulin; d'autres fois il

pêchait avec ses voisions dans la Jasénitza; il labourait et semait.

Georges aimait l'ordre et la régularité; il ne savait pas écrire (à peine lire), et tout était classé dans sa tête avec la plus minutieuse exactitude. Il supportait impatiemment les lenteurs de la chancellerie; cependant, il leur laissait un libre cours; mais lorsque les affaires, après avoir passé par les divers degrés de judicature, arrivaient enfin, à lui, sa justice était violente et terrible. Son frère unique, espérant sans doute l'impunité, commit un crime sur une jeune fille... Kara-Georges le fit pendre à la porte de sa maison. « Nous n'avons pas fait une guerre à mort aux gens qui outragent les femmes, pour les outrager à notre tour : il a, ce qu'il a mérité, dit-il. »

Un jour, il était à table dans une salle basse

où il prenait habituellement ses repas. Des gémissements parviennent jusqu'à lui ; et à travers plusieurs voix confuses qui prononçaient son nom, il distingue qu'un de ses serviteurs engage les plaignants à revenir, lorsque *le maitre* aurait dîné. Mais, ce *terrible* Kara-Georges, à quelque heure que ce fût, accueillait toutes les réclamations qui lui étaient adressées, y faisait droit sur-le-champ' si faire se pouvait, et ne renvoyait jamais personne sans l'avoir entendu; il se lève, s'élance à la porte qu'il ouvre avec violence...

Aussitôt une femme toute en pleurs, entourée de cinq petits enfants, se jette à ses genoux en criant : — Justice, Georges! justice à nous autres pauvres gens!

— Relève-toi, femme; il ne faut s'humilier que devant Dieu, lui dit-il sévèrement. Puis, lorsque la femme effrayée à ce rude comman-

dement lui a obéi, il reprend avec douceur :

— Que veux-tu de moi? qui t'a fait du mal?

Alors la pauvre affligée, à travers les sanglots qui brisent sa voix, lui raconte que le pope a refusé les prières et les honneurs funèbres à la dépouille mortelle de son malheureux mari, parce qu'elle n'avait pas d'argent pour payer les frais de l'église, et qu'il a été mis en terre comme *un chien*.

— Est-ce bien vrai, cela? demande Georges.

— Je le jure devant le Christ! s'écrie la pauvre femme.

— Retournez chez vous, mes enfants : justice sera faite!

Il envoie à l'instant chercher le prêtre. — Père, lui dit-il, d'un ton narquois, vous n'avez pas voulu, à ce que j'entends dire, laisser frustrer les droits de notre sainte mère l'église, c'est fort bien à vous... Aussi, comme le clergé

ne doit rien perdre, je m'empresse d'acquitter la dette de notre frère qui vient de mourir sans laisser de quoi se faire inhumer. — Et il tira de sa poche quelques pièces d'argent, que le pope reçut en s'inclinant jusqu'à terre.

— Et maintenant, ajoute-t-il d'une voix tonnante, prêtre sans entrailles et sans miséricorde, indigne par ta sordide avidité de porter le nom de chrétien, tu vas recevoir le salaire dû à ton action impie. — Puis s'adressant à ses nomkes, qui ne le quittaient jamais et qui étaient à la fois ses gardes-du-corps et les exécuteurs des jugements qu'il rendait comme dictateur : — J'ordonne qu'on enterre tout vif ce prêtre à côté du cadavre de l'homme à qui il a refusé l'aumône de ses prières.

Tout cela est horrible... Et c'est vraiment

une effrayante étude que celle de cette indéchiffrable énigme qu'on appelle le cœur humain... N'est-il pas bien remarquable que ce fut toujours un sentiment instinctif de justice et d'humanité qui dictait à cet homme ses épouvantables arrêts!

La colère, comme la vengeance, cette passion si puissante dans le cœur de Kara-Georges, le rendait féroce. Habituellement il était bon; revenu à lui-même, il pleurait et maudissait ses fureurs; il savait oublier et pardonner les injures qui lui étaient personnelles, et se montrait implacable pour le tort causé aux autres, ainsi que le prouve le fait suivant :

Par une de ces sereines et magnifiques soignées de l'Orient, Kara-Georges et sa famille se trouvaient réunis sur un tertre de gazon entouré d'un épais fourré de chêne et de

hautes bruyères en fleurs, descendant en pente douce jusqu'à la rustique habitation du souverain de la Servie, qu'il abritait des vents du nord : Kara-Georges, à demi couché sur la pelouse, la tête soulevée par un de ses bras accoudé, son levrier couché à ses pieds, fumait sa longue pipe, portant fréquemment, d'un air gai et satisfait, son regard sur legroupe gracieux que formait à quelques pas de lui Jélitza, sa fidèle fiancée, qu'il avait épousée, et encore bien belle ; Nausicaa, sa fille, la blonde enfant aux yeux noirs, occupées à tresser des tapis de joncs; et Tzerni, son plus jeune fils, debout au milieu des deux femmes, s'exerçant à tirer au javelot les oiseaux perchés sur les arbres.

Deux nomkes, tenant en respect, placé entre eux, un homme, au cou duquel étaient attachés deux paquets de gerbes de blé, gra-

vissent la montée et s'avancent en disant : — « Neus tenons ton voleur de blé : le voilà. »

Kara-Georges, d'un ton calme, demande à l'homme pourquoi il a volé le blé qu'il a semé pour nourrir sa famille?

— Pour nourrir la mienne, repond-il résolument.

—Il fallait venir me dire : Georges, j'ai besoin, et ce que tu as lâchement dérobé, je te l'aurais donné. — Et par un geste de dédain il indique à l'homme qu'il peut se retirer, en ajoutant : — Va, et n'y reviens plus.

— Mais, l'autre paquet, sont des gerbes volées aussi sur le champ de *Suvan* .. dirent les nomkes qui avaient été chargés de surveiller activement les voleurs de blé.

A cette nouvelle déclaration, Kara-Georges bondit, se dresse de toute sa haute taille devant cet homme, et les yeux flamboyants,

d'une voix tonnante, il lui dit : — Misérable! voler plus pauvre que toi!

— J'ai pris où j'ai trouvé pour donner à manger à ma femme et à mes enfants, répond l'homme sans s'émouvoir.

— Wuk, dit Georges à l'un de ses nomkes, à dater de ce soir, chaque jour, tu porteras de ma maison un pain à *la veuve et aux orphelins* de cet homme. — Puis arrachant de sa ceinture un des deux pistolets qui ne le quittaient jamais, il l'arme, couche l'homme en joue, et, avec un accent terrible, lui jette ces mots : — « Tu as transgressé la loi de Dieu : le bien d'autrui ne prendras... Que justice donc soit faite du larron ! »

La balle part, frappe sur un arbre placé un peu sur la gauche, et vient ricocher sur le beau levrier qui tombe mortellement blessé.

C'est Jélitza, qui s'est élancée entre la victime et son juge, qui a détourné le bras qui n'a jamais visé sans atteindre son but...

A la vue de son chien, son inséparable compagnon, qui se débat à ses pieds en poussant des gémissements plaintifs, Kara-Georges jette au loin le pistolet déchargé, saisit l'autre, et crie en rugissant à sa femme : — A genoux, esclave! tu vas recevoir le prix de ton audace!

— Oui, sur moi, ton esclave, tu as le droit de vie ou de mort, mais non pas sur un de tes frères, Georges... lui dit-elle courageusement.

Les deux enfants entourent de leurs bras leur mère, tombée à genoux au commandement de son mari...

Le bras de Georges est retombé. Immobile, les yeux fixés en terre, il lutte contre sa na-

ture sauvage. . Quelques minutes s'écoulent ainsi. Enfin, quand son regard va se reporter sur sa femme et ses enfants qui sanglottent dans les bras l'un de l'autre, il semble sortir d'un songe, va droit à eux, les relève, les presse sur son cœur en leur disant : « — Je donnerais tout mon sang pour toi, Jélitza... mais je ne sais pas me dompter... Par le Christ ! soyez donc prudents vous autres ! »

Bien rarement, elle parvenait à contenir les écarts de ce caractère fougueux. Comme toutes les femmes de l'Orient, profondément soumise à son mari, elle supportait sans se plaindre ses emportements. Souvent elle implorait sa miséricorde pour autrui, s'exposant généreusement ainsi à ses fureurs, dans la noble pensée de lui épargner un tort public !

Sur les champs de bataille, Kara-Georges était un géant; rentré dans les conditions de la vie privée, il se rapetissait aux proportions les plus vulgaires.

CHAPITRE VIII.

KARA-GEORGES ET MILOSCH.

La nation servienne avait reconquis une partie de son territoire, elle renaissait à sa nationalité, mais rien n'était organisé chez ce peuple soumis depuis des siècles à un joug étranger. Tout était à créer. C'est dans ce travail d'organisation intérieure que Milosch

révéla tout-à-coup d'admirables aptitudes administratives.

Un pouvoir de *fait* établi pendant la guerre existait, c'était celui des woiwodes ou chefs militaires. Chacun d'eux était entouré d'une troupe plus ou moins nombreuse d'hommes d'armes appelés *momkes*, qui ne recevaient d'ordres que de leurs chefs respectifs ; ils avaient également sous leurs ordres un ou plusieurs districts, et reconnaissaient la suprématie de Kara-Georges. Pour empêcher l'autorité de ces woiwodes de s'étendre et de devenir menaçante, Kara-Georges créa un sénat composé d'autant de membres élus par les districts qu'il y avait de woiwodes, et il se réserva de ratifier les élections. Ce contrepoids, conseillé par Milosch, eut dans le principe un bon résultat, mais il finit par être neutralisé, des coalitions se formèrent

entre des woiwodes ambitieux et des sénateurs mécontents contre l'autorité de Kara-Georges.

Tous ces détails sont bien sérieux, bien ingrats, et pourquoi ne le dirai-je pas, ils sont difficiles à coordonner; ce n'est pas la lettre, c'est l'esprit qu'il me faut analyser, et je sens mieux ces choses que je ne sais les expliquer; aussi, ai-je besoin de beaucoup d'indulgence. Mais qu'y faire! l'histoire vraie ne se compose pas seulement d'anecdotes, d'épisodes saisissants, il faut subir ses longueurs, et je ne puis détacher absolument la curieuse et poétique figure du *berger-roi*, des accessoires historiques qui forment son piédestal.

Kara-Georges n'était pas homme à temporiser avec les agitateurs. Plusieurs fois, mécontent de quelques ordonnances du sénat, il

réunit ses nonkes et leur ordonna de diriger leurs fusils sur la salle des délibérations : « *Faites-moi déguerpir ces bavards, mes enfants,* leur dit-il, *il est facile de faire des lois dans une chambre bien chauffée; mais qui marchera à l'armée turque si elle reparaît? ce sera nous...* »

Cependant les intrigues ne discontinuaient pas; elles minaient incessamment le pouvoir exécutif. Georges qui, d'ailleurs, avait à repousser les hostilités incessantes des Turcs, conçut alors la pensée de chercher un appui contre ces ambitions qui menaçaient son autorité, et il tourna les yeux vers la Russie.

Ici, se manifesta le premier dissentiment entre Kara-Georges et Milosch qui, malgré sa jeunesse, était devenu l'un des hommes les plus influents du gouvernement.

L'opinion formelle de Milosch était de s'appuyer uniquement sur la nation, sur le

peuple, et au besoin de négocier avec la Turquie, découragée par les pertes qu'elle venait de faire, un arrangement loyal qui, tout en lui laissant la suzeraineté sur la Servie, permît à celle-ci, comme condition première, de se gouverner d'après ses lois et avec des magistrats de son choix. Mais il ne voulait pas que la Russie, dont il entrevoyait l'ombre à travers les intrigues qu'on voulait déjouer, fût appelée à s'immiscer dans les affaires privées du pays. Milosch avait de l'avenir dans l'esprit....

Kara-Georges au contraire n'avait que de la spontanéité dans ses aperçus. En voyant l'opposition fomentée parmi le sénat et les woiwodes par les influences russes, il voulut couper le mal dans sa racine, et mettre cette puissance dans ses intérêts, en se plaçant sous sa protection. Ce fut le tort immense de Kara-Georges, celui qui causa sa perte.

Et en effet, en se traînant à la remorque de la Russie, la nation servienne était destinée à être constamment sacrifiée en cas d'hostilités entre la Russie et la Porte, peut-être à être le prix de leur réconciliation, ou l'appoint de leurs transactions, mais bien certainement à n'y rien gagner jamais. C'est ce qui arriva ! et ce qu'avait admirablement bien compris Milosch.

Kara-Georges fut cruellement déçu des espérances qu'il avait mises dans l'intervention officieuse de la Russie. On dirait qu'un mauvais génie est entré en même temps qu'elle par la porte qui lui a été imprudemment ouverte... La discorde est partout, l'opposition semble avoir recruté des forces, et quand l'administration intérieure en est arrivée à ce déplorable état d'affaiblissement, alors l'espèce de protectorat, exercé moralement par

la Russie, cesse en même temps que la Porte se ravise.

Les événements qui renversèrent le trône le plus puissant de la terre, devaient entraîner la chute de celui où venait de s'asseoir cet autre *soldat heureux*, Kara-Georges! La Russie, à l'alliance de laquelle Georges avait sacrifié, en 1811, sa popularité parmi le peuple servien, qui déteste les Russes ; la Russie, menacée par Napoléon, fit, en mai 1812, la paix avec la Turquie. Celle-ci, dont les forces n'étoient plus employées à maintenir cette puissance, dès-lors formidable en Orient, eut le champ libre, et les malheureux Serviens durent songer de nouveau à défendre leur indépendance si chèrement acquise, à reprendre les armes.

Aucune stipulation n'a été faite en leur faveur par la Russie dans le traité de paix, et

la Porte vient de reprendre l'initiative de la guerre contre la Servie...

Mais cette fois, le sultan a résolu de tenter un grand effort pour reconquérir la Servie. *Cinquante mille* hommes entrent en campagne, commandés par le fameux *Kourdschïd-Pacha*. Kara-Georges ne peut lui opposer que *vingt mille* soldats de troupes régulières. A cette heure la fortune le trahit. Depuis 1806, son étoile a commencé à pâlir; les dissensions intestines n'ont fait que grandir et s'accroître; l'enthousiasme qui a enfanté les prodiges des premières guerres s'est ralenti dans les cœurs. Comme il arrive toujours, avec le bonheur l'égoïsme est arrivé chez ceux qui se sont élevés, et ce n'est plus que dans ceux qui sont restés en bas, que se retrouvent l'abnégation et le dévouement à la patrie!

Les années 1812 et 1813 ne sont pour la

Servie qu'une série de calamités, les Turcs ont repris les positions qu'ils avaient perdues, et annoncent de terribles représailles. La peur entre dans l'ame des chefs; et par peur, il faut entendre cette lassitude, cette démoralisation qui ôtent à la fois le désir et l'espoir de vaincre. Aujourd'hui, chacun d'eux a quelque chose à perdre... Tous avisent aux moyens de mettre à couvert les richesses qu'ils ont acquises, et leur personne en sûreté; de séparer tout cela, des intérêts communs, de la cause nationale...

Mon Dieu! que ces choses sont tristes à dire! Qu'il est désolant de les voir se reproduire à toutes les époques, comme pour bien constater que les peuples sont éternellement destinés à servir de marche-pied aux ambitieux!...

Tous les chefs de l'insurrection, tous les

hospodars sortis de ses rangs, et qui avaient profité de ses triomphes, un seul homme excepté, *Milosch*, qui refusa avec indignation de forfaire à l'honneur, tous s'enfuirent en Autriche, où ils mendièrent auprès du cabinet autrichien la permission d'y vivre humiliés et méprisés.

Kara-Georges, lui-même, qui ne devait son élévation qu'à la nation, Kara-Georges fuit lâchement son pays; il abandonne le poste que ses frères lui ont confié; il les laisse exposés à la férocité d'un vainqueur irrité. Il s'enfuit en Russie!

Il y fut bien reçu. La chute d'un seul homme entraînait la ruine de tout un peuple libre... Kara-Georges, le malheureux! est fêté, choyé, décoré, pensionné...

Mais son humeur inquiète, peut-être le remords, peut-être une terrible fatalité, ou

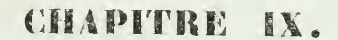
plutôt le bras vengeur de Dieu, le poussa à revenir en Servie. Les uns disent pour essayer d'y ranimer l'insurrection ; les autres pour retirer une grosse somme d'argent qu'il avait cachée dans un champ.

Soigneusement déguisé, le héros déchu rentre honteusement, la nuit, sur la terre de la patrie! Avait-il été dénoncé à l'avance?...

Le lendemain, Kara-Georges fut pendu à Belgrade. . . . .

. . . .





CHAPITRE IX.



LE DIMANCHE DES RAMEAUX 1815.

Kara-Georges, le colosse de l'insurrection servienne, est abattu... L'Autriche a sous sa garde les anciens chefs qui, tant de fois, conduisirent les insurgés à la victoire; ils sont devenus les prisonniers *de fait* de la *sainte alliance*... La Turquie a rétabli sans conteste sa

domination de fer en Servie, et désormais les Turcs peuvent se croire à jamais rentrés en possession de leurs esclaves : la légitimité est à l'ordre du jour!...

Et aussi, jamais, au plus fort de la guerre, pendant ces longues et sanglantes luttes passées, de plus atroces représailles n'avaient été exercées par les Turcs sur les malheureux Serviens!

Les années 1813, 1814 et 1815 ont été pour l'héroïque nation une période de malheurs, d'humiliations, de tortures inouies. L'ombre même de la justice, du droit des gens avait disparu. Ce n'était pas un peuple vaincu sur qui s'appesantissaient les exigences du vainqueur, c'étaient des esclaves insubordonnés que le bâton turc ramenait à la chaîne...

Aucune puissance chrétienne n'éleva la voix en faveur des martyrs chrétiens. La Russie

ne s'interposa pas entre les bourreaux et les victimes; il fallait faire expier aux Serviens le crime d'avoir combattu durant vingt années pour reconquérir leurs libertés.. Tout fut permis aux Turcs; ils purent impunément massacrer les vieillards, les femmes et les enfants de ceux qui avaient combattu dans les rangs de l'insurrection, incendier, raser les maisons, enlever les jeunes gens pour les armées, les jeunes filles pour les harems, emmener les troupeaux, exiger des travailleurs d'écrasantes corvées; la plainte était réprimée par le fouet, le murmure par la mort.

Que pouvait la malheureuse nation contre ses persécuteurs, abandonnée qu'elle était par ceux qui jadis l'avaient excitée à la révolte! en livrant leurs frères aux impitoyables vengeances des Ottomans, ces hommes eux-

mêmes n'avaient-ils pas désespéré du pays, tué la cause de la liberté?

Et cependant, il arriva un moment où l'oppression devint si intolérable qu'elle devait succomber sous ses propres excès. Un long cri de désespoir s'éleva jusqu'au ciel, retentit de nouveau d'un bout à l'autre de la Servie : « Guerre! guerre d'extermination aux Turcs!!! »

Tous entendirent ce cri, tous le répétèrent : la mort sur les champs de bataille, c'était le seul refuge contre tant de maux! et la nation entière réclamait la guerre, appelait de ses vœux ardents un chef. Ce chef, Dieu le lui envoya.

Le jour des Rameaux de l'année 1815, le peuple était réuni en prières dans l'église de Takowo. Tout-à-coup, un homme couvert d'une armure brillante, agitant un drapeau rouge sur lequel est écrit en lettres blanches :

Patrie, liberté, apparaît sur le seuil du temple : — « Frères, s'écrie-t-il, la mort est préférable à l'esclavage. Relevons nos fronts abattus ; encore une fois, présentons nos poitrines à l'ennemi ; aux armes ! aux armes ! »

De frénétiques acclamations accueillent ces paroles. « Aux armes ! aux armes ! répète le peuple en délire. A toi, Milosch, le commandement ; conduis-nous aux Turcs. »

— Frères, répond Milosch, je marcherai devant vous. Si je tombe, passez sur mon corps et ne vous arrêtez que quand le dernier Servien ou le dernier Turc aura succombé. C'est une guerre d'extermination que nous commençons, c'est l'indépendance ou la mort que nous allons chercher : réfléchissez.....

Le cri : « Aux armes ! aux armes ! » fait de nouveau trembler les voûtes du temple ; les

hommes entourent, pressent Milosch ; les vieillards, montés sur les bancs, étendent les bras vers lui et le bénissent ; les femmes, pâles, muettes, le regard empreint d'une déchirante expression, envoient à Dieu, du fond du cœur, de ces prières qui ne se traduisent dans aucune langue..... Ces hommes, impatients de combats, de périls, de carnage, c'étaient leurs fils, leur mari, leur père ou leurs frères, et à ce moment solennel, chacune d'elles se sentait frappée dans l'objet de ses affections! pour chacune d'elles venait de se dérouler la longue série des tortures de l'inquiétude, de l'attente... une longue suite d'affreux sacrifices!... Dans le cœur d'une femme, la patrie n'occupe pas la première place..... une femme, elle aussi, dans une circonstance donnée, sait mourir pour son pays, mais c'est tout!

— Amis, reprend Milosch, tout est prêt ; que chacun de vous en instruise les absents, que tous se préparent à rejoindre le drapeau au premier avis. Les femmes et les enfants, les vieillards hors d'état de porter les armes se retireront dans les forêts au milieu de nos frères les *Heidouques*. Ils ont pris l'engagement de les nourrir, comme aussi de nous donner la main tout le temps de la guerre ; ils l'ont juré par *le Christ*, et nous aussi, jurons tous de ne poser les armes que quand nous aurons reconquis la liberté. »

Ce serment est prononcé avec l'exaltation du désespoir, et chaque homme en dépassant le seuil du temple jure de n'y rentrer que vainqueur; partout la levée en masse s'effectue avec ardeur, avec un enthousiasme qui tient du délire. Dans la lutte terrible que brûlent de recommencer les Serviens, à leur bravoure naturelle se joint la confiance qu'en-

fante le fanatisme : le clergé, tout puissant sur l'esprit du peuple, lui montre du doigt le ciel pour récompense de ses saints efforts, appelle la protection divine sur les soldats de l'insurrection, et leur prédit l'invincibilité !

Huit jours se sont écoulés depuis l'apparition de Milosch au temple. Les préparatifs, exécutés dans le plus profond secret, sont terminés. L'heure fatale du départ est arrivée..... les femmes et les enfants quittent le toit domestique pour aller se réfugier sous les tentes des Heidouques. Chaque famille emporte ce qu'elle peut soustraire au pillage ; les bestiaux, sous la conduite des jeunes garçons, précèdent le triste et silencieux cortége, qu'escortent jusqu'à la montagne les hommes armés, qui, demain, rangés dans la plaine, se formeront en bataillons pour marcher contre les Turcs.

C'est la nuit de la fête solennelle de Pâques.

La pieuse population fugitive se dirige vers l'église de Takowo, où elle fait une halte. La grande porte du temple est ouverte. Les femmes se précipitent dans l'intérieur, et se jettent à genoux ; les hommes, restés sur la place, se découvrent devant le saint lieu, et en gardent les avenues. La lune, voilée par les nuages, éclaire de ses rayons ce saisissant tableau.

Un prêtre d'une taille majestueuse, revêtu de ses habits sacerdotaux, est à l'autel, debout, faisant face à l'assistance, sur laquelle s'abaisse son regard d'une remarquable énergie ; de longs cheveux blancs flottent sur ses épaules, en encadrant son visage sillonné de rides profondes, et dont les traits fortement caractérisés annoncent la résolution et l'audace.

Ce prêtre, c'est le *pope Luca Lasarewitsch*,

qui a combattu de sa personne, vingt années durant, dans les rangs de la première insurrection. L'âge a paralysé la vigueur du bras du soldat, mais, de sa parole puissante, le prêtre réchauffe, attise dans les cœurs le feu sacré du patriotisme.

Un moment, il considère la foule éplorée prosternée à ses pieds, et plus loin, dehors, la foule guerrière, l'espoir de la Servie! De la longue croix de bois qu'il tient de la main droite, il frappe un coup à terre. Tous les yeux s'élèvent vers lui : il va parler.

A ces pauvres ames désolées, qui prient et pleurent en silence devant Dieu, il dit : Que la vie des femmes est un sacrifice perpétuel aux affections de la famille, aux nécessités des temps, aux exigences des intérêts de tous! Qu'aux jours des glorieuses épreuves, elles doivent se montrer fortes et courageuses

jusqu'à l'héroïsme, et prouver qu'elles sont les dignes filles de la patrie !

Puis il descend les marches de l'autel, traverse l'église, s'arrête sur le seuil; d'un mouvement passionné, il saisit de ses deux mains la croix qu'il élève au-dessus de la foule qu'il bénit, et avec une inexprimable exaltation, il s'écrie :

« A vous, les descendants des héros ! à vous, les préférés de Dieu, est réservée la gloire d'achever l'œuvre de vos pères : les hommes passent, la patrie est immortelle !.... Heureux ! mille fois heureux ! ceux qui meurent en combattant ses ennemis, leurs noms revivent éternellement glorifiés sur la terre !

« Partez, martyrs de la liberté ! ceux qui manqueront à l'heure du retour..., nous les retrouverons là-haut, dans le ciel, où n'entreront jamais les Turcs maudits... Allez, nobles

fils de l'antique Servie, marchez avec confiance contre le Croissant, partout il sera humilié... Le Christ combat avec vous, partout vous serez victorieux, partout vous serez invincibles!!! »

Le lieu, l'actualité, le ton, l'air inspiré du prêtre, tout donne à cette scène un aspect fantastique, fait pénétrer dans les ames le courage du sacrifice, la résignation à cette grande immolation nationale!

Quelques heures après, le soleil levant éclaira l'affreuse solitude de la ville abandonnée. . . . .

CHAPITRE X.

LIOUBITZA.

Milosch avait été le seul de tous les hospodars, compagnons de Kara-Georges, qui eût refusé de s'enfuir à l'étranger : « Que m'importe ! » répondit-il avec indignation à ceux qui lui conseillaient la fuite, « que m'importe de sauver ma vie, si ma femme, mes

enfants, ma vieille mère, vont tomber aux mains de nos oppresseurs, si mes frères d'armes vont être livrés sans défense à la rage du vainqueur : avec eux, j'ai partagé la gloire et les revers des combats, avec eux, en attendant des jours meilleurs, je partagerai les misères de l'esclavage! »

Il fit sa soumission au pacha, et retourna, à ses champs reprendre sa vie de paysan. Son frère chéri, Milan, était mort depuis quelques années dans le poste d'hospodar de Rudni, où l'avait élevé sa valeur.

Milosch était décidé à se tenir tranquille, à attendre du temps, comme aussi du renouvellement des forces de la nation, épuisées par ces dernières vingt années de guerre, la délivrance de la patrie. Mais les effroyables persécutions exercées contre les malheureux Serviens le firent sortir du repos auquel il

s'était soumis. Si ses journées restèrent ostensiblement employées à ses travaux de laboureur, toutes ses nuits furent consacrées à combiner le plan de l'insurrection, à créer des moyens à la révolte qu'il méditait. Il trouva dans le clergé de puissants auxiliaires; et, à force d'adresse et de persévérance, il organisa la nouvelle insurrection qui éclata à sa voix, le jour de Pâques, et devait, dirigée cette fois par lui seul, obtenir de si prodigieux résultats !

Mais avant de parcourir avec les insurgés les phases de leur gigantesque résistance, de nous poser sur le théâtre sanglant où, à nos yeux étonnés, se dessinera, à travers la mêlée, le feu, les horreurs du carnage, l'imposante et poétique figure de *Lioubitza*, cette femme qui a occupé une place si considérable dans les affaires de la Servie, pour la faire con-

naître, il nous faut avant remonter à quelques années au-delà, à la première prise d'armes commandée par Kara-Georges :

Après un combat acharné, livré en Bosnie par les Turcs contre les Serviens révoltés, ceux-ci sont restés maîtres du champ de bataille, l'ennemi est en pleine déroute, les Serviens respirent un instant.

Là, sur ce terrain arrosé de leur sang, exténués de fatigue, ils font une halte. Les riches tentes des chefs ottomans qu'ils ont si chèrement conquises, serviront à les abriter cette nuit; chefs et soldats, pêle-mêle, s'y entassent, et cherchent dans le sommeil de nouvelles forces pour la lutte qui va recommencer demain.

Un seul homme est debout. Tout le monde dort, lui veille pour tous : sa pensée, incessamment inquiète, domine chez lui l'épuise-

ment du corps: par un coup de main désespéré, les Turcs peuvent enlever à l'insurrection l'avantage qu'elle vient d'obtenir, et elle n'a rien à donner au hasard!

Cet homme, à l'esprit prévoyant, pour qui l'heure du repos ne sonne jamais, est un jeune paysan, vêtu comme tous ses compagnons d'une veste grossière, sur laquelle une croix simulée en toile blanche, et surmontée de deux glaives croisés, font reconnaître un des chefs de l'armée insurrectionnelle : c'est Milosch... qui, depuis l'âge de seize ans qu'il a pris place dans les rangs des soldats de la liberté, toujours en tête des plus intrépides, a été élu tout d'une voix au commandement des avant-postes.

En parcourant le camp, il passe devant les décombres d'une chaumière dont la mitraille n'a laissé debout que deux murs formant un

angle. Au milieu des pierres, de meubles brisés, gisent deux cadavres : une femme, agenouillée, fait de vains efforts pour comprimer avec un linge le sang qui s'échappe à flots d'une blessure qui partage le front de l'un d'eux.

Les premières lueurs du crépuscule levant éclairent cette triste scène.

Milosch s'approche, la femme relève la tête, ses yeux sont rougis de larmes, ses beaux traits sont empreints d'un désespoir farouche; elle lui dit : « Tous deux! tous deux!!!... Bajo mort... déjà froid... et mon jumeau, mon cher Johann, perdu! perdu aussi!!! Vois, sa vie s'écoule avec son sang par l'*entaille du sabre ottoman*.... » prononce-t-elle avec un inexprimable accent de haine furieuse. Puis, d'un mouvement heurté, elle saisit la main de Milosch, l'appuie sur le

mouchoir ensanglanté qui comprime la plaie, en lui disant : « Reste là... Je cours chercher de l'eau fraîche au ruisseau. » Et ramassant à terre un vase à demi brisé, légère comme une gazelle, elle s'élance dehors.

« Pauvre Lioubitza! pauvre fille!!! » murmure le jeune homme en suivant des yeux sa course rapide à travers le champ.

Son regard se reporte sombre et navré sur les corps couchés là... pour ne plus se relever, de Bajo, de Johann, ses amis d'enfance... ses compagnons qui, hier, combattaient avec lui... « Ainsi, soupire-t-il, s'épuise goutte à goutte le sang des fils de la Servie!... ainsi chaque jour engloutit les défenseurs de notre malheureuse patrie!!!... »

Pendant les quelques minutes qui se sont écoulées depuis le départ de la jeune fille, le pauvre blessé a rendu le dernier soupir.

Elle revient haletante, et va pour se précipiter sur celui qu'elle espère encore secourir. Milosch la retient, lui dit avec effort : « Tout est inutile maintenant... Johann est allé rejoindre son père et ses frères... »

L'infortunée, l'air égaré, les mains convulsivement jointes, murmure : « Père, mère, frères... tous là-haut... et moi, seule... seule sur la terre!...

— Non, Lioubitza, tu sais bien que dans chaque soldat de l'insurrection, les filles, les sœurs des martyrs de notre sainte cause, retrouvent un père, des frères...

— Tous massacrés par les Turcs!... O Christ!!! s'écrie-t-elle en élevant son regard désolé vers le ciel comme pour lui demander vengeance de tant de maux, de tant de douleurs!

Rien n'est plus touchant que cet épisode, et ne caractérise mieux le peuple et les choses

de la Servie : le père et les quatre frères de Lioubitza, dès que la révolte éclata, étaient accourus se ranger dans les bandes que commandait le pope *Luca Lazarèwitch*, qui, audacieusement, avait le premier déployé l'étendart de la liberté.

Avant de partir, les cinq hommes mirent à l'abri ce qu'ils laissaient derrière eux de plus précieux : Lioubitza et sa mère. Ils les conduisirent dans les forêts de la *Schumadia*, les mirent sous la protection de leurs frères les heidouques, pendant qu'ils allaient combattre sous les drapeaux de l'indépendance.

Six mois après, de ces cinq hommes, il n'en restait plus que trois... La femme patriote avait vu avec fermeté sa ruine complète : sa chaumière incendiée, ses champs ravagés par la vengeance turque. La mère ne put survivre à la perte de deux de ses fils, son cœur se brisa, elle mourut.

Alors Lioubitza, âgée de quinze ans, résolut de rejoindre son père et ses frères, pour qu'au moins, dit-elle, les blessures de ceux-là fussent pansées!... Et bien peu de temps après, hélas! elle avait enseveli le corps sanglant de son père!...

Les femmes de la Servie, dans ces luttes nationales, se signalèrent par un dévouement, par des vertus sublimes. Les unes, des forêts où elles étaient réfugiées avec leurs petits enfants et les vieillards de leurs familles, portaient dans les plaines, à travers mille périls, des vivres aux combattants; d'autres, faisaient courageusement nombre avec leurs maris et leurs frères, dans les faibles bataillons serviens qui soutenaient le combat contre les forces quadruples des Turcs.

Dans toute la nation esclave battaient de nobles et grands cœurs : hommes et femmes,

avec un héroïsme désespéré, jetaient leur vie en holocauste au rachat de leurs libertés. La mort, ils la méprisaient! Que leur importait la vie dans les fers!

Et c'est ainsi que le jour dont je parle, Lioubitza, l'intrépide jeune fille, à cheval aux côtés de ses frères, les avait vu tomber, l'un après l'autre, mortellement blessés!

Après la victoire, pour elle si affreusement achetée, parmi les morts et les mourants, elle était venue chercher les siens... les avait apportés là où, à ce moment, elle pleurait sur leurs dépouilles.

« Mais, dit-elle en posant la main sur son cœur, mes larmes ne sont pas prêtes à tarir!... Le jour paraît, le camp sera levé dans une heure, et il me reste encore un dernier devoir à remplir... » ajoute-t-elle avec une sombre énergie : « Milosch, aide-moi à creuser leur

fosse : il ne faut pas que ceux qui se sont fait tuer pour ne pas tomber vivants aux Turcs, soient livrés morts à leurs insultes! »

Une fosse fut creusée : les corps des deux frères y furent placés. Ils avaient traversé la vie ensemble, ensemble ils reposaient dans l'éternité!...

Et après que son horrible tâche fut achevée, Lioubitza traça une petite croix sur le mur au pied duquel étaient ensevelies ses dernières affections en ce monde.

Mais la surexcitation nerveuse dans laquelle elle avait puisé les forces de cet affreux moment cessa, quand son courage fut inutile, son énergie sans but!... Alors que tout était fini, sa faible nature de jeune fille succombait, et se tordant dans les convulsions du désespoir sur la tombe de ses frères, elle s'y cramponnait, elle voulait mourir là.

Dans cette petite armée, pour ainsi dire de

famille, tous se connaissaient : les villages où étaient nés Milosch et Lioubitza se touchaient, et depuis le commencement de l'insurrection, presque chaque jour, le nom de l'un avait frappé l'oreille de l'autre.

Pour la première fois, témoin des élans de la douleur passionnée d'une femme, les sanglots de l'infortunée retentissaient âpres et déchirants dans le cœur du jeune homme ; de grosses larmes roulaient dans ses yeux et retombaient sur la main crispée de Lioubitza qu'il tenait pressée dans les siennes.

Le son de la cornemuse se fait entendre : c'est le signal qui rappelle les soldats sous le drapeau ; on va se remettre en marche.

— Il faut rejoindre nos frères... Viens, Lioubitza, viens... lui dit Milosch avec l'accent de la prière.

— Où?... avec qui maintenant?... dit-elle

en laissant échapper sa pensée par ses lèvres, et portant désespérément la main à son front.

Milosch réfléchit. Son regard se pose long et méditatif sur la jeune fille, au caractère énergique, au mâle courage... Elle est belle aussi : la fierté de son front, de son regard voilé par de longues paupières de jais, la correction de ses traits, la pureté de ses formes, de sa taille souple et élevée, présentent dans leur ensemble le type parfait de la beauté grecque, conservé chez quelques-unes des femmes serbes...

— Lioubitza, lui dit-il avec une inflexion de tendresse et d'autorité tout à la fois : va trouver ma mère ; dis-lui que tu viens de la part de son fils Milosch, elle te traitera comme sa fille ; et à la première trêve que nous laisseront les Turcs, j'irai vous rejoindre dans la forêt. »

CHAPITRE XI.



LIOUBITZA. — LA GUERRE.

Les évènements et les années ont marché : la première insurrection a été vaincue, Kara-Georges a payé de sa tête ses fautes gouvernementales et sa félonie envers la nation; les soldats de la liberté sont redevenus esclaves. A l'epoque où nous nous sommes arrêtés,

Milosch, qui n'a pas voulu abandonner ses frères, a repris sa vie de paysan : *Lioubitza* est sa femme, et déjà mère de *Milan* et de *Michel*...

Par tous les moyens que lui donne l'ascendant qu'elle exerce sur le cœur de son mari, comme par l'influence que sa haute intelligence exerce sur son esprit, elle l'a poussé à la révolte; elle l'a aidé, secondé de toutes ses forces dans l'organisation de la nouvelle levée de boucliers qu'il a annoncée le jour des Rameaux 1815.

« Ah! c'est que, plus impatiemment que Milosch, dès-lors le fin et délié politique que vous savez, » me disait le Servien dont j'ai déjà parlé, « bien plus impatiemment encore, Lioubitza supportait l'affreux joug sous lequel était courbée la nation. » L'oppression pesait comme un manteau de plomb sur

cette ame fière et indépendante! Le fait suivant est connu de toute la Servie :

« Aussitôt que la domination turque fut rétablie dans notre malheureux pays, le nouveau pacha de Belgrade, Soliman, fit publier un hatti-schérif, enjoignant à toutes les femmes serviennes, sans aucune distinction de rang ni d'âge : de revêtir l'ancien costume d'esclave, avec la chaîne passée au cou, en signe de servitude, et de ne paraître qu'ainsi vêtues devant un Musulman, quel qu'il fût.

« Lioubitza ne se soumit pas à cet ordre inique, de ce moment, elle ne dépassa plus le seuil de sa porte.....

« Un jour, un Musselim entre dans sa maison : — « Je veux parler à Milosch, va le chercher, dit-il impérieusement. »

« Lioubitza, assise, ne bouge pas.

« Audacieuse!... Et le sourcil froncé, le

regard flamboyant, il ajoute avec fureur : — A l'instant, revêts les habits d'esclave... obéis à l'instant...

« Mais l'esclave se dresse, l'air calme et insoucieuse devant son maître, et d'un ton dédaigneux, avec un geste de dédain, lui répond : — Vous avez le pouvoir, avec ce sabre... de faire rouler ma tête à vos pieds... *Mais tant qu'elle restera sur mes épaules, faire battre mon cœur libre sous des habits d'esclave, est hors de votre pouvoir!*

— Misérable!... s'écrie-t-il en rugissant de rage.

« Aux éclats de cette voix tonnante, Milosch survient... Le sabre à moitié tiré retomba dans le fourreau...

« C'est que Milosch n'était pas un homme que, politiquement, on voulût ou l'on pût braver ouvertement : sa soumission avait en-

traîné celle de beaucoup d'autres par l'influence qu'il exerçait sur les masses, et que, son autorité occulte sur les persécutés dépassait l'autorité armée des persécuteurs ; ils le savaient bien!

« En terminant l'entretien, le Musselim dit à Milosch : — Recommande à ta femme d'être plus *sage*...

« Et Milosch, avec ce sourire fin et rusé qui lui est propre, lui répond : — Le mieux, peut être, c'est qu'il ne vienne pas de Turcs dans sa maison... »

« Oh! dans cette nature de femme, il y avait l'étoffe de dix hommes de cœur et de résolution! » me disait le Servien avec l'accent d'un profond regret.

Et désormais, le nom de Lioubitza, ce nom devenu historique dans tout l'Orient, ne sera plus sans signification pour nous. En nous

rappelant ce qui précède, nous suivrons avec l'intérêt qui s'attache aux caractères exceptionnels, Lioubitza sur le théâtre politique, où, dans les prospérités de la plus fabuleuse fortune comme aux jours de l'adversité, la pauvre jeune fille des champs de la Bosnie posera constamment noble et grande, se fera compter par le colosse du nord, l'insatiable Russie.....

Désormais aussi, l'ancien petit pâtre, hier encore le paysan, aujourd'hui la tête et l'ame de la nouvelle insurrection, Milosch ne quittera plus la scène qu'il dominera de toute la hauteur de son puissant mérite, soit comme soldat, soit comme législateur.

A sa voix, on l'a vu, tout ce qu'il y a en Servie d'hommes en état de porter un fusil, est debout, les armes à la main, faisant face aux Ottomans,

La guerre est commencée : des succès inouis signalent les premiers efforts des insurgés. Les bornes resserrées de ces esquisses ne me permettent pas de retracer tous les prodiges opérés dans cette nouvelle et épouvantable lutte, par cette poignée de héros... de dire par quels miracles de bravoure et de constance, de 1815 à 1821, la nation servienne, sous les ordres de son habile chef, livrée à ses seules forces, reconquit l'intégralité de son territoire, et chassa les Turcs de toutes les positions militaires qu'ils occupaient dans les forteresses de la Servie.

Et cependant la petite armée des insurgés, qui ne se recrutait que dans trois millions d'ames, dut constamment tenir tête aux forces turques sans cesse renouvelées et commandées par le fameux Kourschid-Pacha, la terreur des Rayas, l'orgueil des Osmanlis.

Entre tant de fabuleux épisodes dont se compose l'épopée de l'insurrection servienne, je ne puis résister à retracer celui-ci ; il fait si bien comprendre ce que fut cette lutte ; il caractérise si bien ces hommes simples, fiers et héroïques ! Oh ! si le fruit de ces admirables efforts devait leur être à jamais enlevé, ce serait, mon Dieu ! à désespérer de la Providence.

Une sanglante affaire a eu lieu. Milosch, avec quinze mille hommes, a battu et repoussé l'armée ottomane; mais les Serviens, affaiblis par les pertes de la bataille, ont dû songer à se retrancher en attendant du renfort, à une lieue du camp où se sont retirés les Turcs. Milosch n'a pu rallier que dix mille hommes de pied et trois mille chevaux. Il n'a que trois pièces de canon et un mortier.....

Alors les Turcs reprennent courage. Fiers

de leur nombre, ils dédaignent de combattre quelques soldats exténués, et ils les somment insolemment de se soumettre et de rendre les armes. « *Venez les prendre !* » répondent les héros. Les Turcs furieux s'élancent sur la muraille vivante que présentent les Serviens dans leurs retranchements, mais sans parvenir à les entamer. A mesure que les rangs s'éclaircissent, ils se reforment aussitôt. Par deux fois irrités de cette résistance opiniâtre, ils sortent en masse de leur camp et sans obtenir plus de succès. Milosch a défendu de tirer sur l'ennemi avant qu'il fût à portée, et tous les coups frappent juste..... La nuit vint mettre un terme à ce carnage.

Mais Milosch pressent qu'au point du jour il sera vigoureusement attaqué : « Frères, dit-il, fuir devant les Turcs que nous avons battus hier serait une lâcheté : que voulez-vous faire ?

— Mourir ici, répondent les soldats, ou nous emparer de leur camp.

— Alors, que quelques-uns de vous des moins harrassés montent à cheval, et nous ramènent bien vite, à travers champs, la réserve, avec son artillerie, qui est à deux lieues d'ici : Dieu et nos bras feront le reste!

Je ne connais rien de plus admirable que tant de simplicité unie à tant de grandeur, en regard du clinquant de cette civilisation dont nous sommes si vains, ce type primitif conservé dans toute sa pureté en 1821 est plein de poésie!

Les prévisions de Milosch sont justifiées : au soleil levant, les troupes turques se précipitent en avant en poussant des cris de triomphe; Kourschid-Pacha en personne sort de son camp avec avec toutes les forces qu'il a sous la main pour écraser ces quelques ba-

taillons de rebelles; les plus vaillants de ses féroces janissaires portent en avant les étendarts du Croissant.

Les Serviens les attendent l'arme prête, calmes et silencieux ; ils essuient le premier feu : Milosch donne enfin le signal ; les premiers rangs ajustent, aucun ne manque son but ; les orgueilleux étendards turcs roulent dans la poussière, le canon ravage les rangs ; en même temps, les cavaliers serviens s'élancent de la forêt, et viennent tomber comme la foudre sur les flancs de l'armée ottomane ; Milosch sort audacieusement de son retranchement avec toute son infanterie : en un instant, le désordre et la confusion des Turcs est au comble et leur défaite achevée.

Leurs principaux chefs, plus de trois mille hommes périrent ; les Serviens avaient perdu peu des leurs. Une partie de l'armée écrasée

s'enfuit vers la Drina ; mais la retraite leur fut aussi fatale que la bataille. Poursuivis l'épée dans les reins, les Turcs perdirent beaucoup de monde, leur matériel et tout leur butin. Le soir, les braves soldats de l'insurrection dormirent sous les riches tentes des Ottomans.



CHAPITRE XII.

DES COMBATS DE GÉANTS.

Dans cette épouvantable lutte, qu'éternisait l'effrayante disproportion qui existait entre les forces de l'insurrection et les forces ottomanes, chaque journée était marquée du côté des insurgés par des miracles de constance et d'un dévouement inoui.

Ah! quand le cœur arme le bras, une nation est invincible! Les Serviens l'ont prouvé :

Kragujevaz, ce point si important dans l'ensemble des opérations de l'armée insurrectionnelle, enlevé depuis peu à la domination turque, est de nouveau menacé. En attendant Milosch, qui accourt à marches forcées, les habitants, au nombre de deux mille environ, se portent à une lieue pour couvrir la ville, s'emparent du défilé, encaissé de chaque côté par des talus à pic, que doivent franchir les assiégeants, s'y entassent, et là, quatre heures durant, d'abord assaillis par les hommes qui ne peuvent les faire plier, ensuite broyés par la mitraille que vomissent les canons amenés à l'entrée de la gorge pour les réduire, pour forcer le passage, ils résistent... Le carnage est effroyable dans cet espace resserré... Et en se faisant à mesure

un rempart des cadavres amoncelés de leurs frères, ils résistent toujours, toujours, aux cris frénétiquement poussés : *Patrie et liberté !!!*

Cependant Milosch, que l'ennemi croit bien loin, est arrivé. Son parti est bientôt pris : il tournera la plaine de Kragujevaz où se déploie l'armée turque forte de douze mille hommes, et tombera à l'improviste sur ses derrières ; des six mille hommes qu'il a amenés, cinq mille soutiendront avec lui l'attaque, mille resteront à l'entrée du défilé pour soutenir leurs braves compagnons, s'ils reculent enfin !

« Va Milosch... et que le Christ soit avec nous ! » dit Lioubitza, qui, pendant toute la durée de cette guerre terrible, ne quitta jamais les champs de bataille. « Moi, ajoute-t-elle avec le ton de la résolution et de la confiance ; moi, je reste ici pour marcher

avec nos frères à ton aide par le défilé que tu vas dégager..... »

En effet, les Turcs, vigoureusement attaqués par la petite armée de Milosch, font volte-face, pour repousser les assaillants. Bientôt la voix du canon change de direction... la sortie du défilé sur la plaine est devenue possible... « Frères, crie Lioubitza aux hommes qui sont dedans, en avant! en en avant! » Et se précipitant à la tête des siens sur leurs pas, franchit, à travers les morts et le sang, le passage, débouche dans la plaine, et tombe sur les Turcs, qui se trouvent ainsi entre deux feux.

L'utile diversion opérée par la courageuse femme, balance les chances du succès pour ces intrépides bataillons qui combattent avec l'exaltation du désespoir! Enfin, après six heures encore d'un combat acharné, les

Turcs, las de frapper sans pouvoir vaincre, battent en retraite : deux mille des leurs sont étendus sur le terrain ; un chef, au nombre des prisonniers, et deux étendarts enlevés sont les trophées des vainqueurs.

Des cris de joie délirants, des bénédictions saluèrent leur retour dans Kragujevaz délivrée, où, à l'exception des femmes et des enfants, tous les habitants se trouvaient au nombre des combattants!

Cette guerre, dans laquelle le divan avait cru avoir raison, sans coup férir, *de quelques centaines d'esclaves serbes révoltés*, disait-il dans ses proclamations menaçantes aux chrétientés soumises de la Bulgarie, qui tournaient leurs regards impatients vers la Servie..., cette guerre cependant se prolongeait au-delà de toutes les prévisions. Mahmoud, exaspéré par cette longue et opiniâtre résistance, dans laquelle

étaient décimés ses meilleurs soldats, résolut d'en finir en renforçant encore l'armée expéditionnaire, et vingt mille hommes de troupes fraiches furent envoyés à Kourschid, avec l'ordre d'agir avec vigueur.

Ainsi à la fameuse bataille de Passorovitz, les Turcs déployèrent en ligne toutes leurs forces réunies, montant à près de *soixante mille hommes*, contre les bataillons serviens, réunissant à peine *dix-huit mille* combattants serrés autour des bannières de la liberté.....

Les Turcs, fiers de leurs formidables forces en regard de la défense, attaquent avec impétuosité : chefs et soldats des deux camps ont la conscience que l'affaire de Passorovitz est décisive... des deux côtés le combat s'engage avec furie.

Après les plus héroïques efforts, il arrive un moment où les malheureux Serviens, en-

veloppés de toutes parts, écrasés par le nombre, plient enfin devant la mitraille ennemie, et se débandent...

Milosch s'élance vers les fuyards, en leur criant : « Où allez-vous donc! malheureux? *Voulez-vous que les femmes vous couvrent avec leurs tabliers!...* C'est là (montrant la ville) que sont vos enfants, que sont vos maisons, votre seul asile ; vous n'en avez plus d'autre! y rentrerez-vous en esclaves!!! »

Et en même temps, Lioubitza arrache de la main d'un homme qui fuit, un étendart, met son cheval ventre à terre, dépasse les colonnes épouvantées, les repousse devant elle, en agitant le drapeau sur lequel sont inscrits ces mots magiques : *Patrie*, *Liberté*, et, avec une indicible énergie, leur crie : « Frères! face aux Turcs!... Avec la victoire. est la liberté! après la défaite. l'esclavage nous attend!... »

Ce patriotique et brûlant appel, où se résument avec une admirable concision les destinées de la patrie, tant de misères pour chacun aussi... est entendu. Le cri de ralliement : *Aux Turcs ! aux Turcs !* sort de toutes les poitrines. Ces hommes de fer, un instant démoralisés, reforment impétueusement leurs rangs, se ruent avec rage sur l'ennemi, et encore une fois relèvent la victoire !

Dans ces combats de géants, Milosch déploya les plus hautes capacités comme homme de guerre : ce n'étaient pas les aventureuses intrépidités de Kara-Georges, c'étaient le courage à froid, la prudence la plus consommée qui dirigeaient toutes les manœuvres du chef des insurgés. Mais ce qui, autant que ses victoires, servit la belle cause qu'il soutenait, c'est que, dans ces guerres aux implacables représailles, l'*esclave révolté*, par sa modéra-

tion et sa magnanimité, sut se créer, même parmi les chefs ennemis, de nombreux partisans. Tandis que les Turcs égorgeaient sans miséricorde jusqu'à ce que leurs bras fussent las de frapper, Milosch, en homme habile, se contentait d'exiger des prisonniers le serment de ne plus servir contre les Serviens, et il les renvoyait sans rançon.

Quand ses soldats furieux refusaient quartier sur le champ de bataille après la victoire : « Arrêtez, frères! leur criait-il; soyez miséricordieux, au nom du ciel! c'est trop de sang, c'est un crime devant Dieu! » Il faisait panser les blessés qu'il avait arrachés à la mort, et renvoyait les femmes à l'ennemi, après les avoir fait respecter. Cette générosité soutenue lui conciliait le respect des siens, comme elle excitait l'admiration des Ottomans, que ses talents et sa bravoure brillante devaient finir par expulser du sol de la patrie!

Et aussi, il y avait une haute pensée politique dans cette manière d'agir : le sang servien n'était pas inépuisable, ces luttes horriblement inégales ne pouvaient s'éterniser; il fallait arriver à obtenir un accommodement qui permît enfin à la nation de se reposer, de recueillir le prix de tant de sublimes sacrifices; mais il était impossible à la Servie révoltée de mendier la paix...

Ainsi cette clémence, qui pouvait être considérée comme une action chrétienne vis-à-vis des féroces ennemis des Serviens, était profondément calculée..., et c'est à la conduite digne et mesurée de son chef, à la confiance personnelle. à l'estime qu'il inspira aux Turcs par son inviolable fidélité à sa parole. que la Servie a dû de voir son indépendance reconnue par la Porte.

A la suite d'une bataille où l'armée musul-

mane fut exterminée, le terrible Ali, un des premiers lieutenants de Kourschid-Pacha, et l'ennemi le plus acharné de Milosch, fut fait prisonnier par les Serviens : il est amené devant Milosch, qui tout d'abord lui fait rendre ses armes : « Ali, lui dit-il, ta vie est entre mes mains... donne-moi ta parole de ne plus servir contre mes frères, et tu es libre. »

Ali donna la parole exigée.

« A présent, reprend Milosch, si tu as soif de mon sang, Ali, recherches-moi sur le champ de bataille, mais moi, moi seul, entends-tu? » et il renvoya son prisonnier sans rançon.

Cette noble action fut comprise par Ali. Arrivé auprès de Kourschid, il usa de toute son influence pour le décider à entrer en négociation avec le chef des insurgés, en faisant valoir avec adresse toutes les considérations

qui devaient engager à traiter. Le moment était favorable : Kourschid, écrasé à plusieurs reprises par les Serviens, ne pouvait continuer à tenir la campagne sans demander de nouveaux secours à Constantinople; il se décida à entrer en pourparlers de paix, et chargea Ali de proposer au chef servien de venir dans le camp ottoman, pour s'entendre sur les bases de la pacification. Une trève fut consentie des deux côtés.

Milosch n'hésita pas... non que sa finesse naturelle lui fit défaut et qu'il ne comprit parfaitement la généreuse témérité de cette démarche. « Mais, répondit-il à ceux qui redoutaient de le voir s'exposer ainsi, est-ce que je ne mets pas tous les jours ma tête en enjeu dans notre cause? ma vie est entre les mains de Dieu! »

Kourschid tenait conseil avec ses princi-

paux officiers au moment où l'on annonça Milosch, arrivé sans garde, sans aucune escorte au camp : une détestable pensée se fait jour dans l'ame du pacha... il la communique au conseil : « Nous tenons en notre pouvoir, dit-il, le redoutable chef des Serviens; abattons le monstre de l'insurrection en abattant la tête de Milosh..., et envoyons ce magnifique trophée au sultan. »

Cette proposition trouve des partisans dans le conseil. Mais Ali, qui doit la vie à la générosité de son ennemi, Ali se lève, grand, imposant; il proteste d'un ton foudroyant : que tant qu'il aura mille hommes sous ses ordres et une goutte de sang dans les veines, il ne souffrira pas qu'on viole lâchement la parole donnée à Milosch. Il dit : « Que ceux qui se rendraient coupables d'une si exécrable trahison couvriraient à jamais de honte le nom

musulman. — Mahmoud! ajoute-t-il comme moyen irrésistible de persuasion, notre glorieux sultan, renierait cet infame trophée!!! »

L'opinion d'Ali a prévalu. Il est chargé d'introduire le chef des Serviens dans la tente de Kourschid. Mais la confiance de l'honnête homme est ébranlée... Il se rend aussitôt auprès de Milosch, le reconduit aux derniers postes du camp, et en se séparant de lui, il lui dit : « Adieu, Milosch, tu m'as sauvé la vie une fois, je te le rends, nous voici quittes : va, et à l'avenir ne te fie plus à personne, pas même à moi! »

Peu de temps après, la paix, ce bienfait inespéré pour la Servie, fut conclue. Si elle ne consacrait pas encore entièrement l'indépendance des Serviens, elle admettait le fait de leur occupation du pays et le droit de se faire régir par des chefs pris dans leur propre

sein. Milosch était reconnu comme le chef militaire de la nation.

Il avait rendu une patrie à ses concitoyens, il lui restait à leur donner une organisation et des lois qui assurassent leur émancipation morale. C'était la seconde partie de sa belle mission, et maintenant, nous allons suivre dans la nouvelle et glissante route au bout de laquelle il doit trouver un trône, l'homme du peuple, qui devient aussi naturellement, de soldat, grand législateur, qu'il est devenu, de berger, chef d'armée.

CHAPITRE XIII.

LE WASHINGTON DE L'ORIENT.

Enfin la Servie a posé les armes. Si les conditions du traité de la paix qu'elle a conquise ne constituent pas encore l'indépendance de son territoire, elles font cesser du moins l'oppression de la conquête, et au des-

potisme du sabre, elles substituent un ordre de choses modéré et légal.

Milosch investi, de fait, de la dictature militaire, pénétré de la grandeur de sa mission, apte à la remplir dignement, environné de la confiance générale, était peut-être le seul homme capable de gouverner la Servie, de faire respecter sa révolution, et de la régulariser au profit du peuple.

Depuis 1817, qu'il avait été reconnu pour chef par tous les Knèses, Milosch projetait d'opérer les améliorations compatibles avec l'état social de la Servie ; mais obligé de tenir la nation sans cesse les armes à la main, il n'avait pu encore lui donner une organisation régulière. Maintenant, le traité conclu avec la Porte lui permettait de s'occuper de l'administration intérieure du pays. Il ne voulait pas gouverner d'après les

errements de *justice expéditive* des Turcs, ni même de Kara-Georges, dont le caractère irascible et absolu, souffrait impatiemment toute entrave à son autorité. Kara-Georges avait les aptitudes et l'instinct du pouvoir militaire; Milosch, aussi habile sous ce rapport, possède, lui, à un haut degré, l'intelligence du gouvernement, et a mieux compris les conditions vraies de la nationalité servienne.

L'organisation matérielle de la Servie devait être avant tout essentiellement militaire. On le sent; la paix dont jouissait la Servie ne pouvait jamais être qu'une paix armée, tant que les Turcs occuperaient les places fortes des bords du Danube... Rester en pleine sécurité eût été une haute imprudence; de l'attitude imposante de la nation servienne dépendait la fidélité de la Porte à l'exécution

du traité consenti. Milosch, avec la sagacité qui le distingue, comprit parfaitement le provisoire de la situation! mais, trop habile pour communiquer ses craintes, qui eussent jeté l'hésitation et la tiédeur partout, il procéda dans toutes les mesures qu'il prit avec un aplomb et une assurance qui établirent la confiance dans toutes les classes.

Le pays fut divisé en douze districts; plus tard, on en a formé dix-sept, je crois. Les woivodes, ou chefs militaires de ces districts, furent alors rétablis comme du temps de Kara-Georges; il n'en pouvait être autrement d'abord; mais Milosch, que l'expérience avait éclairé, renferma leurs pouvoirs dans des bornes plus étroites.

Il reconstruisit le sénat; et si, comme on va le voir, la composition de ce corps trompa les généreuses intentions de Milosch, au moins

est-il vrai de dire, que ce fut spontanément qu'il rétablit ce contrepoids à l'autorité suprême du souverain. Il serait de la plus insigne mauvaise foi de le méconnaitre. Aujourd'hui, il est facile de crier à l'arbitraire, en vertu *du droit* qu'a bien voulu donner l'homme qu'on voulait trouver coupable; mais alors personne ne s'en fût avisé! Le chef heureux et adoré de l'armée servienne pouvait faire tout ce qu'il eût voulu faire!

Les *précédents* du sénat, sous Kara-Georges, n'auraient-ils pas merveilleusement justifié Milosch, s'il avait voulu se passer de ce contrôle à son autorité? Aurait-ce été le peuple qui en eût murmuré, lui qui venait, comme il arrive toujours, de payer si cher les mesquines ambitions, les misérables querelles, l'incurie complète de ses soi-disant représentants? Aurait-ce été, par hasard, la Turquie,

qui se serait opposée à l'exercice d'un pouvoir despotique en Servie?

La Russie peut-être pouvait regretter la perte de ce *pouvoir*, rival de celui du populaire chef des Serviens, elle avait bien ses raisons pour cela! Mais Milosch n'avait pas besoin alors de l'approbation de la Russie, les choses n'en étaient pas encore arrivées à ce point, que son sort dût dépendre de sa soumission à exécuter les arrêts de la diplomatie russe!

Et par toutes ces raisons, on le voit, il est impossible de nier que le bienfait du régime représentatif établi en Servie est dû à Milosch, aussi bien qu'aujourd'hui il y a une injustice révoltante à l'accuser d'avoir voulu vilainement reprendre à la nation ce qu'il lui avait noblement donné.

Mais voici ce qui parle plus haut et mieux

que les récriminations et les accusations des feuilles allemandes, et qu'il eût été équitable de mentionner aussi en son temps : c'est faire l'office du démon, de ne proclamer jamais que le mal !

Disons, nous, que le premier soin de Milosch fut de s'occuper sans relâche de l'établissement de l'administration intérieure. Elle reçut une sage et paternelle organisation. Dans chaque district, dans chaque ville, et jusque dans les plus petits villages, l'administration de détail fut confiée aux *kmêtes* ou anciens, à la tête desquels était placé un *knèses*, dont les fonctions équivalent à celles de nos maires. Chaque district avait en outre un *baschnès*, sorte de préfet, qui devait correspondre avec le gouvernement, et desquels Milosch s'était réservé la nomination.

Trente années de guerres, d'exactions de

tous genres avaient porté un coup fatal à l'agriculture; il encouragea les progrès de cette première source du bien-être des masses, de la prospérité des états, en affrachissant les cultivateurs d'une foule d'impôts qui pesaient sur eux. Et, aux hommes pourvus de bons emplois, qui cherchaient à lui persuader qu'à raison de ces dégrèvements, on ne pourrait jamais arriver à subvenir aux dépenses du gouvernement, il répondait : « Nous ferons *petit*, nous autres; c'est à nous, à force d'économie, à indemniser le trésor public de l'impôt qui pesait sur les laboureurs. »

Il abolit les corvées, excepté pour les travaux d'utilité générale. Dans ce cas, il faisait payer exactement la journée aux travailleurs.

Il assigna au clergé des honoraires qui pussent le faire exister convenablement; tou-

tefois, sans lui permettre d'exercer une autorité prépondérante dans le temporel.

Au moyen d'un tribut fixe payé annuellement au sultan, il obtint l'abolition des dîmes et autres redevances que les officiers turcs prélevaient sur le peuple d'une manière vexatoire, et il l'en déchargea entièrement.

Sans cesse occupé d'améliorer la position des classes pauvres et de les aider, il leur faisait donner aux frais de l'état sur le rapport du knèse, des instruments aratoires ou des bestiaux ; il n'épargnait ni ses peines, ni ses soins pour cicatriser, autant qu'il était en lui, les plaies encore saignantes des dernières guerres!

Le siége du gouvernement était établi à Kragujevaz. Deux fois par an, Milosch parcourait les villes, les villages et les hameaux, s'enquérant de tout, écoutant toutes les ré-

clamations, et faisant droit, sur l'heure, à celles qui étaient justifiées à ses yeux : « Je suis du peuple, moi, disait-il; j'ai souffert de ses misères, et je sais quand il a tort ou quand il a raison. «

Mais après avoir constitué matériellement la nation, il restait à l'homme d'état à grandes vues une tâche bien autrement difficile à accomplir! Il fallait, par les bienfaits de l'instruction, arriver à opérer la régénération intellectuelle de ce peuple, hier esclave, et sans laquelle le législateur sentait qu'il ne bâtirait que sur un sable mouvant!

« *Les Grecs*, a dit Châteaubriand avec cette « manière qui n'appartient qu'à lui, *les Grecs* « *se sont refaits nation par leur valeur ; la poli-* « *tique n'a pas voulu reconnaître leur légitimité ;* « *ils en ont appelé à la gloire.* »

La nation servienne aussi en a appelé à la

gloire!... la gloire a répondu à ce noble appel. Mais la gloire ne suffit pas à régénérer, à ressusciter une nation qui a dormi pendant des siècles dans l'esclavage, vaste et profond tombeau qui engloutit tout! tout, jusqu'au génie, jusqu'à l'intelligence d'un peuple, jusqu'à sa dignité, jusqu'à la conscience de sa valeur personnelle. Les victoires déblaient le sol de ses persécuteurs, la liberté et la paix y implantent des institutions durables!

Et voilà ce que comprit admirablement Milosch. Ennemi des théories, appréciant avant tout les réalités sociales, il marcha d'un pas ferme dans la voie de toutes les améliorations positives. Il voulait l'éducation progressive de la nation par l'éducation des enfants, et il n'a pas cessé de travailler à rendre tous ses concitoyens aptes à concourir un

pour aux actes qui devaient assurer leur existence politique.

« La nation, disait-il, est une grande famille dont chaque membre doit être appelé à comprendre les intérêts, l'amélioration morale et la prospérité matérielle; il faut bien que le peuple connaisse ses devoirs, pour qu'il sache ce que le pouvoir est en droit d'exiger de lui! Sa soumission doit être la conséquence du raisonnement, et non pas celle de l'*abrutissement.* »

L'exécution de ces hautes et libérales pensées, l'application constante de ce beau moyen gouvernemental ne constitueraient-elles pas tout le fond du procès intenté au prince Milosch?... ne serait-ce pas là un de ses crimes, le seul peut-être qui lui ait attiré les colères de certaines puissances?... Il serait au moins plus rationnel de le supposer, que d'admettre,

en regard de ces actes du libéralisme le plus vrai, le plus éclairé, l'existence des *complots liberticides*, attribués à Milosch, en 1839!

Poursuivons... c'est en accumulant preuves sur preuves que nous devons convaincre : ne faut-il pas que les petits aient cent fois raison, pour prouver qu'ils n'ont pas tort?...

Et puis encore, le chef de la Servie se rappelant les impressions, les mélancoliques jouissances, les rêveries belliqueuses du petit pâtre, se souvint que ce fut dans les vieilles traditions du glorieux passé de la patrie, dans ses vieux chants nationaux que s'inspira l'ardent patriotisme du citoyen! et, dans les tristes et doux souvenirs de son enfance, puisant une noble idée, Milosch fit recueillir sous ses yeux toutes ces vieilles traditions, écrire tous les vieux chants nationaux, qui, jusqu'alors, ne vivaient que dans

la mémoire du peuple; il choisit ceux qui célébraient les hauts faits d'armes et les vertus civiques des anciens héros de la Servie, en fit faire un corps d'ouvrage, et ordonna que les premières leçons fussent données aux enfants dans ce livre, afin qu'un caractère ineffaçable de patriotisme fût imprimé, dès l'abord, à l'éducation publique. Partout des écoles gratuites furent instituées, et l'instruction répandue jusque dans les plus petits villages.

Milosch donna l'ordre qu'on s'occupât, dans le plus bref délai, de la composition des ouvrages élémentaires propres à l'instruction, et, pour la *première fois*, il y eut une grammaire et un dictionnaire en langue servienne. Ces livres ont été publiés par M. Wulk Stéphanowisch : les deux volumes, sous le titre de *Danitza* des délicieuses ballades populaires de la Servie, traduites aussitôt en

allemand, obtinrent un succès d'enthousiasme; les journaux de Vienne, par l'organe des hommes les plus distingués dans la littérature slave, signalèrent l'œuvre nouvelle aux poètes de tous les pays.

Je ne puis résister à transcrire ici un de ces chants nationaux de l'héroïque peuple, qui se distingue par une grâce, une simplicité, un charme d'expression admirable. Le voici :


CHAPITRE XIV.

LE DÉFI.

Trente chefs guerriers étaient assis à boire
Dans la blanche forteresse de Sébéniko.
Parmi eux se trouvait Wuk Jérinitsch;
Et quand ils se furent enivrés de vin,
Le jeune homme commença à parler ainsi

« Écoutez, chers et vaillants frères,
Nobles chefs guerriers, mes frères!

Avez-vous encore en mémoire,
Et vîtes-vous bien de vos yeux,
Lorsque les troupes turques accoururent
d'Ulbindja, des frontières de Turquie!
Qui, amena le plus de Turcs?
Qui, nous enleva le plus d'esclaves?
Qui, nous tua plus de monde?
Qui enfin, était le chef, le conducteur de ces Turcs? »

Et les chefs guerriers lui répondirent :
« Wuk Jérinitsch, jeune et noble faucon!
Certes, nous avons vu et nous savons,
Et chacun de nous tient ferme en sa mémoire
Le souvenir de ceux, lorsque vinrent les Turcs,
Qui marchaient à la tête de ces troupes,
Qui massacra le plus de nos guerriers :
Le porte-étendart Sukan d'Udbinja
Fut celui qui abattit le plus de nos guerriers,
Celui qui nous enleva le plus d'esclaves. »

Quand Wuk Jérinitsch eut ouï ces paroles,
Il prit l'écritoire, une plume et du papier,
Il se mit à écrire une lettre en fins caractères,
Et l'adressa au porte-étendart Sukan,
Sukan d'Udbinja, sur la frontière de Turquie.

« Capitaine et conducteur des Turcs, Sukan!

Écoute ce que t'annonce ce papier!
Il te fut facile, à la tête de tes troupes,
De dévaster jadis notre contrée,
Car Wuk n'avait point encore acquis sa croissance;
Il ne pouvait monter un cheval ni porter un sabre;
Mais maintenant que Wuk est devenu un héros,
Maintenant, viens à lui sur le champ de bataille!
Sur la plaine vaste et unie de Grahowo,
Ou partout où il te plaira, ô Sukan!
N'amène avec toi personne des frontières;
N'amène que Hajkuna, ton épouse,
Qui n'a pas sa pareille au pays de Turquie;
Moi, je viendrai accompagné seulement
D'Angélia, ma sœur chérie,
Qu'aucune n'égale au pays de Dalmatie.
Et celui qui de nous vaincra l'autre au combat
Emmènera avec lui les deux femmes. »

La lettre aux fins caractères parvint à Sukan;
Et quand il eut vu ce que contenait ce papier,
Il se mit à rire tout haut et de grand cœur.
La fidèle épouse de Sukan s'y méprit,
Et Hajkuna parla ainsi à son époux:
« O Sukan! cher époux et seigneur!
D'où te vient cette lettre? de quelle forteresse
Parle! de quel puissant seigneur?
Et que contient-elle de si digne de joie?... »

Et le porte-étendart Sukan répondit :
« O Hajkuna! ma fidèle épouse!
Cette feuille arrive du pays des mécréants,
De la blanche forteresse de Sébéniko ;
Elle me vient d'un jeune capitaine,
D'un jeune capitaine, Wuk Jérinitsch.
J'ai autrefois fraternisé avec ce Wuk ;
Aujourd'hui, il m'a préparé des présents,
Et m'invite à les aller chercher ;
Des présents, gages d'estime et d'amitié.
Nous nous reverrons avec plaisir,
Et nous renouvellerons devant Dieu le serment de fraternité.
Il me prie aussi, le nouveau frère,
De t'emmener aussi avec moi, Hajkuna! »

Et Sukan appelant aussitôt ses serviteurs :
« Alerte! donnez mes armes, serviteurs fidèles!
Vite! préparez deux bons coursiers ;
Aujourd'hui même, je veux atteindre la côte,
La blanche forteresse de Sébéniko,
Où un mien frère en Dieu m'attend. »

Les serviteurs se hâtent de seller les coursiers ;
Sukan et la belle Turque se mettent en route ;
Ils descendent vers le plat pays des côtes.
Quand ils entrèrent dans la vaste plaine de Grahowo,
Ils virent de loin une blanche tente toute dressée.

Et deux coursiers noirs attachés devant l'entrée.
Quand l'épouse de Sukan vit ceci,
Elle demanda au porte-étendard Sukan :
« Seigneur et époux, porte-étendard Sukan ·
A qui est cette tente là-bas sur la plaine »
Et le Turc Sukan lui répondit :
« O Hajkuna, ma fidèle épouse!
C'est mon frère qui l'a fait préparer pour nous,
Et il envoie ces chevaux à notre rencontre. »

Ils chevauchèrent encore quelque temps ;
Ils traversèrent la vaste plaine de Grahowo,
Et arrivèrent enfin près de la tente :
Voici que sous la tente était assis Jérinitsch ;
Assis, il savourait un vin précieux
Que lui versait sa sœur Angélia.

Le Turc mit pied à terre,
Et sans réclamer de Wuk ni foi ni serment,
Il entre sous la tente sans tarder,
Et derrière, Hajkuna le suit.
Quand il eut dépassé le rideau de la tente,
Leste Wuk se leva sur ses pieds légers,
Et étendant les bras, se baisant les joues,
Les deux héros se demandèrent des nouvelles de leurs santés,
Ils s'assirent ensuite pour boire un vin frais,
Et quand la soif fut apaisée,

Le chrétien commença à parler de la sorte :
« Écoute, ô Turc ! porte-étendard Sukan !
Commande maintenant à ta fidèle épouse
D'entr'ouvrir son voile et son manteau ;
Que je voie si son éblouissant et blanc visage
Pourrait être du goût d'un Chrétien. »
Sukan ordonna alors à sa fidèle épouse
De soulever son voile et d'écarter son manteau,
Et elle laissa voir son blanc visage,
Qui, semblable au soleil levant, resplendissait.
Lorsque Wuk Jérinitsch eut envisagé
La merveilleuse beauté de la jeune Turque,
Le cœur commença à lui battre,
De telle sorte que le battement de ses veines
Agitait sur sa tête la brillante tschelenka.

A son tour, le porte-étendard Sukan dit :
« Chien de chrétien, ô Wuk Jérinistch !
Ordonne donc à ta sœur chérie
D'ôter maintenant son voile de toile d'or,
Afin que je voie aussi si le blanc visage
D'une chrétienne est plaisant à un Turc. »
Et aussitôt le frère, Wuk Jérinitsch,
Ordonna à sa sœur d'ôter son voile de toile d'or.
Et quand le Turc eut vu Angélia,
Joyeux, il sauta sur ses deux pieds,
Et dit à Wuk ces vives paroles

« Alerte ! ô Wuk ! laissons le vin et la coupe !
Nous avons assez bu de vin,
Alerte, ô Wuk ! sangle ton coursier ! »

D'un pied léger Wuk quitta son siége ;
Tous deux se baisèrent les joues,
Avant de commencer le combat à mort ;
Ils sanglèrent leurs bons coursiers,
Et soudain se jetant en selle,
Tous deux saisirent leur lance de bataille.

Vers Angélia le Turc se pencha
Du haut de son cheval, et dit à la vierge :
« Angélia, fille d'une merveilleuse beauté,
Si, dans ce combat, je tombe en danger de mort,
Demeure près de moi à mes derniers moments !
Mais si Dieu et la destinée permettent
Que je tue ton vaillant frère,
Je te prendrai pour ma maîtresse,
Et Hajkuna te servira en esclave ! »

Alors le jeune chrétien, Wuk Jérinitsch :
« O Hajkuna, belle et chaste épouse de Sukan !
Moi, héros, je ne me suis point encore marié ;
Si je succombe dans ce combat,
Demeure près de moi à mes derniers instants !
Mais si Dieu et la fortune veulent

Que je tue aujourd'hui ton maître,
Je te prendrai pour mon épouse bien-aimée,
Je t'achèterai quatre suivantes,
Et je t'en donnerai quatre que j'ai au logis,
Quatre esclaves que j'ai enlevées moi-même
Dans les guerres sur vos frontières! »

Quand la belle Turque entendit ces paroles,
Elle tomba dans une rêverie profonde;
Elle pensa, elle pensa jusqu'à ce qu'elle ait pensé ceci :
« Je deviendrais l'esclave d'Angélia ?
Mieux vaut être l'honorable épouse du chrétien!
Cependant tous deux dans la vaste plaine
Étaient allés: le Turc prit de l'espace -
Wuk demeura et l'attendit sur le champ de bataille.
Enflammé de fureur, le Turc se précipite sur lui;
Comme un rocher, Wuk reçoit le choc sans en être ébranlé,
Et la lance du Turc se brise en éclats.
Sukan demeure à son tour et attend son attaque.
Wuk vole vers lui, élevé sur son coursier;
Mais le Turc reçoit si bien le Chrétien,
Que la lance du dernier se brise également.
Quand leurs lances furent ainsi rompues,
Ils tirèrent leurs sabres affilés,
Et un héros frappe l'autre d'estoc et de taille.
Mais voilà aussi que les sabres se brisent;
Et celui du Turc blesse profondément Jérinitsch.

Quand le Chrétien se vit dans cette extrémité,
Il poussa son coursier noir sur le blanc coursier,
Et saisissant le Turc vigoureusement au cou,
Tous deux tombèrent sur l'herbe, et pleins de rage
Tous deux se roulèrent sur la terre.

L'écume couvrait l'héroïque visage de Sukan;
Le sang et la douleur obscurcissaient le front de Wuk;
Mais il maîtrisait son angoisse.

La belle Turque vit de loin ce spectacle;
Soudain elle vole à travers la plaine,
Dans sa course ramasse le tronçon du sabre,
Et se précipite vers les deux héros : mais voyez!
Derrière elle accourt la belle Angélia :
« Arrête, femme! s'écrie la vierge pâle d'épouvante;
Tu ne dois pas tuer mon frère!
Si tu le touches... par le vrai Dieu!
Je m'arme de l'acier aigu,
Et toute vivante, je t'en perce les yeux?... »

L'épouse de Sukan lui répondit :
« Demeure, Angélia! ne me suis point!
Ce n'est point à ton frère chéri que j'en veux!
Je n'ai pour unique ennemi
Que celui qui me veut réduire à être esclave,
Et me donner comme servante à une autre...

Et Hajkuna courant vers les héros,
Frappa, armée du sabre tranchant,
Sukan jusqu'à la ceinture.
Le sang jaillit de l'horrible blessure,
Au fond de laquelle on voyait les blancs poumons

Alors le Chrétien acheva de vaincre;
Il traîna son ennemi sur la pelouse,
Et Hajkuna lui ayant présenté le sabre,
D'un coup de l'acier aiguisé il lui trancha la tête.
Mais lui-même, après qu'il eut vaincu,
Tomba sans forces sur la verte arène.
Les deux femmes s'approchèrent et, soigneuses,
Elles étanchèrent son sang et pansèrent ses plaies,
Ensuite elles le reconfortèrent avec du vin,
Replièrent à elles deux le blanc pavillon;
Et après avoir placé le blessé sur un des coursiers,
Elles reprirent avec lui le chemin de Sébéniko,
Où les blessures de Wuk ne tardèrent pas à guérir.
Alors il conduisit la charmante Turque
Dans la blanche église, la fit baptiser
Et la prit pour épouse.
Une belle race en provint;
Elle lui donna deux filles et quatre vaillants fils.



CHAPITRE XV.

LE PRINCE HÉRÉDITAIRE DE LA SERVIE.

A présent, l'on comprend bien, n'est-ce pas, comment Milosch est devenu l'idole du peuple servien? comment, à l'heure même où je retrace avec un sympathique entraînement les pieuses et nobles œuvres d'un sage d'un homme de bien sur le trône; comment,

à cette heure même, le peuple s'insurge, refuse de payer les impôts, redemande hautement Milosch, et préfère son autorité forte et paternelle, dût-elle être despotique pour quelques-uns..., à la domination bâtarde et tracassière du sénat, de ce sénat factieux, qui représente, aux yeux clairvoyants du peuple, l'autorité russe, dont les intrigues ont déposé le *père de la patrie*, ainsi qu'il a surnommé Milosch.

J'ai tenu entre mes mains une lettre, datée du 14 octobre dernier, écrite d'un village du district de Kragujevaz, par un laboureur; car, grâce à ce *despote* Milosch, tous les paysans savent écrire aujourd'hui en Servie, voire même raisonner. Cette lettre donne à la personne à qui elle est adressée des renseignements sur des affaires privées, et se termine ainsi :

« Nous autres, nous croyons que le sénat
« n'avait pas le droit de se mettre à la place
« de notre prince. Ce n'est pas le sénat qui
« l'a mis où il était, c'est nous, à cause de
« ses grands services rendus à la patrie, et
« parce qu'il nous convenait. Et nous ne
« voulons que Milosch, nous n'obéirons,
« nous ne paierons qu'à Milosch : il ne rou-
« git pas d'être sorti du milieu de nous, et
« c'est parce qu'il s'est trop montré toujours
« notre vrai ami, que les amis des Russes,
« — que Dieu damne pour s'être mêlés de nos
« affaires! — nous ont retiré notre père; mais
« tenez pour sûr que tout n'est pas fini. »

Ces quelques lignes bien vulgaires, expression naïve de la pensée intime du peuple, ce formidable pouvoir en Servie, répondent victorieusement à des volumes de politique de salon, et résument avec une admirable luci-

dité, sous le point de vue moral et matériel, le véritable état actuel des choses de ce pays.

Après cela, comme je ne me reconnais aucun droit à être crue sur parole, pour ma propre satisfaction, j'indiquerai une autre autorité que la mienne. Le *Journal des Débats*, qu'on ne suspectera pas, je pense, d'*ultra-libéralisme*, dans son numéro du 24 septembre dernier, donne sur la Servie des détails parfaitement concordants à ceux sur lesquels je m'appuie.

Ce journal, en mesure d'être bien informé, à cette occasion, a dit loyalement la vérité.

A la création des grandes et utiles institutions dont Milosch dotait ses concitoyens ne se bornaient pas toutes les obligations qu'il croyait avoir acceptées. En même temps que le chef de la Servie s'occupait à préparer l'émancipation intellectuelle de la nation, il de-

vait incessamment travailler à lui assurer son indépendance matérielle et la retirer de l'état précaire et provisoire où la laissait un traité de paix arraché à la Turquie par l'impérieuse loi de la défaite..... Il y a loin de la résignation à un fait accompli, à l'approbation authentique de ce fait! et c'était là ce qu'il fallait qu'obtînt Milosch, afin que la *légitimité* de la nationalité servienne ne pût jamais être remise en question, et son existence politique sous le coup du caprice ou de la mauvaise humeur diplomatiques.

Il savait aussi qu'enclavé comme l'est son territoire, la Servie, réduite à ses seules forces, devait de toute nécessité subir une suzeraineté, et il préférait celle de la Turquie affaiblie à celle de la Russie dévorante...

Des négociations difficiles, toutes hérissées d'obstacles presque insurmontables, s'enta-

mèrent avec la Porte, et se prolongèrent de 1829 à 1833. Cependant depuis 1821 que la paix avait été accordée à la Servie révoltée, sa fidélité à remplir ses engagements ne s'était pas démentie; tout ce qu'elle avait promis avait été religieusement rempli : la tranquillité, l'ordre rétablis sur tous les points; une organisation forte et régulière, une soumission parfaite à l'autorité. Alors Mahmoud, qui, lui aussi, possédait l'intelligence des choses et une haute portée d'esprit, comprit son siècle, comprit Milosch : la domination musulmane avait fait son temps en Servie; Milosch était l'homme qui pouvait maintenir et régulariser la révolution servienne, et la rendre inoffensive à la Turquie; Mahmoud accepta et consacra l'émancipation de ses anciens esclaves...

Toutes les choses convenues, la Porte ac-

cueillit donc convenablement la demande qui lui fut adressée par la Servie, de reconnaître son indépendance sous la suzeraineté de la Turquie, et Milosch Obrénowisch comme *prince héréditaire* des Serviens, à la condition par la Servie, de payer à la Porte un tribut annuel de 1,300,000 piastres turques et d'accepter l'occupation de Belgrade par 10,000 Turcs; toutes les autres places et forteresses remises aux Serviens, à l'exception de cinq places situées sur les bords du Danube.

Mais, mon Dieu! que de soins, de peines, de patiente habileté dut employer la Servie *constitutionnelle* pour se faire délivrer, par la *Sublime Porte*, l'*exequatur* de ses libertés!

Ce fut un beau, un immense jour pour la nation servienne, que celui où un courrier expédié de Constantinople apporta le firman qui reconnaissait sa glorieuse indépendance!

A l'annonce de cette bienheureuse nouvelle, le peuple, ivre de joie, se porta devant la modeste demeure qu'occupait le chef du gouvernement, devenu *prince héréditaire* de la Servie, l'appela à grands cris, et le salua de ses acclamations délirantes, comme pour ratifier son investiture officielle.

Des réjouissances, des fêtes, non pas de celles dont l'autorité donne le programme, eurent lieu dans toute l'étendue de la Servie; les églises ne pouvaient contenir la foule qui venait rendre grâces à Dieu de l'avoir délivrée de l'esclavage; et, dans sa pieuse superstition, le peuple *remerciait le Christ de l'avoir aidé à reconquérir la liberté*. Des chants joyeux accompagnés de musique militaire, des salves d'artillerie, d'innombrables coups de fusil retentirent pendant bien des jours dans les forêts, les montagnes et les plaines.

Mais Milosch ne voulut pas devoir à l'enthousiasme du moment, *l'investiture de droit,* qu'il n'appartenait qu'à la nation de lui donner. Le premier acte du prince, fut de soumettre à l'approbation de ses concitoyens le firman qui lui conférait l'autorité souveraine : Milosch tenait sa couronne du peuple, il lui semblait juste de lui en faire hommage : la Russie ne fut pas de cet avis.

Cette action, de haute convenance et d'une généreuse hardiesse tout à la fois, révolta certaines susceptibilités... L'envoyé russe en manifesta son mécontentement : « Est-ce donc que *Milosch* se prend pour un Bolivar! » dit-il avec l'accent de l'indignation et en pleine assemblée.

Cette subite colère russe a besoin d'être expliquée ; elle le sera plus tard d'une manière satisfaisante.

A ce propos arrogant, qui fut répété dans la même soirée au chef heureux de la Servie, il répondit avec sa finesse accoutumée et du ton le plus naturel : « Notre *bon* ministre russe oubliait, *qu'ici, le peuple est compté pour quelque chose*... »

Et ce ne sera pas la dernière fois que les *simples* réponses de Milosch amèneront le sourire sur nos lèvres; bientôt nous allons, dans une mémorable conversation, voir le paysan Servien aux prises avec le grand seigneur russe, et, par ses allures de *fine bonhomie*, réduire à la plus désolante nullité les *talents* diplomatiques de son noble interlocuteur...



CHAPITRE XVI.

UN BERGER, ROI.

Les Serviens sont enfin les maîtres chez eux, et Milosch poursuit, avec une persévérance et une énergie au-dessus de tout éloge, son œuvre civilisatrice.

Rien n'est plus attachant, ne porte plus à la méditation, que l'étude des hommes et

des choses de ce pays, placés en regard des hommes et des choses qui frappent tous les jours nos yeux..... Que sommes-nous, nous autres peuples si fiers de nos progrès en civilisation, mis en parallèle avec ce peuple primitif!

Que l'on compare cette pratique réelle de toutes les vertus civiques, de l'honneur, du patriotisme, du beau, du vrai, à ce qui se passe ailleurs.... ces caractères taillés à l'antique, aux nôtres; ces ames d'or et de fer, aux nôtres; ces mœurs patriarcales, aux nôtres; cette pureté, à notre corruption; oh! mais toutes ces comparaisons sont désolantes pour notre amour-propre!...

Et si l'on examine l'organisation administrative de la Servie, établie sur les bases les plus libérales, les plus rationnellement constitutionnelles qui aient jamais été posées; si

l'on songe que ce gouvernement modèle a été créé, institué par un pauvre paysan, qui ne sait pas même écrire, voilà bien un autre sujet d'ébahissement !

Puis, si attiré par l'attrait du merveilleux, on se trouve entraîné à suivre dans sa marche l'action puissante, audacieuse de ce pouvoir régénérateur qui chemine, sans se fourvoyer, à travers mille écueils; ayant à vaincre les commodes et paresseuses voies de la routine, les inintelligentes répugnances des masses à accepter autre chose que ce qui a toujours été; ayant à naturaliser d'autres principes, d'autres devoirs, chez une nation sortant des langes de l'ignorance la plus complète des relations sociales, du droit public; et enfin, ayant établi l'ordre et la prospérité du pays sur des ruines fumantes; alors, l'admiration et les respects de toute ame élevée sont ac-

quis à ce pouvoir patient, infatigable, dont Milosch est la noble personnification.

Car, telle fut la gigantesque tâche qu'entreprit et qu'a accomplie cet homme prodigieux, et si simple tout à la fois, sans se douter peut-être qu'il résolvait victorieusement, dans un des plus humbles coins de l'Europe, une des plus grandes difficultés politiques : l'éducation constitutionnelle d'une nation, même plus avancée en lumières et en expérience que ne l'est la nation servienne.

Pour donner une idée exacte du bien que Milosch a opéré, de sa paternelle et libérale administration, il faudrait écrire des volumes, et je ne puis disposer que de quelques lignes, pour ce sujet. Mais j'ai en ma possession une pièce qui, en nous initiant aux affaires intimes de la Servie, à l'esprit et à la marche de son gouvernement, nous explique une quantité de choses

subséquentes .... Ce document authentique, irrécusable, d'autant plus curieux que, par inadvertance sans doute... aucune des feuilles russes et allemandes n'en a donné la teneur, est le discours prononcé par Milosch à la grande assemblée nationale, convoquée par son ordre, pour recevoir le compte-rendu du *mandataire de la nation* (ainsi que se qualifiait toujours modestement le prince de la Servie).

Et c'est un singulier discours du trône que celui-ci!

Il va sans dire que je donne ici une traduction religieusement littérale, et que j'ai conservé dans toute sa pureté, comme chose sainte à laquelle on se garde bien de toucher, le texte original de l'œuvre du *Berger-Roi*; aussi n'est-ce pas le moins du monde un morceau de rhétorique que je vais présenter. On

n'y trouve pas de ces banalités usées, sortes d'énigmes sans mot, de ces niaiseries sonores dont se composent invariablement toutes les harangues royales.

Le discours du prince de la Servie a le rare mérite d'être nouveau. A coup sûr, il n'a pas été copié sur un autre : un faiseur n'eût pas parlé ainsi ! et cependant, sans en avoir sans doute la prétention, Milosch, dans sa bonne ignorance du beau parler, des mensonges, des subtilités politiques, a créé en ce genre un précédent, à désespérer tous ces malheureux monarques constitutionnels, obligés, une fois l'année, de rendre des comptes de clerc à maître à leurs commettants !

Milosch avait hâte de mettre le resultat de ses travaux, de ses longues veilles, sous les yeux de ses concitoyens, et de prendre leur avis, pour faire mieux s'il était possible. A

cet effet, il convoqua une grande assemblée nationale pour le 16 (28 nouv. s.) février 1835 à Kragujevaz, où était établi le siége du gouvernement. Mais comme en Servie le *peuple est compté pour quelque chose*, ainsi que le disait Milosch au ministre russe, et qu'il n'y a pas de palais assez grand pour contenir la multitude, toutes les assemblées générales où se traitaient les affaires du pays, en ce temps-là, se tenaient en plein air, afin que chacun, si petit qu'il soit, pût y assister.

La magnifique plaine qui entoure la petite ville de Kragujevaz, était donc l'endroit destiné à être le théâtre de cette imposante solennité. Un mois à l'avance ce fut fête dans toutes les localités avoisinantes. De toutes parts accourraient de bonne volonté de joyeux travailleurs, pour aider à disposer convenablement le lieu.

Un tertre de gazon est élevé au milieu de de la plaine et décoré de drapeaux et de feuillages; au bas de ce pittoresque trône, on a ménagé un espace qui contiendra les députations qui arrivent et assistent à cheval à ces sortes de réunions, et à force de bras, on a disposé, en disciplinant le terrain, un amphithéâtre circulaire, de manière à ce que le plus grand nombre possible de spectateurs puissent voir et entendre.

On travaille à ces préparatifs avec une ardeur, avec une joie inexprimables; jeunes et vieux, tout le monde est là, et c'est tout simple, c'est l'affaire de tous! Le prince Milosch, toujours resté l'homme du peuple, chaque jour visite les travaux, encourage les travailleurs, s'arrête dans les groupes qu'ils forment pendant les instants de repos, écoute toutes les observations, répond à toutes les récla-

mations qui lui sont adressées, explique les motifs qui l'ont déterminé à adopter telle ou telle mesure, qu'il lui est revenu avoir été mal comprise ou désapprouvée par quelques-uns. Ici, comme dans tous les lieux que parcourt le chef de la Servie, se retrouvent ces bonnes scènes de famille. Milosch ne redoute pas la discussion sur les besoins et les intérêts du pays; il a la conscience de sa tâche, et veut sincèrement et noblement que le mieux soit mis en lumière, n'importe par qui!

Quelqu'incroyables que puissent nous paraître ces détails, ils sont vrais, et transmis avec la plus scrupuleuse exactitude.

Tous les apprêts sont terminés. Le 15 au soir, les anciens, les femmes et les enfants vont au temple demander à Dieu du beau temps pour le lendemain. Le 16, le jour qui doit éclairer la grande fête nationale, se lève

resplendissant, et dès le matin, les salves d'artillerie, le son aigu du clairon retentissent dans les villes, dans les plaines, dans les forêts.

Kragujevaz offre le coup-d'œil le plus gai, le plus animé; les édifices, toutes les maisons, jusqu'aux plus humbles fenêtres, sont pavoisés de beaux drapeaux aux couleurs nationales et entremêlés de fleurs et de feuillages; l'église, dont les portes sont toutes grandes ouvertes, est pompeusement ornée; une multitude de cierges brûlent sur les autels et éclairent un trophée d'armes, de drapeaux et de fleurs, élevé au milieu de la nef; une suave musique religieuse exécute les airs populaires des vieux cantiques de l'antique Servie libre. Cette fraternité d'intérêts, de patriotisme, de piété, tout dans ces mœurs serviennes est empreint d'une pénétrante poésie!

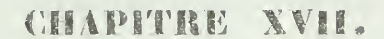
Les rues ne peuvent contenir le flot de peuple en habits de fête qui les remplit, en faisant retentir l'air de chants nationaux, et en agitant orgueilleusement des bannières de mille formes, de mille couleurs, sur lesquelles on lit : *Servie libre;* au-dessous : *district de****, *village de****. L'air de triomphe, d'indicible bonheur répandu sur tous ces mâles visages, la joie naïve et bruyante qui éclate dans les gestes, dans les discours, la variété, le pittoresque des costumes, impriment à ces bandes un cachet particulier.

Ce sont les populations des campagnes et des villages éloignés accourues de toutes les parties de la Servie pour assister à l'assemblée de famille où il va être rendu compte, à tous sans distinction, des affaires du pays. De Kragujevaz, que ces campagnards ne font que traverser rapidement, ils se dirigent vers

la plaine, et, arrivés là, ils se placent autour de l'enceinte réservée pour les cavaliers qui composent les députations des districts. Ceux-ci ont été convoqués officiellement · ce sont les knèses, les kmêtes, les woiwodes, les prélats et tous les fonctionnaires publics et militaires, et à mesure qu'arrivent ces députations, elles se rangent auprès de *l'estrade royale*, le tertre de gazon...

Midi sonne, les fanfares, les tambours, les cris, les vivats frénétiques de la foule, au milieu de laquelle s'avancent le prince Milosch, sa femme et ses fils, annoncent leur arrivée. Il se place sur le tertre avec les différents corps de l'état, qui l'ont accompagné; lui, en fait le tour, en saluant à la ronde, d'un air heureux, et de toutes parts on lui répond par des acclamations passionnées; puis, il s'arrête à une espèce de tribune que forme

une saillie pratiquée à cet effet, et debout, la tête découverte devant la nation, il prononce, d'une voix forte, le discours suivant :



CHAPITRE XVII.

UN DISCOURS ROYAL, MODÈLE.

« Frères,

« Une année s'est écoulée depuis que nous
« nous sommes trouvés réunis en même nom-
« bre et dans une circonstance aussi impor-
« tante. Notre intention était, lorsque nous

« nous séparâmes, de nous assembler à la « Saint-Georges, mais le manque de fourra- « ges nous a obligés de ne tenir qu'une pe- « tite réunion un peu après cette époque; « pendant l'été et l'automne, il nous a été « impossible de convoquer une assemblée « nationale, parce que, par suite de l'extraor- « dinaire sécheresse, un surcroît de besogne « ne permettait pas aux cultivateurs, sans « éprouver un grand dommage, de s'absen- « ter de chez eux. De notre côté, malgré tous « tous nos efforts, nous n'avons pas pu en- « core terminer les travaux qui devaient être « soumis à l'assemblée générale, et même, « jusqu'à ce moment, il n'a pas été possible « de compléter le recensement de la popu- « lation et de fixer le chiffre du revenu tiré « des dîmes et des autres sources de recette. « Il n'a pas été non plus en mon pouvoir,

« dans un si court espace de temps, d'établir
« plusieurs des institutions dont je sens en-
« core l'urgente nécessité.

« Il n'y a que deux ans que nous sommes
« bien les maîtres chez nous et que la Servie
« est devenue un état. Or, en jetant les fon-
« dements d'un nouvel état, il faut travailler
« lentement et prendre garde de ne pas pro-
« noncer une seule syllabe, qu'il faudra peut-
« être rétracter le lendemain, au grand dé-
« triment de l'intérêt public et à notre pro-
« pre confusion. Des siècles se sont écoulés
« depuis que les différents états du monde
« ont atteint la position où vous les voyez
« maintenant, et pourtant, chaque jour, leurs
« institutions réclament quelques modifica-
« tions. Telle doit être la destinée de la Ser-
« vie. La Servie ne peut pas, dans une année,

« devenir un pays si parfaitement administré,
« qu'il n'y ait rien à reprendre.

« Plusieurs particularités distinguent en-
« core la nation servienne, et elles devront
« être sacrifiées à la civilisation et aux lu-
« mières qui caractérisent les nations de
« l'Europe, avant que nous puissions espérer
« nous ranger parmi elles, et surtout, nous
« ne possédons pas encore parmi nous un
« nombre suffisant d'hommes capables de di-
« riger l'administration du pays, comme dans
« les autres pays de l'Europe. Ça été là le
« grand obstacle aux établissements de ces
« institutions que nous désirons donner à
« notre patrie.

« Dans une occasion aussi solennelle que
« celle-ci, environné des membres les plus
« chers de la grande famille servienne, des
« membres du corps législatif, ceux des tri-

« bunaux provinciaux, des capitaines des
« différents districs, des doyens des diffé-
« rentes communautés et du clergé, je me
« présente devant vous, frères, pour vous
« rappeler le discours que je prononçai l'an-
« née dernière à la Saint-Tryphon, en assem-
« blée générale, et que j'ai fait imprimer et
« distribuer parmi le peuple. Dans ce dis-
« cours, je vous communiquai le désir que
« j'avais de former une administration régu-
« lière, et en second lieu, d'asseoir les im-
« pôts d'une manière à la fois équitable et
« simple en même temps que conforme aux
« intérêts du trésor; troisièmement, de payer
« les dettes de nos anciens évêques, qui
« étaient un grand fardeau pour les provin-
« ces depuis peu incorporées à la Servie.
« J'ai pendant toute l'année constamment
« fixé mon attention, soit dans le conseil,

« soit en consultant la législation de notre
« pays, sur les moyens de fixer le système
« administratif le mieux adapté et le plus
« avantageux à notre pays, et j'en suis venu
« à la ferme résolution :

« 1° De promulguer un statut pour la Ser-
« vie, définissant soigneusement les droits et
« les devoirs du prince, les droits et les de-
« voirs des magistrats serviens, aussi bien
« que ceux de tout Servien. Ce statut sera
« lu en votre présence; vous y verrez que les
« droits nationaux, ceux dont tout Servien
« doit jouir, sont tels que l'humanité les de-
« mande : que la personne de tout Servien
« est libre, — que tout Servien est maître de
« sa propriété. Nous jurerons tous obéis-
« sance à ce statut, non-seulement nous qui
« sommes ici assemblés, mais aussi ceux de
« nos frères qui pourraient être absents. Nous

« jurerons les uns aux aux autres, — le prince
« aux magistrats et au peuple, — les magis-
« trats au prince et au peuple, — le peuple
« au prince et aux magistrats, — de consi-
« dérer ce statut comme sacré et inviolable,
« comme nous tenons l'Évangile sacré et in-
« violable; de ne jamais nous en éloigner
« d'un pouce, de n'en pas altérer une seule
« syllabe, sans avoir préalablement obtenu
« le consentement de toute la nation.

« 2° J'ai résolu de former un conseil d'é-
« tat, formant la première et la plus haute
« magistrature de notre pays, après moi, le
« prince : il sera composé de six ministres,
« chacun desquels présidera à un départe-
« ment de l'administration, et de plusieurs
« conseillers privés. Les ministres fourniront
« des rapports sur les affaires, les conseillers
« les examineront et autoriseront les actes

« qui devront être soumis à mon approba-
« tion. Les ministres aussi bien que les con-
« seillers sont responsables au prince et *au*
« *peuple* pour leurs actes, et spécialement
« pour les abus dont ils pourront se rendre
« coupables dans l'exercice de leur pou-
« voir.

« 3° J'ai ordonné que notre Code civil et
« criminel, à la rédaction duquel quatre an-
« nées ont été consacrées, fût encore revu,
« amélioré et rendu plus intelligible : ces
« Codes seront confiés à nos juges, afin que,
« selon leur contenu, ils puissent protéger
« l'innocent et punir le coupable. Doréna-
« vant, chaque Servien trouvera protection
« et justice, non comme auparavant dans
« l'opinion du juge, mais sous l'égide de la
« loi. Par de semblables institutions, l'ad-
« ministration intérieure sera, je l'espère,

« fortifiée et comme liée par une chaîne
« étroite. Le peuple sera placé sous les an-
« ciens, les capitaines et les juges; les juges
« sous le conseil-d'état, le conseil-d'état sous
« le prince; *le prince lui-même sous la loi* et
« dans de constantes relations avec le con-
« seil. Une pareille institution formera comme
« un cercle qui enceindra *la volonté arbitraire*
« *de tous en général et de chacun de nous en par-*
« *ticulier.* Il est possible que, même dans ces
« institutions, des imperfections puissent être
« découvertes. A mesure que le temps s'avan-
« cera, elles apparaîtront et on y remédiera.
« Ni mon propre jugement, ni les informa-
« tions que j'ai recueillies, ni le temps que
« j'ai pu consacrer à leur étude, ne m'ont
« suffi pour amener à perfection une si im-
« portante tâche et me permettre de dire :
« — Nul ne trouvera une faute dans mon

« œuvre, — ou bien : — C'est l'œuvre la plus
« parfaite qui existe sur la terre.

« Ayant ainsi accompli les promesses que
« j'avais faites relativement à l'ordre à intro-
« duire dans l'administration intérieure, j'ap-
« pellerai maintenant votre attention sur
« une autre question importante mention-
« née dans mon discours de l'annee passée,
« à savoir comment les contributions seront
« levées sur le peuple.

« La nation servienne se trouve dans la
« nécessité de faire face annuellement aux
« dépenses suivantes : le tribut au sultan, le
« salaire du prince et de sa famille, le sa-
« laire des employés du gouvernement, le
« salaire des évêques, les dépenses pour le
« maintien d'une force militaire, l'établisse-
« ment des postes, l'établissement des qua-
« rantaines, la mission à Constantinople, les

« agents consulaires dans différents endroits,
« et enfin les dépenses imprévues.

« Jusqu'ici les revenus tirés de différentes « sources nous ont permis de défrayer ces « dépenses indispensables. A l'avenir, la na- « tion servienne doit, comme par le passé, « nous fournir les ressources nécessaires pour « ces dépenses. J'ai, de concert avec le corps « législatif, recherché les moyens de satisfaire « ces impérieuses nécessités de la manière la « plus douce et la plus équitable *pour le peuple*, « et en même temps la plus commode pour « le gouvernement. Nous avons eu, pendant « le courant de l'année passée, plusieurs dis- « cusssions à ce sujet, les uns entretenant « une opinion, les autres une autre. J'ai re- « connu à la fin qu'il était plus convenable « de faire une appréciation générale de toutes « les dépenses de la Servie et d'en recueillir « le montant directement et en somme ronde.

« du peuple servien. La collection de cette « taxe sera faite à deux différentes époques « de l'année : la première, à la Saint-Georges, « le 23 avril ; l'autre, à la Saint-Démétrius, « le 9 novembre, afin de faciliter au peuple « le moyen de réunir la somme nécessaire « pour le paiement au jour fixé.

« Pour délivrer le peuple des tracasseries « de tous les instants que lui causent de pe-« tites contributions indirectes, je n'ai éta-« bli qu'une seule taxe, à savoir : une taxe « de trois dollars tous les six mois, par per-« sonne. Je dis : Payez trois dollars deux fois « par an, et vous êtes exempts de payer quoi-« que ce soit : capitations, taxes ecclésiasti-« ques, taxes sur les mariages, impôts sur les « boissons et sur le blé, sixième sur le sar-« rasin, l'orge, l'avoine et le froment, sixième « sur le miel et le vin.

« Enfin le peuple sera exempt de toute es-

« espèce de service obligatoire envers les « hommes en place (excépté dans le cas où « le gouvernement requiert les travailleurs « pour cause d'utilité générale, et même, « dans ce cas, le gouvernement paiera le sa- « laire à chaque homme qui travaillera au « moins un jour). Les routes et les ponts « seulement seront construits aux frais des « différents villages. Les forêts et les pâtura- « ges seront à l'avenir propriétés nationales : « toute la nation payant des contributions « pour leur entretien, il est bien juste que « tout le monde en jouisse. Maintenant, si « l'on examine les nombreux avantages qui « résulteront de ce nouveau mode de taxa- « tion, l'on avouera qu'aucune nation n'est « taxée d'une manière plus libérale que la « nation servienne.

« Reste à savoir si le produit de cette taxe

« sera suffisant pour nos dépenses annuelles.
« Notre administration doit voir maintenant,
« si c'est ainsi ou non ; et ce sera le devoir
« du ministre des finances, à l'expiration de
« la présente année, de mettre sous mes yeux
« et sous ceux du conseil et de *l'assemblée na-
« tionale*, le relevé des recettes et dépenses
« du gouvernement.

« Toutefois, pour que l'assiette de cette
« taxe se fasse de telle manière que les plus
« riches comme les plus pauvres Serviens
« puissent être satisfaits, je vous communi-
« querai le recensement de la population,
« où est marqué le nombre des mariés et des
« non-mariés; la fortune de chaque Servien
« y est aussi marquée; ce sera conformément
« à cette liste et au revenu de chaque homme,
« que l'assiette de la taxe sera faite. Déter-
« miner quelle portion de cette taxe chaque

« individu aura à payer, n'est pas mon af-
« faire, ni celle du gouvernement; c'est aux
« *anciens* de chaque municipalité à faire cette
« détermination. Ils examineront cette liste,
« compareront le montant des dîmes payées
« par chaque individu, et, de concert avec
« les capitaines et les juges du district, ils
« feront l'assiette de la taxe, de manière à ne
« pas donner aux pauvres des motifs de les
« accuser de partialité.

« Je vous adresse ces paroles, frères et
« gentilshommes, et vous requiers de me
« faire entendre ou de me communiquer par
« écrit votre opinion sincère et sans dégui-
« sement sur ce sujet, pour que je connaisse
« si vous approuvez les institutions auxquelles
« j'ai fait allusion, et si vous êtes d'accord
« avec moi sur le montant de la taxe et le
« mode de la lever. Faites-moi entendre votre

CHAPITRE XVIII.

MILOSCH ET MAHMOUD.

Peu de temps après la grande réunion nationale du 16 février 1835, le prince Milosch reçut du sultan une gracieuse missive qui l'engageait, dans les termes les plus pompeux du style oriental, à se rendre à Constantinople : « *Sa Hautesse considérerait,* disait-elle,

« *comme un des jours heureux de sa vie, celui*
« *où il lui serait donné d'exprimer personnelle-*
« *ment, au glorieux prince de la Servie, les*
« *hauts sentiments dont elle était animée à son*
« *égard.* »

Le temps n'était plus où, sur un signe, l'esclave servien eût été amené pieds et poings liés devant son maître, pour qu'il en disposât suivant son bon plaisir! il ne pouvait plus même être question d'intimer un ordre auquel, celui à qui il serait donné, ne se croirait pas tenu d'obéir; maintenant, il fallait employer des formes vis-à-vis du *glorieux prince de la Servie*, pour en obtenir la faveur d'un rendez-vous...

Milosch ne fut pas ébloui par cette municence de courtoisie de la Porte à son encontre..... il en apprécia tout d'abord et la valeur, et les motifs, aussi bien qu'il devina

à quelle instigation il devait l'honneur d'être appelé auprès du sultan... Mais, avec sa sagacité ordinaire, il entrevit également le parti qu'il y aurait à tirer de ce rapprochement qui, de sa part, n'avait été ni recherché, ni mendié. Dans le huis-clos du cabinet de Mahmoud, beaucoup de choses pourraient être expliquées et discutées utilement..... le voyage de Constantinople fut arrêté dans la pensée du chef de la Servie.

Cette détermination rencontra de l'opposition parmi ses conseillers. Les mêmes craintes qui lui avaient été exprimées quelques années auparavant, pour le dissuader de se rendre au camp de *Kourschid*, furent reproduites, et cette fois, elles se trouvaient appuyées par l'autorité d'un terrible souvenir... Mais Milosch n'a jamais guère tenu compte des considérations qui lui sont purement person-

nelles, quand il s'est agi de l'intérêt de la patrie : « Eh bien! leur dit-il, nous avions tous raison : vos défiances étaient fondées, comme aussi ma confiance en Dieu a été justifiée! Il est des cas où la témérité tourne mieux à profit que la prudence, et, de même que je suis revenu du camp ottoman, je reviendrai de Constantinople! »

De magnifiques honneurs l'y attendaient. Mahmoud, cet autre homme si extraordinaire, comprit toutes les obligations que lui imposait la généreuse confiance de son ancien ennemi, et il la reconnut noblement.

Il faut dire également à la louange du peuple turc, que, partout sur son passage, le héros servien recueillit les plus vifs témoignages d'admiration et de respect.

Le voyage en Turquie du populaire chef de la Servie, a été une ovation perpétuelle

dans tous les lieux placés sur son itinéraire; plusieurs fois il dit avec émotion : « Je ne me serais jamais attendu à tant de bienveillance. *Il y a du bon dans ce pauvre peuple d'esclaves!* »

A Constantinople, la réception du prince Milosch fut des plus solennelles : il traversa la ville pour se rendre au palais, monté sur un cheval orientalement caparaçonné de velours, d'or et de pierreries, que lui avait envoyé le sultan; il était escorté par les principaux officiers de sa garde, et entouré de personnes de marque. Milosch est de taille moyenne, sa tournure est militaire, ses manières sont simples, jamais vulgaires, quelquefois très-dignes : il a le front développé, le regard perçant; sa physionomie est empreinte d'un mélange singulier d'audace, d'énergie et de douceur, mais par-dessus tout

d'une expression de finesse moqueuse. Son air, habituellement calme et froid, est imposant, et la belle et longue barbe qu'il porte, donne à l'ensemble de cette tête un remarquable caractère de fierté.

Tel apparut, aux yeux émerveillés de la foule qui tapissait les rues sur son passage, le paysan servien, le *soldat heureux*, qu'environnaient à cette heure les hommages des Musulmans, jadis ses maîtres! et, lorsque par un enthousiaste élan le peuple le salua des plus vives acclamations, le regard de Milosch refléta une de ses orgueilleuses joies, un de ces bonheurs infinis, qui paient en une minute les labeurs de toute une vie d'homme!...

Arrivé au palais, où le divan avait été convoqué, le prince de la Servie fut introduit avec le cérémonial d'usage; après que ces

formalités eurent été remplies, Mahmoud déploya vis-à-vis de son vassal toutes les coquetteries de la plus exquise politesse; avec une grâce parfaite, il lui réitéra publiquement les assurances de la haute estime et de l'*admiration* que, depuis longtemps, il professait « *pour un des hommes les plus étonnants du siècle.* »

Milosch, vivement impressionné (et cela se conçoit), déguisait de son mieux le trouble qu'il éprouvait. Pendant quelques instants, son regard expressif demeura arrêté sur le sultan... puis il lui dit avec un accent, un ton, une manière intraduisibles :

— Je suis bien embarrassé pour répondre à Votre Hautesse... elle m'a volé le peu de mots que je pusse lui adresser et qui dans ma bouche auraient été l'expression de la vérité comme de ma pensée!

Mahmoud sourit et lui tendit affectueusement la main.

Milosch était l'objet de l'attention et de la curiosité générales; il s'en apercevait bien et jouait serré. Ses gestes étaient épiés, ses moindres paroles répétées; mais le paysan, resté noblement lui-même, sut imposer le respect, même pour *son ignorance des belles façons du monde*, ainsi qu'il s'en accusait spirituellement. Et, dans cette cour aux formes craintives et serviles, son attitude pleine de dignité sans raideur, vis-à-vis du sultan, était le sujet de l'étonnement de gens accoutumés à ne jamais élever le regard jusqu'au front du maître!

En se montrant constamment à la hauteur de sa position, le prince de la Servie convertit à son mérite tous les hommes de quelque valeur, et des informations de toute exac-

titude m'autorisent à dire que Milosch conserve encore à Constantinople de nombreux et dévoués partisans...

Mahmoud, très-certainement, était supérieur à Milosch sous le rapport de l'instruction; mais bientôt il dût reconnaître qu'il avait affaire à un adversaire aussi redoutable dans les escarmouches diplomatiques que sur les champs de bataille.

Depuis son arrivée, le prince voyait fréquemment le sultan en audience privée, et aucune communication importante ne lui avait été faite. Le temps s'écoulait fort agréablement en fêtes, en hommages et en compliments pour le *fidèle et honoré allié* de la Turquie; cependant, celui-ci soupçonnait qu'il ne devait pas avoir été appelé à Constantinople, uniquement pour recevoir des compliments et en rendre, ou pour traiter

de ces lieux-communs de détail, qui eussent pu l'être tout aussi bien de chancellerie à chancellerie! Plusieurs fois, dans les causeries intimes dont il été favorisé, Mahmoud, en lui parlant des affaires en général de la Servie, avait bien jeté quelques mots ambigus sur ces institutions; mais, sur ce sujet, Milosch se donnait bien garde de comprendre, de relever aucune insinuation; et, en tacticien consommé, il opposait aux manœuvres ennemies, cette force d'inertie, la plus désolante de toutes les résistances! Alors, il fallut que le sultan se décidât à exécuter les ordres qu'il avait reçus d'ailleurs du cabinet russe.

Une personne, placée très-avant dans la confidence de l'un des deux interlocuteurs, m'a transmis ces curieux et amusants détails :

— Prince, dit enfin un jour Sa Hautesse à

Milosch, les admirateurs les plus sincères de votre rare mérite, voient avec peine, que votre gouvernement si excellent en beaucoup de points, s'engage dans une route pleine de dangers!

— Ah! mon Dieu! s'écria Milosch d'un ton alarmé, eh! comment Votre Hautesse qui me comble de tant de témoignages de son précieux intérêt, ne m'en a-t-elle pas fait prévenir plus tôt?

— Ce sujet est grave! répondit le sultan, il ne pouvait être traité par des intermédiaires. J'ai pensé qu'il était préférable qu'il fût examiné et discuté entre nous, prince, dans l'abandon de la plus entière confiance.

Milosch qui ne comprenait pas trop, qu'entre un Turc et un Servien, il pût exister de ces épanchements de cœur à cœur, se contenta de s'incliner silencieusement.

— Les institutions dont vous permettez l'établissement en Servie, continua Mahmoud, en vous dépouillant de l'autorite souveraine, vous conduiraient infailliblement à votre perte, prince. L'expérience de ce qui se passe chez d'autres nations autorise ces craintes!

— Pour ce qui me regarde, il en sera ce qu'il plaira à Dieu! Quant à l'autorité souveraine, elle ne m'appartient pas, ce serait une trop lourde charge pour un pauvre ignorant comme moi! dit Milosch humblement, aussi, l'ai-je partagée entre moi et ceux qui peuvent m'aider de leurs conseils et de leurs lumières, et nous exerçons le pouvoir en famille, au plus grand avantage de toute la nation.

Ce fut au tour du sultan de ne pas comprendre cette définition si simplement parfaite du système représentatif.

— Vos institutions telles qu'elles existent, reprit-il, renferment trop d'éléments démagogiques.

— Qu'est-ce que veut dire cela? demanda Milosch d'un air inquiet.

— Prince, répartit Mahmoud avec une irritation contenue, vous concédez au peuple des droits excessifs : votre constitution lui donne, en un mot, une trop large part de liberté!

— Le peuple servien n'a que *la part qu'il s'est faite* par quarante années de douloureux sacrifices, dit Milosch du ton le plus naturel; il trouverait bien dur aujourd'hui, de se voir petitement mesurer le bonheur et la liberté par celui de ses frères *qu'il a choisi* pour chef.

— Le peuple servien n'est pas encore assez façonné aux changements qui se sont opérés

dans sa situation, pour qu'on puisse, sans un très-grand danger, le faire jouir d'une liberté aussi absolue et dont il ne tarderait pas à abuser. Enfin, prince, ajouta le sultan, votre manière de gouverner inspire des alarmes sérieuses aux puissances qui ont *accédé* à reconnaître l'indépendance de la Servie!

Cette expression entra aiguë dans l'ame du patriote, résonna mal sonnante aux oreilles du chef de l'héroïque Servie. Mais Milosch exerce un grand pouvoir sur lui-même; son thême, d'ailleurs, était fait à l'avance; il répondit avec calme :

— On n'abuse d'ordinaire que de ce qui ne nous appartient pas, répondit-il. Pourquoi le peuple servien abuserait-il de ce qu'il possède *en vertu de ses droits*? Son organisation actuelle lui convient apparemment, *puisqu'il a posé le fusil pour reprendre la bêche.*

Mahmoud sentit le trait... — Prince, reprit-il vivement, vos institutions renferment des principes destructeurs de la prérogative royale, que tous les souverains cherchent à maintenir fermement et à faire respecter. Je me vois forcé de vous rappeler, prince, que les puissances protectrices de la Servie ont le droit de conseil, en ce qui touche les intérêts réciproques établis par les traités.

— Je ne me souviens pas, dit Milosch d'un air de doute, d'avoir jamais conclu de traités avec *d'autres puissances* que la Turquie..... Est-ce que la Servie n'acquitte pas avec probité les engagements qu'elle a contractés avec la Sublime-Porte?

— Le discours du trône que vous avez prononcé le 16 février dernier, continua Mahmoud, a été l'objet d'une critique très-vive de la part de la Russie, prince.

— Mais nous n'avons rien à démêler avec la Russie, nous autres? interrompit Milosch en souriant.

Et le sultan, sans répondre à l'interrogation ni à l'interpellation narquoises qui lui avaient été adressées, reprit avec une impatience que Milosch n'avait pas l'air de remarquer :

— Ce discours a provoqué des réclamations de la part du cabinet impérial, d'après lesquelles j'ai reconnu la nécessité, prince, d'avoir avec vous un entretien.

— Je ne sais pas ce qu'on entend par un *discours du trône*, moi, répondit le prince avec une adorable malice ; je ne croyais pas avoir fait rien de semblable! à moins qu'on ne nomme ainsi le *compte-rendu* de nos travaux en commun, que j'ai présenté, effectivement, à notre assemblée nationale? Je suis

bien fâché de ne pouvoir mettre à l'instant sous les yeux de Votre Hautesse cette espèce de *pièce comptable*, que j'ai fait imprimer pour être distribuée à ceux de nos frères qui n'assistaient pas à l'assemblée, Votre Hautesse verrait que ça ne peut intéresser que nous!

— Vos institutions intéressent les puissances, si elles sont de nature à troubler leur tranquillité..... interrompit le sultan. Mais à son tour Milosch continua :

— C'est, tout bonnement, l'état de la situation de nos affaires, lequel, en même temps, détermine les devoirs du chef du gouvernement, comme il indique au peuple les siens : voilà tout! Nous autres paysans, nous nous arrangeons du mieux que nous pouvons! On a fait bien du bruit pour peu, à ce que je vois.

Qu'on imagine, pendant ces réponses faites

du ton de bonhomie dont Milosch sait tirer un merveilleux parti, l'attitude de Mahmoud qui, les yeux fixés sur le *paysan*, l'observait de l'air le plus étrangement étonné... et l'on aura une idée de cette divertissante scène entre ces deux hommes qui se comprenaient sans vouloir s'entendre, et dont la pénétration de l'un ne pouvait l'emporter sur celle de l'autre !

— Prince... répondit le sultan avec un ton fort radouci, la constitution que vous avez donnée à votre pays est infiniment plus libérale que celle des autres gouvernements de l'Europe, et par des motifs politiques que vous apprécierez, cet état de choses ne peut subsister sans inconvénient.

La Russie croit, ajouta-t-il, que par rapport aux peuples placés sous sa protection, elle a à redouter la contagion des principes

adoptés par la Servie. La Moldavie et la Valachie, par exemple, pourraient, par imitation, vouloir opérer des changements dans les institutions qui les régissent, ou élever des prétentions, auxquelles la Russie ne serait pas disposée à obtempérer..... Enfin, cette puissance voit avec inquiétude ce qui se passe en Servie, et j'ai dû m'engager à obtenir de vous, prince, quelques modifications reconnues nécessaires.

— La Servie est trop chétive, dit Milosch, pour que personne songe à imiter ce qu'elle fait! Il m'étonne bien que la Russie, qui étend ses grands bras sur plus de cinquante millions d'*esclaves*, prenne souci de ce qui se passe dans notre pauvre petite principauté!

Le sultan ne put s'empêcher de rire; il n'aimait pas plus la Russie que Milosch ne l'aimait, et à part lui, la résistance de son

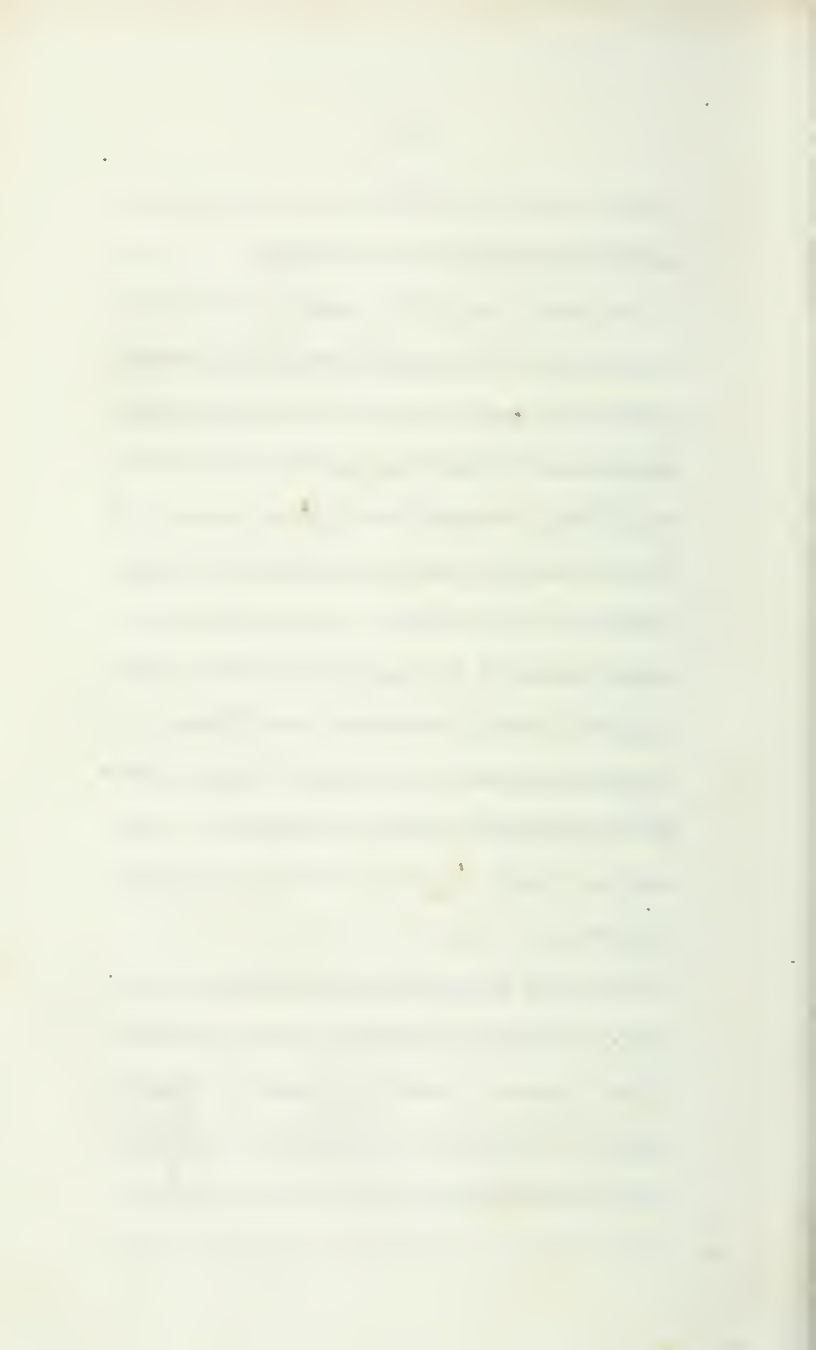
vassal à l'endroit de cette puissance, lui convenait fort... mais la Turquie était sous le joug *de l'amitié* de la Russie, et il fallait la satisfaire! La glace était rompue; Mahmoud cessant d'employer les ruses et finesses diplomatiques auprès de l'homme le plus fin et le plus rusé, des explications très-nettes, très-précises, apprirent à Milosch que la *puissante alliée* de la Turquie *exigeait* qu'en sa qualité de suzeraine, la Porte intervînt, et imposât à la Servie l'*obligation de modifier ses institutions qui renfermaient des principes trop démagogiques*...

Cette déclaration ne prenait pas Milosch au dépourvu. Il savait depuis longtemps à quoi s'en tenir, et il était en mesure de soutenir les discussions auxquelles cette ouverture allait donner lieu. Il se contenta de répondre au sultan, par des assurances générales, de faire, à la considération de Sa Hau-

tesse, toutes les concessions qui seraient *compatibles avec les intérêts de la Servie.*

— Prince, lui dit Mahmoud en terminant cet entretien remarquable, vous ne trouverez pas en moi un ennemi des institutions qui donnent aux peuples *une somme de droits et de sage liberté. Chaque chose fait son temps... Il faut reconstruire la maison avant qu'elle ne croule, sous peine d'être enseveli sous ses ruines...* » Il porta la main à son front, absorbé dans ses pensées ; puis, s'apercevant que Milosch, le regard arrêté sur lui, cherchait à saisir le sens de ses paroles, il lui dit en souriant : « Dieu seul est grand... la vie de l'homme est trop courte...

La vie de Mahmoud aurait-elle été en effet trop courte pour produire au jour et recueillir la gloire de l'œuvre immense que peut-être il avait préparée ? S'il était vrai... Honneur à sa mémoire!!!



CHAPITRE XIX.

Après cette explication, la question se trouvant officiellement dénoncée, des conférences en règle s'établirent ; le chef de la Servie discuta les demandes faites par le divan. La mission russe, qui semblait ne devoir jouer qu'un rôle secondaire, était cependant l'ame des né-

gociations, et ne restait pas inactive entre les deux parties.... Elle poussait l'une à obtenir beaucoup; vis-à-vis de l'autre, elle protestait de sa modération et de son bon-vouloir, et se posait, au besoin, comme médiatrice, entre des gens qui se seraient beaucoup mieux entendus sans elle!

En définitive, comme il ne s'agissait que de concéder le moins possible, après de longs débats, où il se défendit pied à pied, le prince s'engagea *à obtenir l'approbation de ses concitoyens*, aux modifications qui venaient d'être définitivement arrêtées entre *la Turquie* et lui.

Mahmoud disait hautement, en parlant de Milosch : « *Je ne connais pas homme au monde qui m'inspire plus d'admiration et de parfaite confiance, en même temps qu'il possède l'esprit le plus extraordinairement délié que j'aie encore rencontré !*

Et, en témoignage des sentiments que lui avait inspirés le prince Milosch, le sultan voulut l'honorer par une distinction qui n'a pas de précédent en Turquie ; il lui fit don d'*un sabre d'honneur,* d'autres armes de prix, et je crois, sans pouvoir toutefois l'affirmer, de deux magnifiques canons.

La nature de ces cadeaux produisit la plus vive sensation parmi les Musulmans. D'après les us et coutumes nationales, *jamais un Croyant ne fait don d'une arme à un chrétien.* On peut, d'après cela, apprécier la valeur inestimable du présent offert par le sultan à l'esclave révolté. . . . .

Cet acte, d'une omnipotence inouïe, fit événement dans tout l'empire ottoman. La jeune Turquie applaudit à la généreuse hardiesse de Mahmoud, battit des mains à cette nouvelle démonstration de l'esprit du pro-

grès, contre la domination des stupides préjugés qui, comme une lèpre morale, rongent le corps social en Orient; les hommes de l'*immobilité* en furent profondément révoltés, et virent, dans ce fait, l'abaissement, la ruine complète de l'islamisme.

De retour en Servie, Milosch s'occupa activement d'opérer les changements convenus à Constantinople, dans la crainte que de nouvelles exigences ne vinssent ajouter aux concessions qu'il avait cru devoir faire : la Servie n'était pas assez forte pour braver les deux puissances qui la dominaient, et elle ne pouvait compromettre son indépendance, à peine assise, par une résistance irréfléchie!

L'année d'après, ce travail fut terminé, et encore ici, on retrouve l'esprit de prudence et d'avenir qui caractérise tous les actes de

l'administration de Milosch : l'organisation définitive de la Servie, en pleine paix, resta une organisation *armée*... Les conventions arrêtées à Constantinople se trouvaient muettes à cet égard... On ne pense pas à tout! Mais Milosch n'était pas homme à ne pas faire profit, dans l'intérêt de son pays, des imprévoyances de la mission russe...

La nouvelle constitution fut proclamée sur ces bases, le 23 février 1837, à Belgrade, en présence du pacha commissaire délégué de la Sublime-Porte, du prince Milosch, de toutes les autorités réunies et du peuple servien, convoqué invariablement à toutes les solennités nationales.

Et par rapport à ce qui précède, autant que pour l'intelligence et la *moralité* de ce qui va suivre, il ne nous est pas inutile de connaître ce document.

En voici les principales dispositions :

« 1° La formation d'un ministère composé « de quatre départements : intérieur, finan- « ces, justice et affaires étrangères. Le mi- « nistre des affaires étrangères remplit aussi « les fonctions de *prestawnick* du prince ; il « est en même temps son ministre du cabi- « net. — Le ministre de l'intérieur a les at- « tributions de la guerre et de la police ; le « ministre des finances est chargé du com- « merce ; enfin celui de la justice a dans ses « attributions les affaires du culte ; 2° la for- « mation du sénat composé de seize séna- « teurs et d'un président. Le sénat est le plus « haut pouvoir de l'état ; les résolutions qu'il « adopte à la majorité des voix doivent être « sanctionnées par le prince ; 3° le premier « choix des ministres, du président du sénat « et des sénateurs appartient au prince ; mais

« il ne pourra choisir que parmi les fonc-
« tionnaires les plus capables et les plus es-
« timés, et son choix devra être soumis à
« l'approbation du peuple; 4° organisation
« d'un tribunal d'appel. — Ce tribunal se
« compose d'un président et de quatre con-
« seillers; 5° le rang des ministres et celui
« du président du sénat équivaut à celui de
« général de division; celui des sénateurs et
« du président de la cour d'appel est égal à
« celui de major-général; celui des conseil-
« lers au rang de colonel; 6° le pays est divisé
« en dix-sept cercles; les cercles les plus éten-
« dus sont soumis à l'autorité d'un colonel, et
« les autres à l'autorité d'un lieutenant-colo-
« nel; 7° les fonctionnaires publics sont di-
« visés en onze classes : la première com-
« prend les généraux de division, ils reçoivent
« 5,000 florins (7,500 fr.) de traitement; la

« seconde, des majors-généraux, avec 2,500
« florins (6,250 fr.); la troisième, les colo-
« nels, avec 2,000 florins (5,000 fr.), et ainsi
« de suite à proportion; 8° le traitement
« annuel du prince est de 200,000 florins
« (500,000 fr.); 9° l'archevêque reçoit 6,000
« florins (15,000 fr.), et les évêques 4,000
« florins (10,000).

« Les employés ne peuvent être destitués
« sans jugement préalable; à l'avenir les
« promotions de fonctionnaires publics de
« toutes classes ne pourront avoir lieu que
« selon le rang et l'ordre hiérarchique. Cha-
« que localité choisira ses conseillers muni-
« cipaux, et les knèses fixeront le chiffre des
« impôts et les percevront; ces autorités ad-
« ministreront elles-mêmes la caisse commu-
« nale; chacun paiera les impôts suivant sa
« fortune; les communes ont le droit d'af-

« fermer leurs immeubles ; la propriété des
« citoyens est déclarée complète, et ils peu-
« vent en disposer à titre onéreux ; la corvée
« est abolie.

« Les troupes régulières se composeront
« par régiment d'un bataillon de six compa-
« gnies, d'un demi-escadron de cavalerie et
« de soixante artilleurs. »

La somme de 300,000 florins (750,000 fr.) avait été primitivement votée pour l'entretien du prince et de sa famille, eu égard à ses frais de représentation ordinaire, et plus encore à ceux que lui occasionait l'hospitalité qu'il exerçait noblement envers toutes les autorités des districts éloignés, et quiconque généralement venait pour lui parler à la résidence. Milosch trouva ce chiffre trop élevé : « C'est assez, dit-il, de deux cent mille florins,

et ce serait bien trop, si je ne devais partager à l'occasion avec les nécessiteux. »

Telles sont les bases du *statut organique* de 1837.

N'est-il pas vrai qu'il est fort curieux de comparer, les pièces sous les yeux, cette constitution, telle qu'elle avait été amendée à la requisition russe, avec le projet présenté bravement par Milosch à l'assemblée nationale de 1835? et surtout, si l'on rapproche de ces faits d'une foudroyante autorité, les griefs articulés contre le souverain de la Servie en 1839!...

Nous finirons bien par délivrer la vérité du *carcere duro* où elle était retenue à la gêne! Eh mon Dieu! avec un peu de patience et d'application, il est moins malaisé qu'on ne le croit, de trouver le mot d'une quantité de

ces mystifications politiques dont se compose presque toute la science gouvernementale... Du reste, nous allons en voir bien d'autres!

CHAPITRE XX.

INTRIGUES RUSSES.

La Russie n'avait pas été appelée à *réviser* la constitution qui venait d'être promulguée à Belgrade!... elle n'en connut la teneur qu'avec le commun des martyrs, et grand fut son courroux de la trouver encore aussi audacieusement *démocratique*, malgré les muti-

lations qu'elle lui avait fait subir. Mais la Russie a pour principe d'accepter les faits *accomplis*, se réservant, bien entendu, d'en exploiter, suivant l'occurrence, toutes les éventualités; on ne la trouvera jamais en faute sur ce point. Ici, elle n'avait pu réussir à empêcher tout ce qu'elle aurait voulu; elle avisa aussitôt au parti qu'elle en pourrait tirer.....

Et d'abord, rappelons-nous la colère de son ministre en Servie, lorsque Milosch soumit à la ratification du peuple le firman de 1833 qui le reconnaissait comme prince héréditaire des Serviens. C'est que, jusqu'à cette époque, le cabinet impérial avait espéré faire de celui-ci, comme des hospodars de Valachie et de Moldavie, un instrument docile à ses projets. Or, cet acte indiquait clairement que Milosch ne renierait pas l'origine de sa souveraineté, et que, de prime-abord, il re-

pousserait la tutelle qu'on tentait de lui imposer. Alors, il fut accusé de la plus noire ingratitude envers la Russie qui croyait, ou du moins n'avait pas cessé de vouloir lui persuader, qu'elle avait acquis des droits à son éternelle reconnaissance. Et voici comment :

Lorsque les Serviens entrèrent en négociation avec la Turquie pour obtenir la reconnaissance de leur indépendance, il faut être juste, ils trouvèrent dans la mission russe à Constantinople un puissant appui. Non que la Russie s'inquiétât beaucoup du sort d'un peuple chrétien gémissant sous la plus cruelle oppression; la diplomatie, la diplomatie russe surtout, n'a pas de ces *sensibilités* vulgaires; mais, soutenir les populations chrétiennes de la Turquie, les encourager et les aider sous main à la révolte, les appuyer ensuite ouvertement dans les négociations, stipuler pour

elles dans leurs accommodements avec la Porte; telle est la politique constamment suivie par la Russie, et le but en est facile à saisir : c'est de faire rechercher son intervention par ces malheureux peuples, de s'offrir à eux comme une protectrice généreuse; c'est de les habituer à la considérer comme leur appui naturel, et plus tard, être appelée comme arbitre dans leurs différends avec la Porte, à qui d'autre part elle impose ses volontés, et qui n'autorise que ce qui convient à la politique russe!

La Russie est la personnification de cette *fatalité*, tant prédite, qui doit, dans un temps donné, repousser l'islamisme de l'autre côté du Bosphore; et la Russie prépare les voies, de manière à ce que le jour où l'empire ottoman disparaîtra, elle puisse dire, parodiant le mot des Bourbons en 1814 : *Il n'y a qu'un homme de plus à Constantinople!*

Pour cela elle doit se faire connaître, se faire aimer de toutes les populations dont la réunion forme la Turquie d'Europe, les accoutumer à la voir se mêler dans leurs affaires, à trouver dans les ministres russes soit à Constantinople, soit dans les autres résidences, des médiateurs dont l'autorité pèse d'un grand poids dans la balance de leurs destinées. Ainsi a-t-elle fait en Moldavie et Valachie... et ainsi prétendait-elle faire à l'égard de la Servie, également en échange de *ses bons offices*.

Mais elle trouva dans Milosch un homme fort peu disposé à gouverner dans le sens du cabinet impérial et à attendre que l'*exéquatur* du résident russe, fût apposé au bas des actes qu'il préparait pour élever sa nation au niveau des autres nations européennes. Homme de tête et de probité, homme du peuple,

avant tout, il avait les intérêts du peuple en vue; allié du sultan ensuite, il plaçait en ligne de compte la fidélité à la foi jurée; entre ces deux devoirs il ne voyait aucune place pour l'influence russe qu'il jugeait aussi nuisible à le Servie, qu'il la considérait comme funeste à l'empire ottoman. Milosch connaissait la Russie par cœur, et il avait supputé, avec exactitude, la somme de reconnaissance dont il était son débiteur... un homme n'est pas un ingrat, parce qu'il n'est pas un niais!

Dès qu'il fut démontré à la Russie qu'elle ne parviendrait pas à rendre malléable ce caractère bardé de fer, qui ne présentait aucun endroit vulnérable, ni à la séduction, ni à la ruse, elle procéda systématiquement à établir son influence en Servie par d'autres moyens.

L'aristocratie servienne, qui déjà formait

un noyau d'opposition contre le gouvernement, lui servit de point d'appui. En exploitant la vanité et les ambitieuses prétentions de celle-ci, elle se créa un parti qui la seconda activement, et bientôt la Russie compta dans le sein du sénat plusieurs hommes entièrement dévoués à sa politique. Les fils de *Kara-Georges* habitaient Saint-Pétersbourg, où ils ont été élevés; le cabinet impérial, spéculant sur la popularité de leur nom, les envoya en Servie... Le foyer domestique de Milosch eut son agent russe, en la personne du précepteur Zoritsch... Dans la haute administration, à l'armée, partout, elle avait des précurseurs chargés de faire valoir les avantages de son intervention dans les affaires du pays...

Le peuple eut aussi ses missionnaires, mais le peuple fut moins facile à convertir à la dé-

votion russe! Toutefois, comme le peuple *avait posé le fusil pour reprendre la bêche*, on pensa, que tant qu'il ne poserait pas la bêche pour reprendre le fusil, on pouvait aller de l'avant.

Nous savons ce qui se passa dans le cabinet de Mahmoud.. Nous connaissons les ordres intimés par la Russie au sujet des *institutions démagogiques* que renfermait le fameux *discours du trône !* Depuis, la Russie a abjuré ses erreurs : elle s'est faite ultra-libérale, vous allez voir :

Maintenant, elle trouve que le prince Milosch restreint illégalement les libertés publiques; elle l'accuse sourdement d'empiéter chaque jour sur les pouvoirs attribués par la constitution aux différents corps de l'état, et de viser peu à peu à s'emparer de l'autorité absolue.....

Ces menées, ces propos dénoncés à Milosch par les véritables amis du pays, excitèrent son indignation. S'en plaindre eût été inutile; la preuve échappe, là où les coups sont portés dans l'ombre! Mais par son attitude froide et mesurée, envers *qui de droit*, il fit connaître qu'il avait l'œil ouvert sur les indignes manœuvres dirigées contre lui.

Tel était l'exact état des choses, lorsque le cabinet impérial, s'apercevant que son ministre, M. Ruckmann, homme du reste fort habile, perdait tous les jours du terrain auprès du prince Milosch, et qu'en général *les affaires de la Russie* n'avançaient que lentement en Servie, se décida à frapper un coup décisif; à cet effet, il dépêcha un de ses plus déliés diplomates au *paysan servien*, pour lui faire entendre raison.

Je sais que la Russie a nié, non pas l'en-

voi de son *ambassadeur extraordinaire,* cela était bien impossible, mais qu'elle a *dénié* les motifs assignés généralement à cette mission. Pourtant, voici ce qui m'a été rapporté par quelqu'un que j'ai lieu de croire assez bien informé :

CHAPITRE XXI.

UN PAYSAN ET UN DIPLOMATE.

Le prince Dolgorouki arriva inopinément à Kragujevatz. Rien n'était plus facile que d'aborder Milosch; une heure après son arrivée, l'envoyé russe offrait au chef du gouvernement servien; *l'assurance des sentiments de haute considération et d'affection particulière*

que lui portait Sa Majesté l'empereur de toutes les Russies...

Auxquels compliments Milosch répondit : qu'il se tenait très-honoré de la *bienveillance extrême* dont il était l'objet de la part de *Sa Majesté l'empereur de toutes les Russies.*

Alors l'envoyé extraordinaire, comme pour constater la sincérité des sentiments de l'empereur, son maître, fit tout d'abord une longue énumération : des *éminents services* que la Russie avait rendus, en 1833, à la cause de l'indépendance servienne; rappela les actives démarches qu'elle avait faites à cette époque, pour obtenir du sultan que le vaillant chef de la Servie fût confirmé dans le poste élevé qu'il occupait; il ajouta que, par toutes ces raisons, la Russie était en droit d'espérer que le prince Milosch lui montrerait du dévouement et de la reconnaissance...

A quoi Milosch répliqua d'un ton pénétré : que d'après ce que *venait de lui apprendre* son excellence le prince Dolgorouki, la Servie aurait effectivement contracté de grandes obligations envers la Russie, et que quant à la reconnaissance que lui, Milosch, devrait personnellement à Sa Majesté l'empereur, sa vie entière ne pourrait suffire à l'acquitter !

— Dans ce cas, prince, s'empressa de répondre gracieusement l'envoyé, je suis heureux de pouvoir vous indiquer le moyen de témoigner votre gratitude à l'empereur votre *ami*, votre *protecteur*, en faisant une chose qui lui serait agréable... Sa Majesté verrait avec plaisir, dans votre propre intérêt, prince, et parce que aussi cela est dans les convenances, que vous vous teniez dans des termes très-*circonspects* vis-à-vis du consul d'Angle-

terre, dont les suggestions ne pourraient que vous être funestes!

Et comme Milosch le regardait d'un air tout étonné...

—Eh sans doute! voyez, prince, ajouta-t-il avec sensibilité, voyez les maux que les conseils de l'Angleterre et de la France ont attirés sur la malheureuse Pologne!!!

— Qu'est-ce que la France et l'Angleterre? demanda humblement Milosch. Moi, je ne suis qu'un pauvre paysan, bien ignorant de ce qui se passe dans le monde! j'ai bien assez de m'occuper de mes propres affaires! d'ailleurs, la politique de ces pays-là ne nous regarde en aucune manière; je ne dois avoir de rapports qu'avec la Turquie et le sultan, mon *auguste suzerain*.

L'ambassadeur du czar sentit fort bien,

qu'à l'aide de cette feinte bonhomie, Milosch, dans sa réponse habilement calculée, venait de trouver le moyen de passer la Russie sous silence, de lui assigner la véritable place qu'elle occupait dans son esprit... Cependant comme il ne lui convenait pas encore de se fâcher, il reprit du ton de l'approbation :

— Vous agissez sagement, prince. Mais Sa Majesté l'empereur est l'ami sincère, le *seul ami* du sultan, et c'est avec l'autorisation et d'après le désir qu'en a exprimé Sa Hautesse, que je viens vous demander votre entière confiance envers la Russie, sa fidèle alliée, et vous engager à vous laisser diriger par ses conseils.

— Cela est bien différent! s'écria Milosch; puisqu'il en est ainsi, le sultan doit être exactement informé de tous mes rapports avec vous, et je vais lui écrire pour lui en rendre

compte. Votre excellence trouvera sans doute *que ceci est dans les convenances?*

La réponse railleuse de Milosch déconcerta un moment le noble ambassadeur, il avait cru avoir bon marché du paysan servien; il s'indigna de le voir si habile, surtout si osé... La Russie savait bien que la Servie avait intérêt à se tenir unie à la Porte, mais comment admettre la sincérité d'une soumission aussi complète, de la part du chef de tant d'insurrections dirigées contre sa domination? Et, d'ailleurs, cette ironie cachée, imperceptible, qui se révèle dans un geste, dans une inflexion, n'indiquait-elle pas suffisamment, depuis le commencement de l'entretien, l'intention formelle du chef de la Servie de décliner la protection de la Russie, sans prendre même trop de souci de se laisser pénétrer par son envoyé?

Alors, blessé dans son amour-propre de diplomate, froissé dans son orgueil, le *prince Dolgorouki* prit un autre ton vis-à-vis du *prince* Milosch.

— Songez, lui dit-il avec hauteur, que vous ne dépendez pas seulement de la Porte, et sachez que la Russie, qui a le pouvoir de faire des *princes* souverains ; peut aussi les remettre à la place qu'ils occupaient auparavant..... C'est à mon maître que vous devez tout..... Si vous l'oubliiez, il ne dépend que de sa volonté de vous envoyer mourir en Sibérie comme une *bête fauve !*

A cette inqualifiable sortie, l'ancien gardeur de bestiaux, le héros servien, se dressa de toute sa hauteur devant le grand seigneur russe.

— Monsieur, répondit-il avec une intraduisible expression, je suis assis sur le trône

de la Servie par la *volonté* de trois millions d'hommes... *qui ne craignent que Dieu*... Que personne ne l'oublie... Peu m'importe! sachez-le, qui s'attribue la puissance de m'y avoir placé, j'y suis, et je ne souffrirai pas qu'on vienne m'y insulter. *Si vous prétendez régner ici à ma place*... apportez un firman de la Porte qui me chasse du poste que j'occupe, et nous verrons!...

— Mais, mon prince, s'écria vivement l'imprudent envoyé, il n'est pas question de cela. Vous vous alarmez à tort.

— Non, monsieur, je ne *m'alarme pas*, interrompit dédaigneusement Milosch.

— J'ai l'honneur de vous répéter, mon cher prince, que je ne suis envoyé ici que pour vous éclairer sur vos véritables intérêts, comme aussi pour *consolider* votre autorité, dont mon souverain désire sincèrement le

maintien, et c'est dans ce seul but, croyez-le bien, que Sa Majesté a voulu vous faire parvenir personnellement, des avis qui peuvent vous être utiles.

Prince, il est revenu à l'empereur, que quelques-uns des *hauts fonctionnaires* de votre gouvernement se plaignent de vos efforts tendant à annihiler peu à peu, les pouvoirs que leur attribue le *statut organique*... Sa Majesté pense que vous feriez peut-être bien de vous renfermer d'une manière plus absolue dans la lettre de ce réglement, afin d'éviter des froissements toujours fâcheux!

— Monsieur, répondit froidement Milosch, je *n'empiète* sur les attributions d'aucun des pouvoirs de l'état: il n'a dépendu que de moi d'exercer, sans contrôle, l'autorité suprême. Nos institutions n'existent que par l'effet de ma volonté, et je les maintiendrai. Mais,

ajouta-t-il avec force, je ne souffrirai pas que *quelques-uns* des membres du gouvernement, *influencés par mes ennemis*, ou mal inspirés par eux-mêmes, s'emparent *peu à peu* de l'autorité souveraine, qui a été commise en mes mains, par le peuple.

— Prince, s'empressa de reprendre l'envoyé, l'empereur a su également d'une manière certaine, que le peuple servien réclamait des lois plus libérales dans le sens de la liberté individuelle... et Sa Majesté m'a spécialement chargé, prince, de vous engager de sa part, à céder à ces *justes* exigences, auxquelles vous ne pouvez résister sans danger.

. . . .

Ici eut lieu une de ces scènes muettes que la plume est impuissante à reproduire.

Milosch se lève silencieusement, et, les bras croisés sur sa poitrine, son regard long

et pénétrant s'attache sur l'envoyé russe, le frappe au visage de ce quelque chose sans nom, qui darde la honte au cœur, qui fait monter la rougeur au front, qui fait osciller le sol sous les pieds d'un homme..... puis, après l'avoir considéré quelques instants sur le pilori où il le tenait cloué, il dit avec calme :

— Le peuple n'exige rien de moi, monsieur, parce qu'il sait que je lui suis resté fidèle; parce qu'il sait qu'il n'a pas de plus sûr défenseur de ses libertés que moi *l'homme du peuple*...

Il y a un an que je m'occupe, avec les conseils de l'état, du travail relatif aux réglements dont vous parlez; et il y a plus d'un mois, monsieur, que j'ai donné ces réglements. Vous en trouverez des copies imprimées chez les consuls d'Angleterre et d'Au-

triche; elles doivent être aussi sur le bureau de votre ministre des affaires étrangères.... »

Et d'un geste plein de dignité, le noble chef de la Servie indiqua à l'envoyé extraordinaire de la Russie que l'audience était terminée.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES DU PREMIER VOLUME.

			Pages.
		Causeries	1
Chap.	I.	Kara-Georges	5
—	II.	Id.	15
—	III.	Id.	27
—	IV.	Milosch	43
—	V.	Id.	55
—	VI	L'insurrection	67
—	VII.	Kara-Georges sur le trône	79
—	VIII.	Kara-Georges et Milosch	95
—	IX.	Le Dimanche des rameaux, 1815	109
—	X.	Lioubitza	123
—	XI.	Lioubitza. — La Guerre	139
—	XII.	Des combats de géants	155
—	XIII.	Le Washington de l'Orient	171
—	XIV.	Le Défi	189
—	XV.	Le Prince héréditaire de la Servie	205
—	XVI.	Un Berger, roi	215
—	XVII.	Un Discours royal modèle	229
—	XVIII.	Milosch et Mahmoud	249
—	XIX.	La Constitution servienne	273
—	XX.	Intrigues russes	287
—	XXI.	Un paysan diplomate	299

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

Melun. — Imprimerie de Desrues.

